VOYAGE

EN

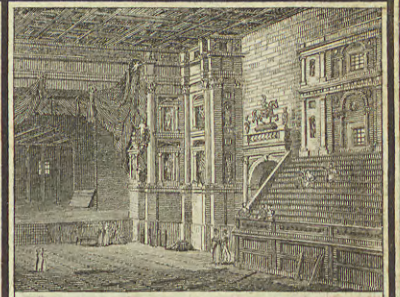
ITALIE.

Longitude orientale du Méridien de Paris

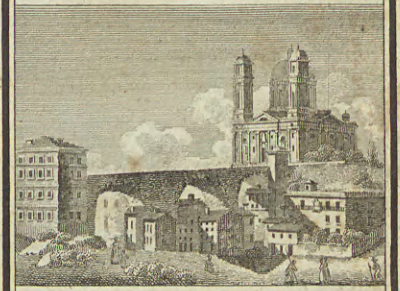
4 5 6 7 8

45 44

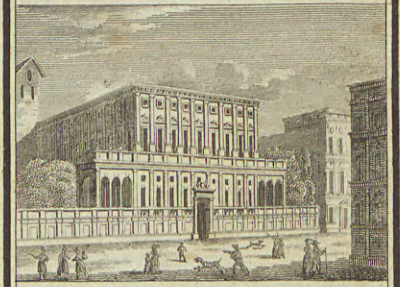
CHAMBERY
Aiguebelle
Montmeillant
Moutiers
les Echelles
la Chambre
Darvau
Termignons
Lanslebourg
St Jean de Maurienne
St Michel
Bramant
Modane
Lans le bourg
Suze
GRENOBLE
Romanche
Briançon
Durance
Mont Dauphin
GAP
Embrun
Barcelonnette
Sisteron
Colmars
DIGNE
Mées
Annot
Entrevaux
Senez
Pujet Theniers
Riez
Moutiers
Esteron
Castellane
Verdon
NICE
Monaco
Mentone
Intimiglia
S. Remo
Oneille
Albenga
Finale
Noli
Savone
Voltri
GENES
Besagno
Pt Fino
Chiavari
Sestri
Sarzane
Carrara
Massa
Pietra Santa
Spezia
Pt Venere
Lerici
Pontremoli
Parma R.
Taro R.
Zena R.
Bte Taro
PARME
Lodi
Crema
Pizzighettone
Cremone
Casal Maggiore
Pavie
Vigevano
Mortara
Novare
MILAN
Biella
Santhia
Verceil
Trino
Chivasso
Carale
TURIN
Chieri
Villanova
Asti
Valenza
Carteggio
Plaisance
Voghera
Mte Alto
Tortone
Marengo
ALEXANDRIE
Godiasco
Varzi
Mozzano
Bobbio
Pregola
Acqui
Gavi
Vivi
Alba
Cherasco
Carmagnola
Pignerol
Fenestrelle
Exilles
Rivoli
Suse
Doire R.
Po Fl.
Tanaro R.
Bormida R.
Orba R.
Scrivia R.
Trebbia R.
Tidone R.
Lambro R.
Adda R.
Oglio R.
Mella R.
Chiese R.
Brescia
Orcinovi
Lac de Lecco
Bergame
Lac d'Iseo
L. Majeur
Vieux Calende
Arona
Pt. de Bard
Ivrée
Dora Baltea R.
Sesia R.
Ticino R.
Olona R.
Adda R.
Lambro R.
Po Fl.
Durance R.
Ubaye R.
Ubaye R.
Stura R.
Maira R.
Varaita R.
Po Fl.
Salluces
Saluzzo
Fossano
Mondovi
Ceva
Cherasco
Alba
Acqui
Gavi
Vivi
Borbera R.
Scrivia R.
Bormida R.
Erro R.
Orba R.
Lemme R.
Vobia R.
Scrivia R.
Trebbia R.
Tidone R.
Lambro R.
Adda R.
Oglio R.
Mella R.
Chiese R.
Po Fl.
Casal Maggiore
Taro R.
Parma R.
Zena R.
Magra R.
Vara R.
Arno R.
Pise
Livourne
Corse
Golfe de Gênes
Rivière du Ponent
Rivière du Levant
ITINÉRAIRE
DE L'HERMITE.



Restes d'un grand Théâtre à Parme.



Pont et Église de Carignano à Gênes.



Palais du Duc Doria à Gênes.

par Ambroise Tardieu, Graveur du Dépôt de la Marine, du Dépôt des fortifications, de l'Administration des forêts, du Journal des Savans, Membre de la Société de Géographie et de la Société Asiatique.

VOYAGE

DANS UNE PARTIE

DE L'ITALIE,

PAR

LE Cte. BERNARD POTOCKI.

Italia! Italia! . . .



POSEN,

DE L'IMPRIMERIE DE GUILLAUME DECKER ET COMPAGNIE

1825.

Bibl. Uniw. Marii Curie-Skłodowskiej
Nr 130310
LUBLIN
Dz. II. Czytelnia
201910
310.42(45)

Imprimatur.

Posen le 1er Octobre 1824.

Czwalina, Censeur.

A ma Mère.

Le récit de mon voyage ne fut d'abord destiné qu'à Vous, et c'est d'après votre désir, et prèsque vos ordres, que je l'ai publié. Ainsi, ma chère MAMAN, *c'est Vous, et non moi, qui le donnez au public; je crains bien que par là, Vous n'ayez*

pris sur Vous une grande responsabilité! Au reste, quel que soit le sort qui attend mon ouvrage, regardez le comme l'hommage d'une reconnoissance qu'il Vous est plus facile de deviner qu'à moi d'exprimer.

. . . . . .

Table des chapitres.

		Page.
Chapitre	I. Trieste.	1.
- -	II. Venise.	19.
- -	III. Continuation du précédent. . .	45.
- -	IV. Chute de l'aristocratie vénitienne.	55.
- -	V. Environs de Venise	79.
- -	VI. Voyage de Venise à Bologne. .	85.
- -	VII. Voyage de Bologne à Rome. . .	108.
- -	VIII. Rome.	129.
- -	IX. Continuation du précédent. . .	145.
- -	X. Campagne de Rome.	158.
- -	XI. Gouvernement papal.	176.
- -	XII. Voyage de Rome à Gènes. . .	200.
- -	XIII. Gènes.	219.
- -	XIV. Turin.	233.
- -	XV. Milan.	253.
- -	XVI. Voyage de Milan à Florence. .	262.
- -	XVII. Florence.	281.
- -	XVIII. Voyage de Florence aux bains de Lucques.	298.

Errata.

Pag.	7.	ligne 2.	par,	lisez: pas.
—	23.	— 20.	loug,	—: long.
—	30.	— 1.	*qui*,	—: *chi.*
—	37.	— 23.	*de Fiandra*,	lisez: *di Fiandra.*
—	47.	— 14.	*Il*,	lisez: *La.*
—	65.	— 20.	eutopistes,	lisez: utopistes.
—	84.	— 4.	*Aere.*	lisez: *Ære.*
—	77.	— 10.	*Marini*,	lisez: *Manini.*
—	78.	— 5.	le reconnoître,	lisez: de reconnoître.
—	78.	— 11.	elle furent,	lisez: elles furent.
—	85.	— 9.	de cette rivière,	lisez: de ce fleuve.
—	96.	— 24.	*Gazo*,	lisez: *Goro.*
—	103.	— 5.	*Petrorio*,	lisez: *Petronio.*
—	117.	— 4.	ville,	lisez: foire.
—	123.	— 17.	*Serasalle*,	—: *Serravalle.*
—	125.	— 21.	raisains,	lisez: raisins.
—	163.	— 9.	le plaine,	—: la plaine.
—	162.	— 2.	pape de ce nom,	lisez: pape de la famille de Médicis.
—	167.	— 24.	*Maremne*,	lisez: *Maremme.*
—	179.	— 25.	*Logui*,	lisez: *Luoghi.*
—	184.	— 23.	gouverments,	lisez: gouvernements.
—	188.	— 3-5.	*agnates, cognates*,	lisez: *agnati, cognati.*
—	192.	— 4.	*d'elle*,	lisez: *delle.*
—	103.	— 21.	marquée,	lisez: marqué.
—	204.	— 18.	jong,	lisez: joug.
—	224.	— 24.	*albergi*,	lisez: *alberghi.*
—	144.	— 11.	tricolor,	lisez: tricolore.
—	276.	— 7.	*cita*,	lisez: *città.*
—	141.	— 16.	lisez: un tableau chargé, peut-être, de couleurs trop fortes; mais où on ne sauroit méconnoître les traits de la vérité.	

VOYAGE
EN
ITALIE.

Chapitre Premier.

Je quittai la Pologne au mois de Septembre de l'année 1821, et traversai rapidement la Moravie, l'Autriche, la Carinthie, la Stirie et une partie de la Carniole. Je ne parle pas de ces provinces, elles n'entrent pas dans le plan de mon voyage: ce n'est qu'au delà de Laubach, que j'ai résolu d'en commencer le récit. L'Italie n'y commence pas encore, mais l'Allemagne y finit; la bonhomie de ses moeurs disparoit, et sa langue, quoique la langue du gouvernement, commence à être de peu d'usage; les affaires se traitent en italien, et le peuple parle un dialecte esclavon.

La partie de la Carniole qui touche à l'Istrie, est en général aride et pierreuse; mais au dessus de Trieste le pays prend un caractère particulier: ce n'est plus alors qu'un vaste plateau de marbre, le rocher y est partout à nu, et à peine l'oeil aperçoit-il, çà et là, quelques brins d'herbes desséchés. Cette campagne, image parfaite de la désolation, ne présenteroit aucune trace de culture, si on n'y trouvoit, d'espace en espace, une sorte d'entonnoirs, au fond desquels les pluies ou l'industrie humaine ont réuni un peu de terre. Le paysan y plante des patates, quelquefois des muriers et un peu de vigne; mais ce sol ingrat récompense foiblement ses travaux, et n'offre à sa subsistance que des ressources précaires.

A Obczyna, village situé à une lieue de Trieste, le paysage devient plus riant; on commence à descendre une montagne élevée, dont le penchant est couvert d'arbrisseaux. Le chemin se dessine sur ses flancs, et la ville apparoit presque aux pieds du voyageur, qui d'un regard peut en embrasser l'étendue.

Trieste est située au bord de la mer, dans un emplacement étroit, resserré et dominé par de hautes montagnes. Cette position très-abritée, lui procure un climat doux, tempéré, et sensiblement plus chaud que celui de Venise. L'air y est vif et sain, les étrangers n'en éprouvent aucune incommodité; et un grand nombre de vieillards annoncent que la longévité ne doit pas y être rare.

La ville s'étend en partie dans la vallée qui borde la mer, en partie sur une colline en pain de sucre, au sommet de laquelle est un vieux château à moitié délabré. Le penchant de la colline est occupé par la vieille ville, les rues y sont étroites et tortueuses et les maisons chétives; mais en revanche les quartiers modernes sont beaux, les rues en sont larges et tirées au cordeau, les maisons bien bâties, les places fréquentes et spacieuses. Le nouveau pavé, auquel on travaille encore, est entièrement composé de blocs de pierre taillés au ciseau, de forme et de grandeur égales, et qui joignent aussi parfaitement

que les carreaux d'un parquet. La bourse, le théâtre et le palais du gouverneur, sans avoir un grand caractère d'architecture, sont des édifices remarquables et d'un très-bel effet. Plusieurs fontaines ornées de statues annoncent le voisinage de l'Italie; sans donner pourtant l'avant-goût de ses arts. Un air d'aisance et de propreté, de nombreux points de vue, une foule de maisons, qui s'élèvent en amphithéâtre sur les coteaux d'alentour, donnent à Trieste un aspect agréable; tandis que les scènes variées du port, le mouvement et l'activité qu'entraîne un commerce prospère, l'animent et la vivifient.

Le port est vaste, commode et assez sûr; l'embouchure en est très-large et ouverte aux vents du nord-ouest, de l'ouest et du sud-ouest; mais il s'y font sentir rarement, et d'une manière si foible qu'on n'en éprouve aucune incommodité. Le port par lui-même ne seroit pas à l'abri du *Sciroco*, très-dangereux dans l'Adriatique, si la côte entière ne faisoit un demi cercle qui l'en garantit, et le seul vent qui soit à

craindre est celui du nord-ouest; on l'appelle dans le pays *Borra*, peut-être en mémoire de l'ancien Borée. Il vient des montagnes élevées de la Carniole et descend dans le port avec une telle violence, qu'on y a vu des vaisseaux chassés sur leurs ancres, d'autres avoir leurs câbles brisés et être emportés en haute mer, ou jetés violemment sur la côte. A la pointe méridionale du port l'on a construit un môle, long d'environ 150 pas, il est protégé par une batterie, et forme un bassin parfaitement sûr; mais incommode par son éloignement du centre de la ville, et je n'y ai vu que des bâtiments en carénage.

Les lazarets sont au nombre de deux: le vieux et le nouveau, celui-ci est vaste, formé de nombreux bâtiments, et renferme un bassin qui peut contenir près de 40 vaisseaux. Les loix sanitaires sont sages et n'ont rien de trop sévère.

Le gouvernement persuadé que personne ne portoit à la sûreté de la ville un intérêt plus vif que les habitants eux-mêmes, a confié cette branche importante

de l'administration à une autorité municipale, qui sous le nom de députation de santé (*Deputazione di Sanità*) règle en dernier ressort, toutes les affaires de la quarantaine; et, par un bonheur inouï, depuis près de cent ans la peste ne s'y est jamais manifestée, pas même dans les Lazarets.

Trieste ne devint une place importante, sous les rapports politiques et commerciaux, qu'à une époque très-rapprochée: jadis elle étoit, comme toutes les villes de la Dalmatie, une petite république, obscure, mais indépendante. Son histoire n'est signalée que par un seul fait de quelque importance: l'enlèvement des filles vénitiennes, (1) expédition qui, au reste, eut pour les ravisseurs de funestes conséquences. Depuis lors Trieste fut tantôt sujette de Venise, tantôt libre; le plus souvent sous la protection de l'Archiduc de Carniole. Enfin cette ville se donna à l'Empereur Léopold Ier sous condition, qu'elle seroit exempte d'impôts et qu'on ne mettroit aucune entrave à son commerce. A cette épo-

que remarquable sa population n'excédoit par 8000 habitants. Son gouvernement étoit une aristocratie étroite, composée seulement de treize familles patriciennes, dont plusieurs existent encore.

Devenue partie intégrante des états héréditaires de la maison d'Autriche, Trieste en devint aussi le port principal, et fut chargée de fournir aux besoins de pays vastes et populeux. Un si riche débouché y attira bientôt un commerce considérable; tandis que sa position avantageuse, également à portée de l'Allemagne, de la Turquie et de l'Italie, la rendoit l'entrepôt et comme le marché du nord de l'Adriatique, et que Venise alors dans sa décadence l'enrichissoit journellement de ses pertes. La ville neuve se peupla d'une foule de négociants et d'hommes de toutes les nations. C'étoit alors moins une ville, qu'une assemblée d'hommes divers par leur langage et par leurs moeurs, que l'intérêt seul tenoit réunis. Trieste conserve encore ce caractère de diversité qui en fait le type original, et la fusion entre les différentes na-

tions qui l'habitent est bien loin d'être accomplie.

Les guerres malheureuses de la maison d'Autriche arrêtèrent, du moins pour quelques années, les progrès de Trieste. Occupée en 1805, par les armées françoises, leur séjour y fut signalé par des mesures spoliatrices; les marchandises angloises et les denrées coloniales, trouvées dans les magasins, furent confisquées; la ville frappée d'une contribution de 18 millions de francs, et les principaux négociants arrêtés et retenus en otage jusqu'à son entier acquittement. Par le traité de Vienne de 1809, Trieste fut réunie à l'Empire françois, et cette réunion eut pour elle des suites plus funestes que les confiscations et les contributions; car l'observation sévère du système continental fermoit tous les canaux qui auroient pu réparer ses pertes, pendant que les croisières Angloises détruisoient sa marine. Aussi le jour de la chute de Napoléon, y fut-il un jour de fête, que les regrèts ne suivirent pas.

Les Autrichiens à leur tour ne se crurent plus liés par l'acte de donation de la ville; prétendant qu'une province reconquise devoit être regardée comme une conquête, et, d'après ce principe, ils y laissèrent subsister les impôts établis par les François. Cette mesure par elle-même n'étoit pas une injustice: (les diverses parties d'un état jouissant également de la protection du gouvernement, doivent également supporter leur part de ses dépenses), mais elle étoit basée sur un raisonnement éminemment faux: comme si un gouvernement avoit droit de punir une province parcequ'il n'a pas toujours été assez fort pour la défendre. Naguère encore cette puissance avoit conservé la constitution, que Montesquieu dit être celle de la véritable monarchie. La manie de l'uniformité, manie évidemment républicaine, ne s'y étoit pas introduite; chaque ordre de l'état étoit protégé par des priviléges spéciaux, et chacun d'eux vivoit content de son partage, sûr de n'être jamais sacrifié aux autres. Tous croyoient avoir un intérêt particulier à la défense de la

chose publique, et tous y portoient le zèle puissant de l'égoïsme. Les provinces avoient des coutumes, des moeurs, quelquefois des loix et une langue particulières, le gouvernement les respectoit et s'y plioit. C'étoit alors un spectacle, digne des regards du philosophe et de l'homme d'état, que la réunion de ces peuples divers, étrangers les uns aux autres, et qui n'avoient pour lien unique, que leur commun attachement au même souverain. Vingt ans d'une lutte malheureuse, ont prouvé que cet amour des peuples n'étoit pas un vain mot, et dans les circonstances les plus critiques, l'Autriche a toujours trouvé dans leur dévouement d'inépuisables ressources. Aucun revers ne pouvoit l'abattre, et après les plus sanglantes défaites, elle opposoit encore à ses ennemis des armées toujours renaissantes, et la résistance sourde, mais opiniâtre, des forces locales.

D'autres principes dominent maintenant. Après une paix avantageuse, malgré les riches provinces acquises à l'état et les contributions tirées d'Italie, la propor-

tion des impôts a plutôt augmenté que diminué, et dans leur perception le gouvernement refuse ses propres papiers. Les sommes immenses que de nombreux canaux font arriver au trésor, se fondent . . . . . ; tandis que des emprunts, fréquemment renouvellés, grèvent l'avenir et retardent l'espoir des améliorations.

Par l'effet d'un esprit qui n'est peut-être pas sans danger . . . . . , les administrations partielles ont été réunies en un système général, et le gouvernement a pris une marche uniforme. Ces changements ont eu, sans doute, leurs avantages, mais ce n'est qu'après une guerre, et surtout une guerre peu heureuse, qu'on pourra juger, avec connaissance de cause, de ce qui en est résulté . . . . . Au reste, ces variations n'ont eu sur Trieste, qu'une foible influence. On a rien à craindre, comme rien à espérer, d'une ville composée d'éléments aussi hétérogènes, et où il ne peut exister aucune unité de sentiment et d'opinion. D'ailleurs un impôt foncier

ne sauroit être mis en comparaison avec la liberté du commerce qu'on lui a rendue.

La ville jouit des priviléges de port-franc; le cordon des douanes n'est placé qu'aux confins de son territoire. Sa population s'élève à 31 mille habitants, et d'après des données assez exactes, se compose de la manière suivante: deux mille Allemands, trois mille Italiens, cinq mille Grecs, *) deux mille Dalmates, mille Juifs, et un nombre égal d'individus de différentes nations, le reste se compose de *Triestins*, ou de gens des environs. Dans les tems ordinaires on doit y ajouter de quinze cents à deux mille étrangers, dont trois ou quatre cents Turcs et Albanois. Il faut, comme de raison, comprendre dans ce calcul les équipages des vaisseaux mouillés dans le port.

---

*) Le nombre des Grecs paroît d'abord exagéré; mais il faut songer que le Grec perd difficilement sa nationalité, et que les arrière-petits-fils de ceux qui les premiers sont venus s'établir à Trieste, ne se sont pas encore fondus dans la masse de la population.

On ne voit guère à Trieste d'autre société que celle des associés. Les hommes se voyent pour leurs affaires, soit à la bourse, soit dans les cafés; du reste chacun vit dans un intérieur étroit. Mais en revanche les plaisirs publics sont brillants, le théâtre, les *casinos* fréquentés par un très-grand nombre de personnes, et entretenus avec magnificence. On ne sauroit en dire autant des écoles publiques; les études y sont négligées, et le seul collège existant est mesquinement doté. Cette négligence est d'autant plus impardonnable que la ville possède près de 500 mille florins de rente, *) que ses dépenses sont modérées, et qu'elle pourroit facilement faire les frais d'un établissement d'instruction publique plus vaste, et en donner les chaires à des professeurs distingués; mais le besoin de ce genre d'institution ne se fait pas sentir aux *Triestins*: chez eux l'éducation d'un hom-

*) Il est ici question de florins d'argent, qui valent 2 francs, 30 à 60 centimes. Le florin papier (*schein*) n'a pas cours à Trieste.

Nr 139310
LUBLIN
201910 2

me est finie quand il sait écrire, et poser des chiffres, et leurs idées ne s'étendent guère au delà du cercle des affaires commerciales.

La fortune publique de Trieste, est évaluée à environ cinquante millions de florins, dont vingt-deux en biens fonds, tant maisons que propriétés rurales, et vingt-huit millions engagés dans le commerce. Cette estimation, si elle est exacte, *) prouveroit combien, en général, les capitaux mouvants sont foibles, comparés à la masse des propriétés foncières; puisque dans une ville éminemment commerçante, et dont le territoire est très-aride et de peu d'étendue, leur proportion est presque égale. D'après le relevé des douanes la place envoie à l'intérieur pour vingt-neuf millions d'objets d'importation,

*) J'emprunte ces détails d'un ouvrage récemment publié à Trieste, sous le titre: (*Reflezzioni Filosofiche, Politiche, Economiche, Statistiche sopra Trieste.*) L'auteur, membre du gouvernement, étoit à même d'avoir des documents officiels et les meilleurs renseignements.

et en reçoit pour vingt-deux millions d'objets d'exportation. Les marchandises, qui arrivent et repartent par la voie de mer, ne sont soumises à aucun contrôle, et leur quantité ne peut être connue avec précision, mais elle doit être considérable. Aussi, malgré la stagnation générale dont on se plaint en Europe, les affaires ont elles encore à Trieste assez de mouvement, pour offrir un emploi avantageux aux talents et aux capitaux du négociant. Outre son commerce, la ville possède quelques fabriques de savon assez importantes, et quelques rafineries de sucre, auxquelles le nouveau tarif vient de donner une grande activité. Les profits immenses qui signalèrent les premiers tems de l'ouverture du commerce, et les années 1815 — 16, et même 17, ont cessés maintenant; mais en général les fortunes s'y augmentent, quoique lentement, et la ville qui s'enrichit progressivement, avance d'un pas sûr vers une haute prospérité.

Le territoire de Trieste est très-montueux, le sol naturellement pierreux et ari-

de; mais la culture le fertilise, et il produit quelques vins estimés, d'assez bonne huile et des fruits savoureux. Les environs n'offriroient pourtant rien d'intéressant, si l'on n'y trouvoit un jeu brillant de la nature, où elle s'est plu à dérober sa magnificence, en la déployant dans d'obscurs souterrains, et les obstacles qu'il faut surmonter, pour admirer ces beautés secrètes, en rehaussent encore le prix. La grotte de Carniole est placée à environ quatre lieues dans l'intérieur des terres, et, sous tous les rapports, elle mérite d'être visitée; le savant y trouve un vaste champ pour ses observations, et le simple voyageur, une source de sensations vives et nouvelles. Son entrée est une espèce d'entonnoir, où l'on descend par des gradins taillés dans le roc; de là on passe sous une voute élevée et spacieuse; plus loin la grotte prend des dimensions très-diverses: tantôt elle se rétrécit en passage étroit: tantôt s'élargit en vaste salle. Les stalactites s'y forment en colonnes rapprochées, surmontées d'arcs gothiques, se dessinent en ri-

deaux dentelés, quelquefois se suspendent en glaçons isolés qui menacent de leur chute; tandis que d'autres concrétions calcaires offrent les formes les plus variées, et les plus bizarres: affectent même quelquefois celles d'animaux grossièrement sculptés.

Je visitai cet endroit avec une nombreuse société, il était illuminé et présentoit un coup d'oeil aussi extraordinaire que pittoresque; au reste nous ne pénétrâmes pas bien avant dans cette grotte, dont on n'a pas encore trouvé l'extrémité, et qui devroit être visitée et décrite avec plus de soin et de détails.

Au bout de trois semaines de séjour à Trieste, je résolus de me rendre à Venise. La manière la plus prompte de faire ce voyage est par le paquet-bot à vapeur, et ce fut celle que je choisis. A 10 heures et demie du soir, tous les passagers se réunirent à bord; la compagnie étoit nombreuse, et offroit en petit l'image de la ville que nous quittions: on y voyoit des Allemands, des Italiens, des Anglois, des Juifs, un Evêque arménien; enfin des Grecs et

des Turcs, étonnés de se rencontrer autrement que les armes à la main. A onze heures précises la machine se mit en mouvement; le tems étoit calme, la nuit claire et la lune dans son plein. Notre vaisseau fendoit avec rapidité les eaux de la mer et le rivage disparoissoit graduellement; tout le monde étoit sur le pont, on y demeura long-tems; enfin chacun alla chercher le sommeil, soit sur les bancs, soit sur les matelas étendus dans la chambre des passagers.

Chapitre Second.

Notre traversée fut heureuse; dès la pointe du jour nous aperçûmes les clochers de Venise, qui paroissoient sortir du sein des flots. A huit heures notre paquet-bot entra dans les lagunes, par le port de St. Nicolas, et bientôt après jeta l'ancre devant la place de St. Marc. Rien de plus délicieux que la vue dont on jouit alors; les *procuraties*, l'église de St. Marc, l'hôtel des monnoies, le palais ducal, présentent un ensemble ravissant. Peut - être les grandes beautés de la nature portent-elles l'empreinte d'une majesté plus sublime, peut-être excitent-elles dans l'âme de plus fortes émotions, mais rien ne sauroit égaler l'éclat de cette scène magique. Le mouvement qui l'anime, les superbes édifices qui la décorent, tout y plait aux yeux et à l'imagination; tandis que les grands événements dont elle rappelle le souvenir,

les diverses réflexions qu'elle offre à l'esprit, la rendent digne des méditations de l'être pensant.

Je me livrois tout entier à la contemplation de ce poétique aspect, quand une nuée d'employés de la douane vint fondre sur nous, et me rappela aux intérêts matériels de la vie. La visite se fait d'une manière assez légère, et, pourvu que les objets de contrebande ne soient pas d'un volume trop considérable, un écu rend le douanier même complice de votre fraude.

Avant d'entrer en ville, on doit se rendre à la *santé maritime*, qui vise votre passe-port, et vous donne un permis de séjour. Cette formalité remplie chacun se rend à son auberge. Descendu à terre l'illusion qu'avoit produite la première vue de Venise se dissipe bientôt; les environs de St. Marc présentent encore quelque mouvement, mais plus on s'en éloigne, plus la ville devient inhabitée; sur ses confins ce n'est plus qu'un désert. Venise étoit depuis long tems déchue, mais à pré-

sent elle marche à grands pas vers sa destruction. Lors de la première entrée des François, elle comptoit dans son sein 145,000 habitants; le dénombrement de 1813 n'en a plus donné que 107,000 et depuis la dépopulation à toujours suivi cette marche effrayante. Quarante palais et près de mille maisons ont été démolis ou abandonnés. Les richesses sont également décrues; le commerce est anéanti, et les fortunes territoriales ont subi de tristes révolutions. Venise n'est plus qu'une ombre, cette ville malheureuse ne vit plus; pas même d'espérance. En effet, les circonstances auxquelles elle dut ses richesses et sa puissance furent si extraordinaires, que personne n'ose se flatter de leur retour. Elle décherra de plus en plus, et peut-être n'est-il pas éloigné le temps, où elle redeviendra ce qu'elle fut d'abord: l'habitation de quelques pêcheurs. La solidité de ses bâtiments lui conservera long-tems, d'imposantes ruines, que le voyageur viendra visiter, et ses pauvres habitants étendront leurs filets sur ces murs jadis couverts de

chefs-d'oeuvre des arts, et de toute la pompe du luxe.

Les Autrichiens, peu jaloux des productions du génie, lui ont restitué les tableaux et les statues que les François avoient enlevés. Leur beauté est encore la même, mais ils parlent à l'imagination un langage bien différent: jadis, ils étoient le fruit de la richesse et de la victoire, les monuments d'une longue indépendance; maintenant, ils ne sont plus que les dons d'un vainqueur étranger. Ce n'est pourtant que sous le rapport des beaux-arts que Venise offre encore quelque intérêt. Nous allons un instant suivre, de palais en palais, les restes de son ancienne splendeur.

Aucune ville ne présente un aspect en même tems plus agréable et plus singulier. La mer baigne le seuil de presque toutes les portes, et à côté de vieux palais d'architecture moresque, on voit les superbes édifices, où *Sansovino* et *Palladio*, ont imprimé le caractère de noble simplicité, qui distingue leur génie. Après ces hommes illustres, Venise a vu fleurir une foule

d'architectes, plus ou moins célèbres, qui tous à l'envie ont contribué à l'embellir. Il est presque impossible de voir une rue plus belle que le *canal grande:* la richesse de la matière est jointe à la beauté des formes, en général, les façades sont de marbre (on ne connoit pas à Venise d'autre pierre de taille), et la plupart incrustées de jaune et de verd antique, de porphyre ou de jaspe oriental. De superbes églises prouvent que la piété publique égaloit, au moins, le faste des particuliers. Il est à remarquer, que le plus grand nombre de ces édifices date du tems où la République commença à décliner, où les nobles, abandonnant le commerce et l'activité, ne songèrent plus qu'à jouir de leur fortune.

La place de St. Marc, puisque c'est toujours par elle qu'il faut commencer, est un carré loug. Un de ses côtés est occupé par les *procuraties vieilles*, ouvrage de l'architecte *Delponte*, l'autre, par les *procuraties neuves*, bâties sur les dessins de *Scamucio*. Au fond étoit jadis une petite église dédiée à St. Gémilien; sa première fonda-

tion remontoit au tems de l'eunuque Narcès. C'étoit un témoignage de sa reconnaissance envers la naissante république, pour les secours qu'elle lui avoit accordés dans l'expédition de Ravenne. Les François démolirent cette église et y substituèrent un bâtiment plus en harmonie avec le style général de la place. Vis-à-vis est la fameuse basilique de St. Marc; elle est plus magnifique que belle. Son architecture ressemble beaucoup à celle de Ste. Sophie, qui probablement lui servit de modèle. Des colonnes de marbres antiques, de porphyres de plusieurs couleurs, en couvrent avec profusion tous les côtés. L'intérieur n'est pas moins riche, son pavé est un véritable ouvrage de marquetterie en marbres précieux. La coupole et une partie de la façade sont ornées de mosaïques, et l'on voit sur le fronton les fameux chevaux de Corinthe. Devant l'église, sur trois soubassements de bronze, sculptés avec soin, s'élèvent trois mâts; jadis ils soutenoient les pavillons des trois royaumes de Chypre, de Candie, et de Morée; maintenant on

y voit flotter les drapeaux aux armes de la maison d'Autriche.

La place de St. Marc correspond à angle droit à une autre, plus petite, appelée la *Piazzeta*. L'un des côtés de cette dernière est occupé par l'ancienne bibliothèque, ouvrage de *Sansovino*, et l'autre par le palais ducal. Elle s'étend jusqu'à la mer. A quelques pieds du rivage, sont élevées deux colonnes de granit oriental; l'une soutient la statue de St. Théodore, l'autre le lion de St. Marc. C'est entre ces deux colonnes que fut établie la première banque, de jeux publics, connue en Europe. Ce lieu doit encore une sinistre renommée au supplice de plusieurs hommes célèbres, qui y furent sacrifiés à la vengeance, ou aux soupçons de la méfiante république. Vis-à-vis est l'îlot de St. Georges; l'église qu'on y voit fut bâtie par *Palladio*. Dans le couvent attenant, eut lieu le dernier conclave. C'est-là que le pape Pie VII fut élevé à la dignité pontificale. Cette île est maintenant le port-franc de Venise.

Le palais ducal est un grand bâtiment d'ordre gothique, mais d'un aspect fort agréable; un des côtés de la cour intérieure présente toute la majesté d'une façade de *Sansovino*. L'escalier principal, dit des Géants, et les deux statues dont il tire son nom, sont du même artiste, qui réunissoit à un dégré éminent les talents du sculpteur et de l'architecte. On couronnoit les Doges au haut de cet escalier, et c'est aussi là que fut décapité l'infortuné *Marini Falieri* (en 1355). Dans l'intérieur on voit plusieurs salles ornées de tableaux du Titien, de Paul Véronèse, des deux *Palmas*, du *Giorgione* et autres peintres célèbres de l'école vénitienne. Une partie des appartements est occupée par les bureaux du gouvernement; la salle du grand conseil et quelques pièces adjacentes sont consacrées à la bibliothèque. Cette salle est sans comparaison la plus belle; le fond est entièrement rempli par un immense tableau du Tintoret, représentant le paradis; sur les côtés sont peints les divers événements du séjour du pape Alexandre III, et son triomphe

sur l'empereur Fréderic Barbe - rousse, triomphe auquel Venise a si puissamment contribué. Le plafond est consacré à des allégories sur la puissance et la gloire de la république. Une suite non interrompue de portraits des Doges couvre entièrement les corniches, une seule place est vide, elle est voilée d'un crêpe noir, et on y lit cette inscription, tracée en lettres d'or: *Locus Marini Falerii Decapitati pro Criminibus* (2). La série de ces tableaux continue dans la salle du scrutin, et ne s'arrête qu'à Paul Régnier avant dernier Doge de la république.

L'origine de la bibliothèque remonte à Pétrarque, qui légua tous ses livres à la république. Cette collection, qu'il aurait été si curieux de connaître, fut entièrement consumée par une incendie, et le véritable fondateur de la bibliothèque actuelle fut le cardinal *Trapésius*. Aussi y voit-on son portrait ainsi que celui du fameux moine servite *Fra-Paulo Sarpi*, homme justement célèbre, par la profondeur de son génie, et sa courageuse résistance aux

prétentions de la cour de Rome. Dans la pièce principale on voit plusieurs statues antiques; les plus estimées sont une Léda se livrant aux caresses du cygne amoureux, et l'enlèvement de Ganimède. La figure du jeune homme est de la plus grande beauté, et l'artiste a donné aux traits de l'aigle, tout le feu d'une brûlante passion.

Le planisphère du frère *Paulo Marco*, qu'on y montre, est un des plus intéressants monuments du quinzième siècle: ce moine aidé des relations des voyageurs vénitiens, est parvenu à tracer une carte du monde, alors connu, dont l'exactitude est vraiment étonnante.

Avant de quitter le palais ducal, il est indispensable de jeter un coup d'oeil sur les tristes monuments de la barbarie des siècles; je veux parler des terribles prisons connues sous le nom de *Pozzi* ou puits. On n'en sortait guère, que pour marcher à la mort, et la fameuse inscription: „*Lasciate ogni Speranza voi che entrate.*“ placée par le Dante sur la porte de son enfer, leur auroit parfaitement convenu. Il est

impossible de se peindre un séjour d'horreur sous des couleurs plus sombres. Le long d'un corridor étroit, à peine éclairé par une lucarne garnie d'une triple grille, sont distribuées de petites cellules fortement voutées; leur longueur est d'environ douze pieds, leur largeur de six, elles sont fermées par des portes de fer. L'air ne s'y renouvelle presque pas et le jour n'y pénètre jamais. Un lit de marbre en est le seul meuble, et dans plusieurs on voit encore le carcan de fer, destiné au supplice des prisonniers. — Il est affreux de le penser, mais de nombreuses inscriptions, péniblement gravées dans la pierre, annoncent que ces tombeaux furent souvent habités. Parmi ces inscriptions, quelques unes retracent des réflexions philosophiques, ou des textes de la Ste Ecriture, mais, généralement, elles portent le caractère d'un esprit frappé d'idées d'espionnage et de délations secrètes. Ma mémoire ne m'en rappelle qu'une seule, elle pourra intéresser le lecteur et je la rapporte ici:

„*Di qui mi fido guarda mi Dio,*
„*Degli altri mi guardaro jo*“

Ce distique est, si on en croit la tradition, l'ouvrage d'un prêtre, homme doué d'une énergie extraordinaire, et qui, du grand nombre des malheureux enfermés dans les *Pozzi*, eut seul l'adresse de s'en échapper. Il parvint, on ne sait trop comment, à soulever un des énormes blocs qui pavoient sa cellule, l'ouverture qu'il s'étoit pratiquée par là, donnoit entre les pilotis du palais; il y descendit et par le moyen d'un égout dont il trouva l'issue, il fut assez heureux pour sortir de cette position critique, et se mettre en sûreté. Cette prison a deux étages; autrefois il en existoit un troisième, dont les cachots étoient, dit-on, au dessous du niveau de la mer; ils sont maintenant comblés, mais on remarque encore les restes de l'escalier par lequel on y descendoit. On montre aussi à l'étranger, qui vient visiter ces sinistres lieux, une ouverture ménagée dans un mur saillant, qui aboutit à un canal. C'est par là qu'on descendoit dans un sac rempli de sable les person-

nes dont la mort devoit être un secret. Une barque les recevoit et alloit les jeter dans le canal *dei Morani.* La nuit couvroit toujours ces sortes d'exécutions. — C'est ce qu'on appeloit passer par les oubliettes. De l'autre côté d'un canal étroit sont les prisons ordinaires. L'architecture de ce bâtiment répond parfaitement à sa destination; la solidité en est le caractère principal. Il communique aux salles supérieures du palais du Doge par un pont couvert et fermé, appelé: *il ponte dei sospiri.* Les prisonniers y passoient pour être conduits devant leurs juges. Ce pont n'a que trop souvent mérité le nom qu'il porte; peut-être le mérite-t-il encore au moment où j'écris.

De l'autre côté *de la Piazzeta,* derrière l'ancienne bibliothèque, est l'hôtel des monnoies ouvrage de *Palladio.* Malgré ses formes un peu massives, le connaisseur admire beaucoup la justesse de ses proportions. — Au coin des deux places, s'élève le clocher de St. Marc. Sa hauteur est de 284 pieds, on y monte par une pente fort

douce. Du sommet de cette tour, la vue s'étend sur les lagunes et sur les côtes d'Italie, on aperçoit même les clochers de Padoue et de Trévise. Ce paysage est très-vaste, mais uniforme à l'excès, et peu agréable.

De toutes les collections particulières que Venise contient, la plus intéressante est, sans contredit, la galerie du palais *Manfrini*. Cette famille n'appartient pas au patriciat de Venise: le père du propriétaire actuel, fut l'auteur de sa propre fortune, et, chose rare pour les nouveaux enrichis, il sut en user noblement. C'est par ses soins que fut rassemblée la galerie qui orne maintenant ce palais, elle contient non seulement d'excellents morceaux des meilleurs maîtres vénitiens, mais encore des tableaux estimés des autres écoles italiennes, et quelques tableaux des écoles flamande et françoise. Les plus remarquables sont: un homme entre deux femmes, de *Giorgione di Castel-Franco;* un berger jouant de la flûte, charmant ouvrage du maître espagnol *Morillos*; le portrait de

Catherine *Cornaro;* quelques tableaux de *Carlo Dolce;* des deux *Palmas*; un fort bel Annibal Carrache. Cette galerie possède la descente de croix du Titien, dont le gouvernement françois offrit 100,000 francs. Le Raphaël et le Corrège, qu'on y montre, ne sont pas, tout-à-fait, aussi authentiques et tous les connoisseurs les regardent comme des productions assez médiocres. A peu de distance de ce palais est la maison *Labia*, maintenant presque abandonnée, mais qui renferme deux belles fresques de Paul Véronèse. Un peu plus loin se trouve le palais *Barbarigo.* Une tradition, à la vérité peu authentique, veut que le Titien soit mort dans cette maison; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il l'enrichit de treize de ses ouvrages: les plus remarquables sont la Madeleine et la Vénus. Si on excepte les tableaux de ce peintre célèbre, le reste de la galerie est au dessous du médiocre. Mais dans les appartements supérieurs, réservés aux maîtres de la maison, on conserve le groupe de Dédale et Icare, premier ouvrage du plus grand sculpteur de

notre siècle. Ce groupe fut, il y a environ quarante ans, exposé à Venise à la foire de l'ascension, et commença la réputation de l'immortel *Canova.* *) Le palais *Pisani* ne renferme qu'un seul tableau digne d'être vu, mais c'est le chef-d'oeuvre de Paul Véronèse. Il représente la famille de Darius. On peut encore citer le palais *Grimani;* il contient des statues antiques, quelques tableaux et une couple de tables en mosaïque de Florence, d'un travail précieux; une cheminée très-bien sculptée et soutenue par deux bustes antiques, est ce qu'on y voit de plus beau. Dans la maison *Exalman* on montre une charmante Hébé de *Canova.*

L'école des beaux-arts ne compte que peu d'années d'existence. C'est une académie ou musée où les jeunes artistes viennent s'exercer. Elle contient une collection assez complète de modèles en plâtre, un établissement pour travailler d'après le

---

*) Les arts viennent de le perdre. *Ant. Canova*, né dans le village de *Passagno*, près de Trévise, en 1757, est mort à Venise le 13. Octobre 1822.

nud, et des presses à cylindre pour les graveurs. On y voit l'ascension de la Vierge chef-d'oeuvre du Titien. Ce tableau ne fut pas enlevé par les François: il gissoit méconnu dans le fond d'une église, et déjà une couche épaisse de poussière et de noir de fumée déroboit aux yeux cette divine composition. Le Comte *Cicognara*, président de l'école dont nous parlons, devina son mérite et c'est à ses soins infatigables, que l'on doit, de pouvoir l'admirer maintenant dans tout son éclat. Outre ce morceau du premier mérite, l'école renferme plusieurs autres Titiens, environ deux cents tableaux des premiers peintres de l'école vénitienne et quelques essais heureux des artistes modernes.

Les églises font le plus bel ornement de Venise. La piété des particuliers y rivalisoit avec toute la magnificence de la République. Les marbres précieux, les pierres rares y sont en profusion et les monuments des arts plus nombreux que dans les palais. L'église de la *Madonna della Salute* doit sa fondation au malheur

de la peste, qui ravagea Venise au 16^ime^ siècle, et sa magnificence prouve que cette fois, comme en plusieurs autres occasions, la peur fit taire l'avarice. *Il Redentore*, église où l'on vient de rétablir les capucins, passe pour le plus parfait ouvrage de *Palladio* et l'intérieur, chose peu commune en Italie, est de la plus parfaite simplicité. On y voit aussi des tableaux, des sculptures estimées; mais ce genre de mérite est beaucoup moins rare. La façade de l'église *dei Frari* est presque gothique, mais son intérieur renferme de beaux tableaux et plusieurs monuments curieux: le superbe mausolé du Doge *Pesaro;* la simple bière de bois où repose la tête du malheureux *Francesco Carmagnola;* le tombeau de la maison *Riari;* un monument élevé par la République au chevalier *d'Estin*, mort dans la guerre de Candie. Cette église est encore honorée d'une tombe plus glorieuse: celle du Titien. *) Les arts dont il fut l'honneur ne l'embellis-

*) Mort à Venise de la peste, en 1576 à 99 ans.

sent point, mais la curiosité, le respect entraînent tous les voyageurs vers la simple pierre qui indique le lieu de sa sépulture. Cependant ses tableaux ont déjà perdu une partie de leur éclat; le temps efface de plus en plus l'inscription de sa pierre funéraire*) tout ce qui pourrait rappeler sa mémoire se détruit par dégré, et cette gloire de génie qui, à de si justes titres, devoit être éternelle, subit le sort commun: après un instant d'éclat, retombe dans le néant!

L'église *dei Scalzi*, bâtie sur les dessins de Baptiste *Longena*, est d'une architecture un peu maniérée, mais sa façade est toute entière de marbre de Carrare. L'intérieur est surchargé d'ornements. Chacune des sept familles nobles, qui fondèrent cette église, y possède une chapelle et il paroit qu'elles ont rivalisé à qui mettroit á la sienne le plus de luxe et d'élégance. Les autels sont ornés de colonnes de verd antique ou de *paragone de Fiandra;* des marbres

*) *Qui giace il gran Tiziano.* Ci gît le grand Titien.

précieux, habilement travaillés, représentent des tapis et se dessinent en draperies plissées avec grâce; le plafond de la nef est une belle composition du peintre *Tiepolo*.

St. Jean de Paul est après St. Marc l'église la plus grande de Venise, et, sans comparaison, la plus riche en ouvrages de peinture et de sculpture. Quand on y entre on est frappé de la multitude et de la beauté des objets, et l'on ne sait d'abord de quel côté porter ses pas, partout ce ne sont que monuments des Doges et des Généraux de la République, ou des tableaux de peintres célèbres. Le tombeau des deux Doges de la maison *Valieri* est du style le plus *grandiose*, et occupe tout le devant d'une chapelle; celui du Doge *Alviso Micheli*, moins grand dans sa dimension, est d'un travail plus fini. Les deux côtés de la porte principale, sont consacrés aux tombeaux de la maison *Mocenigo*, plusieurs sont bien sculptés. Dans le choeur de cette église on voit un aigle à deux têtes, de bronze doré, qui dans les grandes solemnités, sert à supporter le livre des

évangiles. J'avois d'abord pris ce morceau, assez curieux, pour une galanterie officielle faite au nouveau gouvernement; mais j'appris bientôt que c'étoit une dépouille de Constantinople et qu'il avoit été enlevé de l'église de Ste. Sophie, où il servoit au même usage. La sacristie est la plus belle partie de l'église, elle est ornée de superbes tableaux, et un bas relief représentant la vie et les actions de Jésus-Christ règne tout au tour. Cet ouvrage est de plusieurs mains et conserve partout un caractère de grande perfection. Je termine ici cette description déjà trop longue, et qui deviendroit fastidieuse; aussi bien me seroit-il tout-à-fait impossible de parler de tous les objets d'arts que Venise renferme. L'Italie entière est un vaste musée, toutes les villes, toutes les églises, les palais, les maisons particulières contiennent des tableaux, des statues plus ou moins belles, des antiquités plus ou moins curieuses. Chaque place publique, presque chaque coin de rue, est digne des regards de l'amateur des arts et de l'antiquité. Passons

à des monuments d'une gloire qui appartient plus exclusivement à Venise: je veux parler de son arsenal. Jadis, il passoit pour un chef-d'oeuvre de construction maritime, et fut long-tems regardé comme le boulevard et le vrai palladium de la République; de nos jours, malgré les immenses progrès de l'art, il peut être compté au nombre des beaux établissements de ce genre. L'entrée de terre est une porte massive, garnie d'une forte grille, au devant sont placés quatre lions de marbre, dépouille de l'antique Athènes. L'arsenal entier peut avoir quatre milles de circuit. Il est ceint d'une haute muraille crénelée, et l'intérieur contient quatre bassins dont deux grands et deux petits; autour sont rangés les chantiers et divers magasins. On y jouit du précieux avantage de travailler toujours à couvert, et même les vaisseaux de haut bord y sont construits dans de grands hangars. L'établissement est assez vaste pour qu'on puisse y construire à la fois douze à quatorze vaisseaux, et préparer tous les agrès nécessaires à leur

armement. Les François y firent pendant leur séjour d'importantes améliorations: la machine à mâter et la nouvelle porte sont leur ouvrage. Ce dernier objet surtout étoit indispensable, car l'ancienne porte s'ouvroit sur un canal trop étroit pour donner passage à un vaisseau de ligne, construit selon les méthodes modernes. Il est assez singulier que le peu de largeur de cette entrée ait empêché les Vénitiens de perfectionner leur architecture navale. Quand l'amiral *Angelo Emo* proposa de lui faire suivre les progrès qu'elle avoit faits dans l'étranger, on lui fit la ridicule objection, que la porte étoit trop étroite; l'inertie du gouvernement étoit telle, que cette raison fut trouvée bonne, et les choses restèrent sur l'ancien pied. Maintenant il ne manque à l'arsenal que des formes pour radouber les vaisseaux, et il seroit aisé d'y en construire, mais son principal défaut est son peu de profondeur. On ne sauroit y construire de bâtiments plus forts que de 80 canons; encore faut-il pour les lancer les soutenir par une centaine de ton-

neaux vuides, et on ne peut les faire sortir qu' à l'aide d'énormes chameaux. Dans les beaux jours de la République, on vit 16 mille ouvriers et 30 mille matelots rassemblés à l'arsenal; du tems des François on y construisoit non seulement les vaisseaux de la marine italienne, mais aussi des vaisseaux pour le compte de l'Empire François. On y comptoit alors jusqu'à 3000 ouvriers; maintenant à peine en emploie-t-on 300. Cette cessation de travaux, n'est pas une des moindres plaies de Venise. Sous le rapport des arts et des antiquités, l'arsenal offre encore quelque intérêt. La corderie est une vaste salle longue de mille cinquante pieds; elle est soutenue par cent soixante colonnes et terminée par une grande fenêtre gothique, dont l'effet est admirable. Dans d'autres parties de l'établissement les simples piliers des hangars présentent ces proportions si justes, ces dimensions si heureuses qui n'appartiennent qu' à Palladio. Le monument de *Schulembourg* n'est qu'un simple médaillon appliqué au mur extérieur d'un

magasin. Il est tout-à-fait indigne et de la république qui l'éleva et du guerrier auquel il fut consacré. Celui *d'Angelo Emo* rappèle, au dire des connoisseurs, les monuments grecs; rien de plus simple que sa composition: c'est une colonne rostrale surmontée du buste *d'Emo* qu'un génie couronne. Ce morceau quoiqu'un des premiers ouvrages de *Canova*, est néanmoins compté au nombre de ses chefs-d'oeuvre. La salle des armes, où il est placé, offre encore une foule d'objets curieux: les premiers canons employés sur les galères vénitiennes, le pavillon amiral turc, enlevé à la bataille de Lépante, une foule d'arcs de boucliers, d'anciennes épées, de hallebardes de mousquets à mêche, l'armure que Henri IV. donna à la République, celles de *Vetor Pisani*, de *Francesco Morosini*, et d'autres amiraux célèbres; et dans une armoire vitrée, on montre à côté d'un collier de fer garni de pointes, et destiné au supplice des prisonniers, une de ces ceintures avec lesquelles les maris italiens, conservoient, dit-on, sous la clef un tré-

sor que l'amour eut, sans doute, mieux gardé. Ces deux objets ont appartenu à *Francesco Carrare*, que l'histoire cependant ne peint pas comme un tyran. Le Bucentaure fut le dernier objet qui attira nos regards. Ce n'est plus maintenant qu' une carcasse méconnaissable, que les François ont dépouillée de ses ornements et qui, pendant quelques années, servit de bateau garde-port. Son aspect fit sur nous l'impression que les ruines produisent d'ordinaire et nous quittâmes l'arsenal, le coeur plein de tristes idées, qu'un déplorable rapport de situation, me rendoit encore plus amères.

Chapitre Troisième.

L'ensemble de Venise est aussi singulier que son histoire est extraordinaire. Malgré la magnificence de ses édifices elle n'est pas ce qu'on appelle une belle ville; à côté de palais somptueux on y voit des maisons du plus misérable aspect, et la nécessité de ménager un sol conquis sur la mer y a rendu les rues étroites à l'excès. On en trouve bien peu qui aient quatre ou cinq pas de large et dans la plupart deux hommes peuvent à peine marcher de front. Mais de nombreux canaux sillonnent la ville, et les gondoles sont pour Venise de véritables voitures. Aucune ville n'est plus silencieuse, à certains égards, et dans aucune peut-être on n'est plus incommodé par le bruit; car au lieu du bourdonnement sourd des voitures, auquel l'oreille s'accoutume aisément, on est à chaque instant troublé

par la voix de l'homme, dont rien n'empêche de distinguer tous les sons.

Naguères encore, avant la chute de la République, ces rues étroites, ces canaux étoient le séjour de la joie et des plaisirs, le théâtre d'une fête continuelle. Les gondoliers, se répondant par des stances du Tasse, chantoient les exploits de Renaud ou les charmes d'Armide. Dans les rues, dans les places, presque à chaque pas, des jongleurs et des bateleurs amusoient le peuple par leurs tours ou leurs bons-mots; pendant que des plaisirs aussi vifs, mais plus fins, plus variés, et quelquefois moins innocents, occupoient les personnes d'une classe plus élevée. Tout alors y portoit à la dissipation, et le climat, et les institutions d'un gouvernement, qui cherchoit à endormir ses peuples et sacrifioit tout au bien-être de la capitale.

Maintenant, aux chants des gondoliers, a succédé un morne silence; aux raffinements du luxe les privations de la pauvreté. Cependant à l'époque du carnaval, Venise paroit reprendre une nouvelle vie; elle est,

pour un moment, rendue à son antique splendeur; tout le peuple y est en mouvement; des milliers de masques parcourent les rues, et les enfants les poursuivent de leurs quolibets; on se coudoye dans toute l'étendue de la riva *dei Schiavoni*, et dans le jardin qui la termine*); les cafés sont ouverts toute la nuit; une foule immense s'y presse et s'y renouvelle à chaque instant.... C'est l'image d'une antique saturnale.

Les théâtres sont à Venise au nombre de huit, mais tous ne sont pas employés. *Il Fenice* construit dans les dernières années de la République est le seul qui ait une architecture extérieure digne de remarque. Il est consacré au grand opéra, et la salle intérieure est ornée avec goût et richesse. Les autres théâtres, par un singulier usage, portent le nom de l'église la plus voisine:

---

*) *La riva dei schiavoni*, est un quai long de plus d'une mille, qui sert de promenade, et au bout duquel les François ont planté un beau jardin public.

ainsi on dit le théâtre de St. Bénoit, de St. Luc, et peu s'en faut que le peuple ne les croye dédiés à ces saints. En Italie les chanteurs ne forment pas de troupes permanentes; ils s'engagent pour une saison, tantôt sur un théâtre, tantôt sur un autre. C'est sur eux que repose tout le spectacle; les rôles secondaires et les choeurs sont remplis presque au hasard. Une troupe ainsi composée, apprend un opéra, puis le récite trente ou quarante fois de suite. Une autre coutume, que je crois particulière à l'Italie est, que le prix des loges n'est point fixé; il monte ou descend selon la concurrence, et les loges se négocient sur la place publique comme des effets de change. On est obligé en outre de payer à la porte le prix d'entrée, qui fait toujours un article à part.

La comédie est en général peu courue des Italiens. Quand j'étois à Venise, cette ville possédoit *Elizabeta Marchione;* la meilleure actrice de l'Italie, la seule même qui y jouisse d'une certaine renommée; cependant le théâtre étoit souvent

désert, et je ne vis accourir le public qu'à une seule pièce: (*La grande regatta di Venezia*) la grande course de gondoles de Venise. L'auteur s'est plu à peindre les anciennes moeurs du peuple, à rappeler ses antiques usages: on y voit paroître la *bauta*, le *pantalone* et autres masques maintenant oubliés. Enfin, pour se rapprocher de la vérité autant que possible, les gondoliers, principaux personnages de la pièce, portoient les noms de gondoliers célèbres par les prix qu'ils avoient remportés. La pièce, quoique médiocre, sous le rapport de l'art, eut plus de 20 représentations consécutives; des applaudissements redoublés, et une gaieté universelle, accueillirent ce spectacle vraiment national.

Pour concevoir tout l'intérêt que les Vénitiens prenoient à cette pièce, il faut savoir que, du temps de la République, les gondoliers formoient une corporation particulière, qu'ils exerçoient leur métier de père en fils, et que même ils avoient entre eux une espèce d'aristocratie. Les *Toscano*, les grands *Sevola* et autres, dont les

ancêtres s'étoient toujours distingués dans les courses de gondoles, se regardoient comme partie intégrante de la République, et croyoient que leur gloire marchoit de pair avec celle des *Cornaro* ou des *Morosini;* mais une qualité, qui rendoit le corps entier des gondoliers cher aux habitants et sur-tout aux femmes, c'est leur inviolable discrétion; ils la regardoient comme un devoir sacré et comme la première vertu de leur état. On dit que, sous ce rapport, ils n'ont point dégénéré.

La société est tombée à Venise avec le luxe et les richesses; soit égoïsme, soit pauvreté, presque personne ne tient maison, et je doute que pendant le carnaval il y ait eu deux bals particuliers. En général, on se réunit dans les lieux publics, et les cafés de la place St. Marc servent de salon aux hommes et même aux femmes. Au reste, cette société est peu intéressante: les hommes, à quelques brillantes exceptions près, sont ou des pédants ennuyeux ou des fats impertinents. Quant aux femmes, elles ont

leur babil et leurs charmes; et souvent les uns font pardonner l'autre. Les usages et les manières sont les mêmes que dans le reste de l'Europe; on doit pourtant en excepter la coutume, un peu orientale, de prendre du café noir à toutes les heures du jour. En offrir aux étrangers et même à toutes les personnes qui viennent le visiter, est une politesse, dont le Vénitien ne se dispense jamais. Il reste encore une autre trace des nombreuses et intimes relations de Venise avec le Levant; c'est un assez beau caravanserail, appelé *il Fondaco dei Turchi*, et où, maintenant encore, les Turcs seuls ont le droit de demeurer.

Le Vénitien est doux et facile, et jamais, au milieu de ses querelles les plus animées, on ne le voit s'emporter jusqu'aux voies de fait. Comme tous les Italiens, il est sombre et tempérant, et comme eux il a le sentiment des beaux arts, une imagination vive et un goût décidé pour les amusements de l'esprit. Un gondolier poëte n'est pas une chose rare, et j'ai vu souvent un conteur d'histoires entouré

d'un cercle nombreux d'enfants et d'auditeurs en guenilles. Pourquoi faut-il que tant de bonnes qualités soient ternies par des vices odieux? Menteur, mendiant effronté au delà de toute expression, le Vénitien est en outre avide et peu scrupuleux sur les moyens d'acquérir. Mais une partie de ces défauts doit être attribuée à l'ancienne forme du gouvernement: l'aristocratie vénitienne prenoit un soin particulier du bien-être de la ville, veilloit avec attention à la subsistance du peuple; mais aussi elle protégeoit, sans distinction, tout ce qui pouvoit assurer son existence. Les esprits éloignés des occupations sérieuses, se plongeoient dans l'indolence; ou se livroient avec fureur à tous les genres de dissipation: le plaisir étoit alors le but et la principale affaire de la vie. Maintenant, après des malheurs réitérés, au sein de l'appauvrissement et de la misère, les mêmes goûts sont demeurés; mais bientôt, pour se satisfaire, la paresse s'est fait une ressource des vices, qu'elle avait engendrés; et Venise est livrée, même dans ses

hautes classes, à un libertinage que le désintéressement n'ennoblit pas.

Cette sinistre influence s'est étendue jusque sur des objets plus importants: l'inertie et la corruption avoient tellement détruit le caractère national, que toute la puissance du génie de Napoléon ne put le relever, et Venise ne participa en rien au mouvement énergique, qu'il imprima au reste de l'Italie. Elle demeura indifférente aux évènements, qui se succédèrent en Europe, et de toutes les provinces de la péninsule ce fût elle, qui se soumit avec le moins de répugnance à l'état des choses qui suivit le congrés de Vienne. Au reste, ce seroit une erreur de croire avec Lady Morgan, que le gouvernement autrichien ait été fatal à Venise; il n'a pu, il est vrai, arrêter sa décadence; mais, certes, il ne l'a pas accélérée: bien au contraire, ses institutions tendoient à la relever.

Les Autrichiens ont divisé la haute administration, qui du temps des François étoit toute entière concentrée dans Milan, et sous leur gouvernement Venise est de-

venue la capitale des provinces, qui jadis formoient ses états de *Terre-Ferme*. Le commerce même s'est relevé; et quelque foible qu'il soit, il est infinement plus actif que du temps du système continental. Quant aux prohibitions, elles sont les mêmes pour tous les états de la monarchie, et se bornent aux objets que le pays peut fournir. . . . . .

. . . . . .

Chapitre Quatrième.

La fondation et la chute d'un état sont toujours les époques les plus intéressantes de son histoire, l'énergie créatrice qui enfanta la première, les vices et les fautes qui amenèrent la seconde, présentent à l'esprit de vastes sujets de méditation et d'importantes leçons. Je me suis hasardé à tracer un tableau raccourci des dernières années de Venise. Ceux de mes lecteurs qui ne connoissent pas l'excellent ouvrage de Mr. Daru*) pourront, peut-être, parcourir mon extrait avec quelque plaisir.

Tout le monde connoit les circonstances extraordinaires de la fondation de Venise. Les malheurs de la guerre jettent quelques fugitifs sur des dunes sablonneuses;

*) Histoire de la république de Venise, par Mr. Daru. 7 vol. Paris 1819.

d'abord la pêche pourvoit péniblement à leur subsistance; mais la nécessité les rend industrieux; le commerce vient les combler de ses bienfaits, et, bientôt, leurs descendants repoussent la mer; couvrent un sol fangeux de palais magnifiques; marchent les premiers dans la carrière des arts et de la navigation, et étonnent le monde par leurs richesses, leur puissance, leur profonde politique. Ne comptant au nombre de ses membres que des hommes instruits à l'école du malheur, la liberté, le courage et l'activité protégèrent le berceau de la naissante république; l'opulence, la gloire brillèrent à son midi; de grands et magnifiques souvenirs entouroient encore son couchant, et treize siècles d'existence paroîssoient lui promettre une éternelle durée. Mais, par la loi immuable du destin, toute chose doit avoir un terme. L'antique gouvernement de Venise approchoit insensiblement de sa dissolution; fin déplorable, mais nécessaire, des institutions humaines les mieux combinées. Seul il demeuroit stationnaire au milieu du mouvement gé-

néral de l'Europe; ses ressorts s'usoient sans être renouvelés, et le principe même de son existence s'anéantissoit. Parvenu au dernier dégré de caducité, il suffisoit pour l'abattre d'une secousse quelconque, et sa chute n'étonna que les esprits imprévoyants.

Pendant les deux derniers siècles la politique de l'Europe avoit pris un caractère de stabilité: la jalousie des grandes puissances protégeoit les petits états; le droit public, ce qu'on appeloit le système de l'équilibre leur servoit de garantie, et Venise vivoit sans crainte sous cette égide jusqu'alors respectée . . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

la révolution françoise vint briser ce qui restoit de l'ancien système politique, plongea l'Europe dans une crise générale, et apprit aux états que, désormais, ils ne devoient chercher leur sûreté que dans eux-mêmes. Dès lors Venise fut menacée de dangers éminents. Mais examinons un instant, comment elle étoit préparée pour

soutenir les terribles orages qui s'amonceloient de toute part.

Dans les premiers tems de son existence Venise s'étoit gouvernée en démocratie. Plus tard, le pouvoir y fut concentré dans un corps aristocratique, qui justifia son usurpation par ses vertus. Ce corps donna l'exemple du patriotisme le plus éclairé et le plus ardent, et, pendant trois siècles consécutifs, il se signala par une fermeté inébranlable, et le plus noble dévouement aux intérêts de la patrie. Après que les vertus eurent abandonné ce gouvernement, l'habitude de la sagesse le dirigea encore longtems. Occupé tout entier à tenir la balance égale entre ses sujets et ses membres; à prévenir les désordres; à assurer la tranquillité publique, et le bien-être des particuliers, il parvint, malgré ses formes exclusives, à se faire aimer. Enfin, ayant par degrés, perdu de vue les sages principes qui l'avoient d'abord dirigé, il éprouva une révolution complète, quoiqu'insensible et sous des formes toujours les mêmes, il offroit des institutions absolument diffé-

rentes. L'égoïsme le plus étroit présidoit à toutes les parties du gouvernement, et l'administration étoit en proie à des désordres, que les loix n'essayoient même plus de réprimer. Au sein de la paix les finances étoient épuisées, l'armée sans force et sans discipline, et la marine étoit restée aussi en arrière des découvertes modernes, qu'elle les avoit jadis devancées. Enfin, pour comble de corruption, la justice se vendoit publiquement, sur-tout dans les provinces, et tous les crimes s'y rachetoient à prix d'argent. Tout noble vénitien regardoit alors la patrie comme une mine féconde, que chacun devoit exploiter à son tour.

Si de tels désordres avoient été le fruit de dissensions intestines, de factions envenimées, tout espoir n'auroit pas encore été perdu, l'extrême danger auroit pu faire renaître l'ordre et l'union: car la lutte des partis annonce dans les esprits une vigueur qui peut devenir fatale à l'ennemi étranger. Mais qu'espérer d'un gouvernement plongé dans la torpeur, et où régnoient des vices sans énergie? Hors du gouvernement le

corps de l'état n'offroit aucune ressource: les richesses commerciales, qui avoient fondé cette puissance, n'existoient plus et Venise ne possédoit aucune de ces forces de résistance, qui soutiennent un état après la défaite, et empêchent qu'il ne soit détruit, même après sa soumission. Dominatrice plutôt que capitale de ses peuples, elle n'avoit rien de ce qui fait une nation: la plus grande partie de ses sujets étoit repoussée des affaires publiques, et forcée, pour ainsi dire, à se regarder comme étrangère; tandis que des jalousies divisoient les villes de son territoire et qu'une origine, des moeurs et une langue commune les rattachoient au reste de l'Italie.

Lors de la dernière crise de leur existence politique, les Vénitiens tombèrent sans même essayer de combattre. Je ne prétends par justifier leur conduite, mais il faut la juger avec indulgence; sur-tout, ne pas la comparer à la fermeté qui signala leurs ancêtres: le courage de ceux-là venoit de la conviction intime de leur force; la pusillanimité de leurs descendants de

celle de leur foiblesse. Mais si la patrie ne pouvoit plus être sauvée (ce qui est encore un problème), il falloit au moins combattre pour l'honneur, et entourer sa chute de quelque gloire!

Quand la révolution françoise éclata l'aristocratie vénitienne dut craindre, plus que tout autre gouvernement, le progrès de ses principes; aussi mit-elle tout en usage pour préserver ses états de leur contagion; toutes les chaires retentirent d'imprécations contre les principes démocratiques; l'introduction des livres imprimés en France, fut sévèrement défendue, et une inquiète surveillance entouroit les voyageurs de cette nation. Cependant la République ne prit aucune part à la coalition armée contre la France. Trop foible pour pouvoir en tirer quelque fruit, elle ne vouloit pas s'engager dans des dépenses inutiles. Le reste de sa conduite fut, si non hostile, du moins malveillante. Son ambassadeur quitta Paris avec le reste du corps diplomatique et l'envoyé du nouveau gouvernement ne fut point reçu à Venise; mais le

sécrétaire de légation, sur les pouvoirs duquel le nom de République Françoise n'étoit point tracé, fut admis, et, par son canal, les relations diplomatiques continuèrent entre les deux états. Ce trait suffit à lui seul, pour peindre les Vénitiens d'alors, et montrer qu'elle idée ils se formoient de l'habileté politique. Mais pendant qu'ils admiroient ces petites subtilités comme des efforts de génie, des évènements d'une bien autre importance se passoient en Europe.

La France, dont tout le monde avoit cru la perte certaine, étoit victorieuse sur tous les points, et ses armées menaçoient l'Italie. La consternation y fut générale; à chaque instant on s'attendoit à une irruption semblable à celle des Huns, et l'on se peignoit l'armée Françoise comme une horde féroce de soldats indisciplinés. — L'Italie n'avoit que de bien foibles moyens pour résister à une pareille invasion: parmi les différents états qui se partageoient son territoire, le Piémont seul offroit des soldats aguerris et disciplinés. Le Mila-

nois n'étoit rien par lui-même: soumis à l'Autriche, cette puissance le protégeoit de ses armées, et c'étoit sur elles principalement que reposoit l'espoir de la péninsule entière. Les forces des autres états étoient bien peu de chose. Nous avons déjà parlé de l'extrême foiblesse de la république de Venise. La Toscane jouissoit sous les plus douces loix, de la plus parfaite administration; mais sa puissance militaire étoit, à-peu-près, nulle. On ne pouvoit attendre un esprit belliqueux du gouvernement Pontifical, et les soldats Napolitains ont toujours joui d'une bien foible réputation. En outre, la masse de la nation étoit accoutumée à voir sur son sol des armées étrangères décider de son sort, sans qu'elle y prit aucune part; elle étoit presque devenue indifférente à son existence politique. Les lettres, les arts et les sciences paroissoient son unique élément, et si quelques Italiens se faisoient remarquer dans la carrière militaire ou diplomatique, c'étoit à des services étrangers. Cependant malgré la foiblesse des gouver-

nements et l'apathie de l'opinion publique. les désordres de la révolution avoient inspiré, tant de crainte et d'horreur, que toutes les classes de la nation semblèrent se réveiller, et l'influence du clergé, encore puissante, donnoit à ces sentiments toute l'ardeur du zèle religieux.

Le gouvernement vénitien, plus que tout autre, ressentit les heureux effets de cet élan des esprits. Dans l'ordre ordinaire des choses, il devoit avoir pour ennemis la noblesse de *Terre-Ferme*, et tous les hommes distingués qui n'appartenoient pas au patriciat; mais la terreur, qu'avoient inspirée les démocrates et les niveleurs, étoit telle, que tous ceux qui dans l'ordre existant avoient quelque chose à perdre se rangèrent autour des anciennes institutions; résolus de les défendre de tout leur pouvoir. Quant au bas peuple, l'influence directe des prêtres et la protection spéciale dont il étoit l'objet, ainsi que de vieilles habitudes et d'anciens préjugés l'attachoient fortement au sénat de Venise. Ce fut alors que le roi de Sardaigne, dont les

états étoient les premiers exposés à l'invasion fit proposer à tous les gouvernements d'Italie le projet d'une ligue nationale. Par ce traité toutes les puissances de la péninsule devoient se garantir mutuellement leur indépendance, et fournir un certain nombre de troupes pour la défense commune. La ligue avoit pour but principal de résister aux François; mais elle devoit durer même après la paix générale, et des précautions y étoient prises contre ..... la maison d'Autriche. Si ce projet éminemment sage avoit réussi, peut-être seroit-il devenu pour l'Italie l'ère d'une existence nouvelle. Il réunissoit par un lien politique ses membres épars; leur donnoit une attitude respectable, et réalisoit, du moins en partie, l'idée d'un état fédératif; voeu de tous les Italiens, et jusqu'à ce jour vaine chimère de leurs eutopistes.

La position et l'importance des provinces que possèdoit Venise, rendoit sa coopération presque indispensable à la réussite parfaite du projet; mais la Répu-

blique avoit embrassé un système de neutralité, bon en des tems paisibles, mais qui n'étoit plus de saison au milieu des chocs violents d'une révolution. Un des défauts de son gouvernement, fut de voir toujours l'avenir dans le passé, d'appliquer de vieilles maximes à des évènements nouveaux, et il fut plutôt aveuglé qu'éclairé par les lumières de l'expérience. Il refusa donc son adhésion à la ligue, et se contenta de la soutenir par un don secrèt d'environ quinze cent mille francs; cet exemple fut suivi par la cour de Rome. Dès lors le but de la ligue ne fut qu'imparfaitement rempli: elle perdit cette énergie et ce caractère national que l'unanimité seule pouvoit lui donner.

Cependant le danger paroissoit si éminent que Mr. *Pesaro*, procurateur de St. Marc et *Sage-Grand* des affaires étrangères, parvint à faire rendre au sénat un décret de neutralité armée. Mais les désordres de la révolution françoise se faisoient sentir jusque dans ses armées, et après leurs premiers succès, elles ne faisoient plus que

des progrès insignifiants. La sécurité commença à renaître en Italie; tout y retomba dans la nonchalance accoutumée, et le sénat de Venise révoqua bientôt un décrêt qui lui paroissoit aussi inutile qu'onéreux. Trois ans s'étoient ainsi passés lorsqu'au commencement de 1796. le commandement de l'armée françoise fut confié à l'homme extraordinaire, qui devoit asservir l'Europe, et lui donner par sa chute une effrayante leçon.

Dès l'ouverture de la campagne, le Général Bonaparte déploya les rares talents, dont il donna par la suite de si brillantes preuves. Son armée étoit sans solde et sans vêtement, il lui fit sentir que la victoire seule pouvoit lui en procurer. A la tête de soldats animés par l'espoir de la réussite, il descend en Italie. Séparer les armées piémontaise et autrichienne; les battre l'une après l'autre; se présenter aux portes de Turin, et forcer le roi de Sardaigne à une paix plus avantageuse à la France, que ne l'eut été l'acquisition de plusieurs provinces, ne fut pour lui que

l'affaire de quelques semaines. Ces premiers succès furent suivis de l'occupation du Milanois et les Autrichiens, repoussés de toute part, ne conservèrent en Italie que la place de Mantoue.

Dès que les François eurent franchi les Alpes, le gouvernement Vénitien crut devoir éloigner de ses états *Monsieur*, frère de l'infortuné Louis XVI. qui depuis quelques tems résidoit à Vérone. Cette mesure étoit sans doute dictée par la politique; mais les formes dures et le peu de ménagement qu'on y mit n'ont aucune excuse.

Les autres évènements de cette campagne se succédèrent avec une telle rapidité, que le sénat n'eut le tems de se résoudre à aucun parti, et il étoit encore dans ses indécisions accoutumées, quand les armées autrichiennes se retirèrent sur le territoire de la République, et que le Général Bonaparte les y suivit. On regretta de n'avoir pas continué l'armement proposé par Mr. *Pesaro*, mais il n'étoit plus tems: la guerre étoit au sein des provinces vé-

nitiennes, et la République ne pouvoit y prendre part; elle n'osoit même manifester aucun avis; elle se vit réduite à couvrir son impuissance du nom de neutralité. Mais la neutralité ne pouvoit plus exister: derrière elle l'armée françoise organisoit des républiques démocratiques, et, si elle maintenoit sa supériorité, Venise lisoit son avenir dans le sort du reste de l'Italie. Dès lors le sénat résolut de se mettre en état de prendre une part active aux opérations militaires. Il fit lever en Dalmatie de nombreuses recrues; de petits bâtiments, propres aux lagunes, furent armés et les fortins mis en état de défense. Dans les provinces, les provéditeurs formèrent des espèces de sociétés secrètes, dont les membres s'engageoient à se ranger, au premier signal, sous les drapeaux de la République. Tous ces préparatifs étoient, autant que possible, couverts des voiles du mystère.

Cependant les François continuoient le siége de Mantoue, et les Autrichiens tentèrent jusqu'à trois fois de sauver cette place importante. A chaque fois le Géné-

ral Bonaparte, pris entre la forte garnison de Mantoue et une armée supérieure en nombre, fut mis à deux doigts de sa perte, et pour vaincre il lui fallut déployer toutes les ressources de son génie. Si dans ce moment le sénat avoit fait agir environ douze mille hommes de troupes disponibles, s'il les avoit joints à la population des provinces, sans doute, les Français étoient perdus sans retour. Les habitants, irrités des vexations qu'exerçoit l'armée directoriale, avoient plusieurs fois député secrètement à Venise, pour obtenir au moins la permission d'agir d'eux-mêmes; mais elle leur fut constamment refusée, et les peuples commencèrent à se détacher d'un gouvernement qui ne vouloit ni ne savoit plus les protéger.

Par une de ces combinaisons qu'aucune sagesse humaine ne peut prévoir, le sort de l'Europe dépendit, pendant quelques mois, du parti que prendroit Venise; mais le courage de profiter des circonstances lui manquoit: elle resta dans l'inaction, et n'osa pas embrasser ouvertement une

cause, qui cependant étoit la sienne. Joignant l'imprudence à la pusillanimité, elle irrita les François sans les combattre, et, à chaque crise, elle manifesta à leur égard des intentions malveillantes, qui fournirent au Général Bonaparte le prétexte d'éxiger de nouveaux sacrifices et de nouvelles sûretés: c'est ainsi que toutes les citadelles des places de la République furent occupées par les troupes françoises, et le sénat dans son propre pays, perdit presque toute autorité.

Mantoue se rendit enfin, et le Général Bonaparte, après avoir reçu des renforts, porta la guerre au sein de l'Allemagne. Les derrières de l'armée françoise étoient dégarnis, et l'occasion d'agir s'offroit encore une fois; mais il est probable que Venise n'en eut pas profité, si elle n'y avoit, pour ainsi dire, été forcée par un évènement qui lui causa autant d'effroi que d'étonnement. Comme je l'ai dit plus haut, on avoit de fortes raisons de croire les provinces disposées à seconder la capitale. Le Bergamasque passoit pour une

des plus dévouées, et son provéditeur *Ottelini*, assuroit avoir plus de trente mille hommes, secrètement enrolés, qui brûloient de se mesurer avec les François. Mais Bergame n'étant située qu'à vingt milles de Milan, devoit fortement ressentir l'influence de ce centre des nouveaux gouvernements Italiens. La société loin de se dissoudre sous l'influence démocratique, comme on l'avoit d'abord craint, se formoit sur des bases nouvelles, qui pouvoient convenir à beaucoup de monde. Enfin, quelque foible que fut le nombre des révolutionnaires, la protection françoise leur donnoit dans l'opinion une puissance redoutable. Aussi vit-on quelques Bergamasques, aidés seulement par les Milanois, opérer dans leur patrie une révolution que les troupes françoises protégèrent sourdement; mais à laquelle elles ne prirent aucune part. Le provéditeur *Ottelini* quoique soutenu par la majeure partie des habitants et par un corps de troupes vénitiennes, se retira lâchement, sans avoir opposé la plus légère résistance.

Quelques jours plus tard les mêmes évènements se reproduisirent à *Brescia.* Le Général Bonaparte n'y avoit point participé; ils étoient le fruit de l'esprit républicain qui se manifestoit dans son armée, sans son assentiment, peut-être même contre sa volonté. Il est du moins certain, que quand les députés vénitiens vinrent se plaindre à lui, il leur offrit des troupes pour faire rentrer dans le devoir les villes rébelles. Cette proposition auroit du être acceptée: la moindre hostilité du Général en chef auroit suffi pour abattre un parti qui n'avoit pour soutien que l'espoir de sa protection. Le sénat refusa ses offres et ne voulut même pas employer ses propres troupes; il se contenta de lever et d'armer les paysans, du Bergamasque et du Bressan, qui tous lui étoient restés fidèles; on y joignit les habitants des villes voisines, auxquels on mêla des soldats déguisés. Des masses ainsi composées furent mises en mouvement et battirent les insurgés sur tous les points; elles osèrent même attaquer des détachements françois, dont

plusieurs accablés sous le nombre furent anéantis.

Le sénat avoit enfin ouvert les yeux sur la pressante nécessité d'agir, et il se décida à une mesure, qui lui otoit la possibilité de reculer: il envoya à Vérone environ deux mille Esclavons qui, aidés des habitants, attaquèrent l'hôpital général et les dépôts françois cantonnés dans la ville. Ce combat fut signalé par d'odieux excès, compagnons ordinaires des effervescences du peuple: plus de deux cents François malades, surpris dans les hôpitaux, furent massacrés; d'autres éprouvèrent d'affreux traitements; bien peu parvinrent à se refugier dans les châteaux, que les troupes de la République investirent sur le champ. Dès lors la guerre, sans être ouvertement déclarée, existoit par le fait. Le Général Bonaparte se trouvoit dans un danger éminent: il avoit en tête une armée nombreuse commandée par l'archiduc Charles, et sur ses derrières les levées en masse des provinces vénitiennes, qui jointes à 16 mille hommes de troupes réglées de la République, et à quelques

corps autrichiens, laissés dans le Tyrol, formoient un ensemble effrayant. Napoléon dut à son étoile de sortir de cette position presque désesperée. La fortune secondoit alors son génie, et ses fautes mêmes tournoient à son avantage.

Venise avoit commencé les hostilités; mais, par un inconcevable aveuglement, elle refusoit toute alliance et séparoit sa cause de celle de la coalition. Ainsi la diversion qu'elle opéroit, quoique puissante, n'inspiroit aucune confiance. Le Général Bonaparte profita de cette position incertaine des esprits pour proposer un armistice, que devoient suivre des négociations pour la paix définitive; l'Autriche l'accepta, et de part et d'autre les alliés y furent compris; Venise n'étoit l'alliée d'aucun parti, et, dès lors, elle se vit en butte à tout le ressentiment de celui qu'elle avoit offensé. On se battoit encore à Vérone; mais les châteaux alloient être réduits, quand la nouvelle du terrible armistice vint oter tout courage aux Vénitiens, et plonger le sénat dans la plus profonde consternation. La résistance étoit impos-

sible et les soumissions et les prières furent inutiles. Les provéditeurs de St. Marc furent chassés des provinces de *Terre-Ferme*; la démocratie y fut proclamée, et la puissance de la République ne s'étendit plus au de là de ses lagunes.

Plusieurs fois déjà dans le cours de son existence, Venise avoit été réduite à un état pareil et s'en étoit toujours relevée plus brillante; mais alors elle étoit entourée de voisins aussi foibles qu'elle; le commerce et l'industrie lui offroient d'inépuisables ressources, et la mer étoit son véritable domaine. Ce tems n'étoit plus; cependant Venise possédoit encore l'Istrie, la Dalmatie, et les Isles Joniennes, et, en se livrant aux Anglois, elle pouvoit espérer de conserver son existence jusqu'à des temps plus heureux, peut-être même reprendre une vigueur nouvelle. Un siège en forme étoit peu à craindre: la ville avoit dans ses lagunes d'imprenables remparts que défendoient sept cents bouches à feu.

Le Général Bonaparte avoit porté son quartier-général à *Mestre*, et de là il envoya sommer la République de se sou-

mettre. Dès que cette nouvelle fut reçue le grand-conseil s'assembla extraordinairement. L'avis de Mr. *Pesaro* étoit énergique: il vouloit qu'on s'ensévelit sous les ruines de la ville plutôt que de la rendre à l'ennemi; ce mouvement héroïque ne fut secondé ni par le sénat, ni par le grand-conseil: l'égoïsme craintif en avoit chassé depuis longtems le dévouement à la patrie. Le Doge *Louis Marini*, homme probe, mais foible à l'excès, s'étoit laissé intimider par quelques factieux, qui le menaçoient d'une révolution populaire, et le corps de la noblesse craignoit pour ses possessions de *Terre - Ferme*. Cependant on délibéroit encore, quand un coup de fusil, tiré au hasard par un soldat qui vouloit décharger son arme, vint porter le trouble au milieu des nobles assemblés, et les déterminer sur le champ à abdiquer le pouvoir. Certes, de tels hommes n'étoient pas faits pour le conserver. Un comité provisoire fut formé à l'instant, l'abdication annoncée et la démocratie déclarée.

Le peuple reçut ces nouvelles avec un sombre mécontentement, et le même soir

il se souleva en faveur de l'ancienne aristocratie. La foule alla piller les maisons des partisants du nouveau gouvernement, que les Esclavons réunis au *Lido* refusèrent également le reconnoître. On proclama le rétablissement de St. Marc; mais aucun noble n'osa se mettre à la tête de ce mouvement, et le peuple, manquant de chef, fut bientôt dissipé.

Le lendemain se fit l'entrée des troupes françoises, elle furent accueillies par les pleurs et les malédictions de tous les habitants. Depuis sa fondation c'étoit la première fois que Venise voyoit son sol profané par les pas d'un vainqueur étranger. Ce fut aussi l'époque de sa chute; car je ne ferai plus mention du gouvernement démocratique qui régit Venise pendant quelque mois: il ne fut que l'agent des François, et à l'arrivée des Autrichiens les habitants furent presque heureux de s'en voir délivrés.

Chapitre Cinquième.

Les environs de Venise présentent un amas d'îlots fangeux, que les eaux couvrent à la marée montante et qu'elles abandonnent avec le reflux. Cette lagune est sillonnée par quelques canaux, plus ou moins profonds; les uns livrent aux barques un passage commode; d'autres, indiqués par une rangée de pilotis, sont praticables pour les vaisseaux.

Au milieu de cet archipel de boue, on rencontre assez fréquemment des terreins plus élevés, que les flots ne couvrent que dans les grandes inondations. On y voit de toute part des ruines de couvents ou des jardins, en général bien cultivés, et dont le sol composé d'un mélange de vase, de sable, d'herbes pourries et de coquillages est d'une fertilité singulière. Certaines îles, mais c'est de beaucoup le plus petit nom-

bre, sont couvertes d'habitations et forment comme de petites villes, dont quelques unes peuvent être visitées avec intérêt.

La plus rapprochée est *Murano*, célèbre par l'invention des glaces, et qui maintenant encore possède plusieurs verreries importantes. On y fabrique sur-tout une grande quantité de petites perles colorées, de bracelets et autres objets connus sous le nom de verroteries, et c'est pour Venise un article de commerce d'une assez haute importance.

Plus loin est le couvent des Arméniens, le seul que les François aient respecté. Ce monastère a pour but principal de servir de séminaire aux jeunes ecclésiastiques de la nation, qui désirent s'instruire dans les langues et les siences de l'Europe. On y voit une imprimerie arménienne, la seule, peut-être, qui existe sur le globe. Elle fournit chaque année une quantité considérable de livres, et les moines entretiennent dans tout l'Orient des liaisons très-étendues. C'est là, je crois, la raison qui les fait conserver.

Plus loin encore, vers la gauche, sont *Torcello* et *Burano*. La première de ces deux petites villes eut l'honneur de résister aux armes des Huns. C'étoit jadis la capitale des lagunes, la résidence des premiers doges, et jusqu'aux derniers temps de la République elle avoit conservé un évêque particulier. A peine compte-t-elle maintenant quatre ou cinq cents maisons. Son église est vaste et belle; les mosaïques et les fresques grossières qui ceignent l'intérieur annoncent une haute antiquité. A quelques pas de là on montre un fauteuil de marbre, appelé par le peuple le siège d'Attila, et qui servit, dit-on, de trône aux premiers doges. *Burano* est aujourd'hui le lieu le plus considérable des lagunes; il renferme près de neuf mille habitants, tous pêcheurs ou matelots. Pauvres, mais actifs et industrieux, ils parviennent à force de travail et d'économie à se procurer de l'aisance. *Burano* offre maintenant l'image que devoit offrir Venise à son berceau et, peut-être, ne faudroit-il que des circonstances sem-

blables pour l'élever au même degré de splendeur.

Venise, et la lagune qui l'environne, seroient bientôt la proie de l'Adriatique, si elles n'étoient protégées par une forte dune appelée le *Lido*. Cette dune s'étend au loin, sa largeur est assez considérable, pour que l'on ait pu y bâtir plusieurs villes et villages, tels que: *Chiozza*, patrie de Goldoni; *Palestrina*, *San-Pietro* etc. etc.

La prudence des Vénitiens leur a fait, presque partout, renforcer cette barrière naturelle par une triple rangée de pieux, entre lesquels des galets, jetés au hasard, forment une espèce de talus, où les vagues viennent se briser. Mais vers le sud, sur un espace d'environ dix milles, les flots ont fortement endommagé la dune, et même dans quelques endroits ils l'ont absolument enlevée. Cette brèche laissoit une libre entrée aux eaux de la mer et menaçoit Venise d'une entière destruction. C'est pour obvier à ce malheur que fut commencé, il y a environ 800 ans, l'étonnant ouvrage des *Muraci*.

Sur un fondement de pierres énormes, jetées au hasard, s'élèvent trois gradins en belles pierres de taille; la longueur des blocs est de neuf à dix pieds, sur deux et demi environ d'épaisseur; au-dessus des gradins on a formé un talus en galets réunis par un ciment. Ce rempart est renforcé, d'espace en espace, par une jetée qui s'avance d'environ trente pieds dans la mer. Aux endroits les plus exposés, les galets sont remplacés par un talus en pierres de taille, et tout l'ouvrage est couronné par un fort parapet, construit des mêmes matériaux.

Cette superbe digue est tantôt adossée à une dune qu'elle protége, tantôt elle n'a pour appui qu'un bas-fond sablonneux, et les eaux la baignent des deux côtés.

Les *Muraci* ont dû couter des sommes incalculables: la contrée n'a fourni aucun des matériaux, et le marbre grossier, dont ils sont construits, provient en entier des carrières de l'Istrie.

Napoléon lui-même, lui qui, mesurant tout d'après son génie, ne devoit trou-

ver qu'un bien petit nombre de choses grandes, rendit hommage à l'immensité et à la hardiesse de ce travail, en y faisant graver l'inscription: *Aere veneto ausu romano.* Elle contient, au reste, une idée plus brillante que juste, et, certes, l'audace ne manquoit pas au peuple qui fonda un empire au sein des flots.

Chapitre Sixième.

La distance de Venise à Padoue n'est que de 21 milles d'Italie; le chemin suit les bords délicieux de la *Brenta*, qui est navigable même pour les grosses barques. Elle est soutenue par des écluses, et ses eaux s'élèvent, d'ordinaire, un peu au-dessus du niveau de la campagne environnante; de fortes digues les retiennent dans leur lit. Les rives de cette rivière offrent le plus riant aspect; elles sont couvertes de jolies maisons de campagne, et ornées de superbes *villas*. Plusieurs de ces édifices ont été bâtis par Palladio; d'autres ont été peints, même extérieurement, par les grands maîtres de l'école vénitienne et dans le paysage ils s'embellissent l'un l'autre.

Je faisois cette route à la fin de l'hiver; malgré la saison le temps étoit chaud, le jour superbe, et aucun malaise physique

n'empêchoit le voyageur de jouir du spectacle enchanteur de ce pays, le plus beau, peut-être, de l'Italie; tout y respire le goût et l'aisance. Les maisons de campagne doivent être en été de délicieuses retraites; des jardins ajoutent encore à leur agrément, ils offrent des fleurs et de l'ombrage; mais on y chercheroit en vain ces clombes habilement dessinés, dont le contour heureux imite la nature: le genre italien y domine, et l'on ne voit partout, que charmilles taillées aux ciseaux et parterres en étoiles.

Mais, hors les deux rangs de maisons qui bordent le fleuve, et qui de Venise à Padoue forment comme un long village, la vue ne s'étend que sur une plaine basse et unie, fertile, il est vrai, et cultivée avec soin, mais parfaitement monotone. Les champs y sont séparés par une rangée d'arbres régulièrement plantés, des seps de vigne couvrent leurs troncs, et s'étendent sur les branches; le vin qu'on en tire est médiocre, et ne sert qu'à la consommation locale.

L'agriculture, pendant long-temps, fut moins perfectionnée dans cette province que dans le reste de la Lombardie: une partie des terres appartenoit à des nobles vénitiens, qui, toujours fixés dans la capitale, faisoient administrer leurs biens par des *fatori*. Ceux-ci, comme tous les gens d'affaires, songeoient à leur intérêt particulier, cherchoient à envoyer à leur maître le plus d'argent possible, et se soucioient fort peu de l'amélioration du sol, ou du perfectionnement des méthodes de culture.

Mais depuis les dernières révolutions, une partie des terres a passé en d'autres mains; les nobles vénitiens eux-mêmes, n'étant plus retenus par les affaires du gouvernement, se sont rapprochés de leurs possessions. L'agriculture a gagné à ce changement, et depuis vingt ans elle a fait de sensibles progrès. Le système des assolements est généralement adopté, et le cercle complet de cinq ans, donne six récoltes en blé d'hiver, d'été, maïs, fèves, et plantes légumineuses.

L'ébranchage des arbres est le seul moyen de chauffage que le pays présente, et les feuilles sont d'une grande ressource pour l'entretien des bestiaux; elles forment avec les navets leur principale nourriture.

Les modes d'exploitation sont divers: quelques terres sont cultivées en métairies, d'autres en fermes, quelques unes par des paysans. Le propriétaire fournit les attelages et les instruments aratoires; le paysan reçoit la moitié de la semence et donne la moitié de la récolte, qu'il doit transporter jusques dans les granges de son seigneur. Les fermes sont exploitées par des *fatori* (économes) ou par des fermiers; le prix ordinaire du loyer d'un arpent de terre est de 30 à 40 francs. Selon la troisième méthode, le maître entretient des attelages et se pourvoit d'instruments aratoires, le paysan cultive, et reçoit pour sa peine le tiers des récoltes; dans tous les cas les impôts sont prélevés sur la part du propriétaire.

Padoue est une des plus anciennes villes de la Lombardie, quelques savants font remonter son origine au Grec Anténor. Du temps de la république romaine, elle avoit déjà acquis un haut degré d'importance, et fut la patrie de l'historien Tite-Live. A la dissolution de l'empire d'Occident, Padoue fut, ainsi que toute la Lombardie, en proie aux plus affreuses calamités; les barbares la prirent et la saccagèrent plusieurs fois, et ses émigrés furent les premiers fondateurs de Venise. Dans le moyen âge, lors des républiques d'Italie, elle embrassa le parti Guelfe et combattit avec honneur dans la ligue lombarde. Plus tard elle se débattit entre la tyrannie et la liberté; fut déchirée par les factions du peuple et des grands. Enfin, la ville, d'un accord presque unanime, décerna la souveraineté à la maison de *Carrare*. Cette famille y règna pendant plusieurs générations, et en fut chassée par *Galéas Visconti*, à la mort duquel François *Carrare*, surnommé *Novella*, aidé des Vénitiens et des Florentins, parvint à rentrer dans la sou-

veraineté de ses pères. Il y régna pendant quelques années; mais les Venitiens étendoient alors leur domination en Lombardie, et Padoue étoit trop à leur bienséance pour qu'ils ne cherchassent pas à s'en emparer. Ils déclarèrent donc la guerre au prince, au rétablissement duquel ils avoient si puissamment contribué. *Francesco* se défendit vaillamment; mais enfin obligé de se rendre, il fut étranglé avec ses deux fils dans les prisons de Venise. Ainsi périt l'indépendance politique de Padoue; depuis son histoire fut toujours attachée à celle de Venise. Placée trop près du centre d'un gouvernement, qui attiroit à lui toutes les richesses, et toujours sacrifiée à la métropole, sa prospérité diminua avec rapidité: du temps de la ligue de Cambrai son enceinte étoit trois fois trop étendue pour le nombre de ses habitants. Les dernières révolutions ont un peu relevé cette ville; le dépérissement de Venise, sur-tout, lui a été singulièrement favorable: une foule de familles, même patriciennes, abandonnant l'antique capitale sont venues

s'y établir, et depuis 20 ans, Padoue à vu sa population augmenter de près de dix mille âmes.

Son université, l'une des plus anciennes d'Italie, en fut long-temps une des plus florissantes, et les lettres lui doivent d'importants services. Quant aux monuments ils sont peu nombreux; le plus remarquable est une vaste salle, longue d'environ 250 pieds sur 100 de largeur; le toit en est formé par une voute de charpente très-légère et très-hardie. Cette salle étoit autrefois le siège d'un tribunal, maintenant elle sert aux grands examens de l'université et au tirage de la loterie. Les rues de Padoue sont en général, bordées de portiques obscurs, et presque désertes; leur aspect est sombre et triste. Au reste, je n'y restai qu'un seul jour, et dès le lendemain je partis pour *Ferrare*.

Le pays qu'on traverse, d'abord très-plat, devient par degrés plus montueux, sur-tout aux environs des bains sulfureux de *Bataia* et de *Sainte-Hélène;* mais on abandonne bientôt cette pointe des Alpes

véronèses pour entrer dans la *Polésine*, pays, peut-être, encore plus plat et plus uni que le Padouan, cultivé de la même manière; mais avec moins de soin.

Rovigo en est la capitale. C'est une jolie petite ville, de 7 à 8 mille habitants, bien bâtie et heureusement située. Cette province produit du chanvre; mais la culture en est infiniment plus étendue dans les *Légations*, et je me réserve d'en parler plus bas.

Avant d'arriver à Ferrare on passe le Pô à *Ponte di Lago Scuro*. Le fleuve marque la frontière entre les provinces Autrichiennes et les états de l'Eglise; il est dans cet endroit d'une largeur considérable. La profondeur et la rapidité de ses eaux ont empêché d'y construire un pont et l'on est obligé de le traverser en bac.

Ferrare ne se gouverna que peu de temps en république: à peine la voit-on paroître dans l'histoire autrement que soumise à la maison *d'Est*. Les princes de cette illustre famille y régnèrent pendant

plusieurs siècles. Au sein des intrigues, au milieu des guerres, qui déchiroient l'Italie, ils surent protéger les arts de la paix et leur cour fut l'asile des lettres, le rendez-vous des savants et des artistes.

La lâcheté de César, fils naturel du célèbre Alphonse 1^er., fit perdre à la maison d'Est la souveraineté de Ferrare, et à cette ville son indépendance politique: le Saint-Siège la prétendoit démembrée de l'Exarchat, et depuis long-temps nourrissoit sur elle des projets d'envahissement. Mais la fermeté et le courage de ses souverains l'avoient toujours défendue. César n'imita point un si noble exemple. La force de la place et le dévouement des habitants lui offroient de grandes ressources; il n'essaya même pas d'en faire usage, et se retira sans oser attendre l'armée pontificale! Depuis cette époque (1598) Ferrare fit partie des domaines de l'Eglise; sa prospérité et ses richesses s'anéantirent; sa population de 70 mille âmes descendit à 21 mille. — On s'y promène maintenant

dans de vastes rues, presque désertes, et où l'herbe croît de toute part!

La cathédrale et le palais *Villas*, autrement appelé palais *Diamenti*, sont les seuls édifices qui méritent d'être cités. Les églises et le palais de la commune renferment quelques tableaux de prix. La maison et le tombeau de l'Arioste, l'hôpital des foux où le Tasse passa sept années de sa vie, sont des monuments plus chers à Ferrare et d'un bien plus grand intérêt pour le voyageur. On montre encore le cachôt où un jaloux orgueil enferma le chantre d'Armide; une inscription, placée au-dessus de la porte, indique qu'il ne fut remis en liberté qu'à la sollicitation de la ville de Bergame. Les cendres de l'Arioste sont déposées dans la bibliothèque; on y conserve le fauteuil et l'encrier de ce grand poëte, ainsi que les manuscrits originaux de ses ouvrages. A côté des écrits de l'Arioste sont placées quelques pages tracées de la main du Tasse, et dans la même armoire, mais plus bas, les ma-

nuscrits de *Guarini*, poëte pastoral, très-célèbre dans son temps et dont le *Pastor-fido*, est encore dans les mains de tout le monde.

J'étois à Ferrare pendant le carême et comme le théâtre y étoit fermé, ainsi que dans tous les états du Pape, les plaisirs ne consistoient que dans quelques réunions particulières et celles du *Casino*, alors très-fréquentées par le beau monde de la ville. L'esprit public est passif et tranquille; la citadelle est occupée par les Autrichiens et la crainte, toujours renaissante, de tomber sous une domination étrangère, contribue puissamment à rattacher les esprits au gouvernement actuel.

La culture des terres est peu soignée dans le Ferrarois; ce qu'il faut attribuer au manque de population agricole: les fermes et les maisons de campagne, ailleurs si nombreuses, y sont clair-semées. La bonne eau est, en général, fort rare dans le pays: on n'y trouve que peu de sources et les puits ne fournissent qu'une eau saumâtre. Le sol est très-humide et

l'air, pendant les grandes chaleurs de l'été, n'y est pas bon, les fièvres y sont rares à la vérité; mais la plupart des habitants de la campagne ont le visage boursoufflé, et un teint jaune et olivâtre, où les couleurs de la santé ne sont jamais empreintes.

Ferrare produit beaucoup de chanvre. C'est un des plus importants produits de l'Italie orientale; il est infiniment plus beau et plus fort que celui de Russie et coute davantage. On en distingue de trois qualités: celui de Ferrare et de la Polésine, appelé chanvre de la plaine, est le moins estimé, on l'emploie principalement pour câbles et autres gros ouvrages; le second vient de la Romagne, on le connoit dans le commerce sous le nom de chanvre de Césène il est de 12 pour cent plus cher; le plus beau est celui du Bolonois, il est presque aussi blanc, et aussi fin que du lin, et le prix en est de 30 pour cent plus élevé. L'exportation de ce produit se fait par Venise et Ancone; mais plus encore par le port de *Gazo* à l'embouchure du Pô. Le système continental ayant entravé le com-

merce de la Baltique, avoit multiplié les demandes de chanvres d'Italie. Le plus commun, se payoit 60 écus romains le millier, le second 70, le troisième de 82 à 83; mais la liberté des mers l'a fait tomber de beaucoup et on ne le vend plus que 42. 46. et 54. écus le millier. Cette baisse a diminué les profits des propriétaires; mais le chanvre n'en est pas moins resté la culture la plus avantageuse, quoiqu'elle exige un terrain de choix et de grands soins.

A peine est-on entré dans le Bolonois qu'on est frappé de la richesse de la végétation, et de la perfection de la culture; pas un pouce de terrain n'y est perdu, et la main laborieuse des habitants met en oeuvre jusqu'aux bords des fossés. La campagne est couverte d'une foule de maisons bien bâties et, ce qui est rare en Italie, elles sont blanchies avec soin, et tenues avec propreté. Le terrain monte par une pente insensible jusqu'aux premières collines de l'Apennin, au pied desquelles est placée la ville de Bologne. La vue en est belle

et l'aspect varié des montagnes y contraste agréablement avec la parfaite monotonie de la plaine.

Bologne est infiniment plus riche et plus populeuse que Ferrare; après Rome c'est la plus importante des possessions du St. Siège: la fertilité de son terroir et l'industrie de ses habitants, lui ont fait donner le surnom de grasse. C'est la ville d'Italie, où la société nationale est la plus nombreuse; l'esprit y est presque général et l'instruction très-répandue. Aussi est-ce un des grands foyers d'idées libérales. Cependant les Bolonois n'ont pris aucune part aux dernières révolutions, qui ont agité quelques parties de l'Italie; mais on attribue leur inaction, moins à leurs dispositions pacifiques, qu'à la perspicacité de leur esprit.

L'université et l'institut de Bologne sont maintenant réunis. Cet établissement est très-florissant, il possède de beaux cabinets: d'antiquités, de physique, d'histoire-naturelle et d'anatomie.

Le nombre des étudiants est considérable et les professeurs jouissent presque tous d'une grande réputation. La bibliothèque est belle; mais ce qu'on y voit de plus extraordinaire c'est le bibliothécaire lui-même. L'abbé *Mesofante* est presque un phénomène dans l'histoire de l'esprit humain; il a non seulement égalé mais surpassé les prodiges de Pic de la Mirandole: à l'âge de 42 ans il a su acquérir la connoissance de 40 langues ou idiômes. Peut-être quelques personnes croiroient qu'il ne possède qu'une légère teinture de la plupart d'entre elles; mais à la manière dont je l'ai entendu parler le Polonois, langue peu usitée en Europe, il est à supposer qu'il les connoit toutes dans le plus haut degré de perfection. L'abbé *Mesofante* joint à ses rares talents une modestie plus rare encore, et s'il étoit permis de lui faire un reproche, ce seroit de ne pas faire un assez grand cas de ses lumières. J'ai eu le plaisir de jouir plusieurs fois de sa conversation; elle est aussi agréable qu'instructive et n'a rien de la sécheresse

ni de la pédanterie, qu'on pourroit craindre de trouver dans un homme continuellement enfermé dans son cabinet.

Le local de l'institut, approprié à son usage, est un grand et beau bâtiment; les salles y sont vastes et bien distribuées. On voit dans le vestibule le portrait du pape Bénoit XIV. il est peint en mosaïque et d'un travail achevé. Bénoit XIV. étoit Bolonois, de la maison de *Lambertini*. Il fut un des protecteurs les plus éclairés des lettres, et l'institut doit une partie de ses fonds à sa munificence. Sur le corridor des escaliers sont placés les monuments des savants Bolonois, entre autres, du célèbre *Galvani*, le premier qui ait observé les effets du Galvanisme; il eut l'honneur d'attacher son nom à une des grandes découvertes du siècle passé.

La ville est parfaitement bâtie, les palais nombreux et d'une belle architecture, et les portiques, qui bordent toutes les rues, la rendent très-commode pour les piétons. Les habitants ont un amour si particulier pour marcher à couvert, qu'ils ont cons-

truit un immense portique, qui de la porte de Tolède conduit jusqu'à une Vierge miraculeuse, placée sur le sommet d'un mont escarpé; il est composé de 656 arcades et sa longueur est d'environ cinq quarts de lieues. Cet ouvrage, de la plus grande inutilité, a dû couter des sommes immenses; il fut construit partie aux frais de la commune, partie à ceux des dévots Bolonois qui, malgré l'humilité chrétienne, n'ont pas manqué d'y faire inscrire leurs noms, et peindre leurs armes.

Les environs sont pittoresques, surtout du côté des montagnes, et l'ancienne chartreuse, maintenant le grand cimetière, est un endroit vraiment délicieux; la douce fraicheur du lieu, l'agrément et la gaieté du site contrastent singulièrement avec sa triste destination. Les cours intérieures sont cultivées comme un jardin, et si la tombe du riche est couverte de monuments chefs-d'oeuvre des arts, celle du pauvre y est du moins ornée de quelques fleurs. Ici, vous passez alternativement de la sombre mélancolie qu'inspire l'aspect de la mort,

aux sensations ravissantes qui naissent de la contemplation d'une nature toujours jeune, toujours riante, toujours belle.

Bologne a donné à l'Italie une multitude de peintres célèbres, tels que les trois Carraches, le Guide, l'Albane, surnommé le peintre des Grâces, et le Dominiquin. Ils forment presque une école à part, et la ville leur doit une partie de son illustration et de nombreux embellissements. *La Scola delle belle arti*, espèce de musée national, renferme environ deux cents tableaux, tant des peintres dont nous venons de parler, que de leurs meilleurs élèves, et quelques productions des plus beaux génies d'autres écoles. Mais son principal ornement est la Sainte-Cécile de Raphaël. Avant d'avoir vu ce tableau, je n'imaginois pas à quelle sublime perfection pouvoit atteindre l'art de la peinture.

Bologne possède encore plusieurs galeries particulières; la plus riche est celle du palais *Marescalchi*. Entre une infinité de tableaux précieux, on y remarque deux Corrèges; l'un sur-tout, celui qui repré-

sente le Christ, n'a pas d'égal en Italie et peut presque le disputer à la nuit de la nativité conservée à Dresde.

Les églises sont belles et grandes. Celle de St. *Petrorio* est d'une étendue considérable; sur son parquet est tracé le fameux méridien de Cassini, et le plafond au-dessus du maître-autel est le dernier ouvrage d'Annibal Carrache. Cette église seroit la plus belle de la ville, si la façade en étoit achevée; mais il s'en faut au moins des deux tiers, et, depuis quatre-vingts ans, l'ouvrage n'a pas avancé d'un pouce. La cathédrale renferme de beaux tableaux et des monuments curieux, et l'église de St. Dominique est comme un autre musée; les tableaux et les sculptures y sont en grand nombre, d'un grand prix, et les principales familles y ont leurs tombeaux.

La place publique est ornée de la fontaine de Neptune, ouvrage du célèbre Jean de Boulogne et une des plus belles de l'Italie. La statue principale est de la plus grande beauté et sur son visage est empreinte toute la majesté qui convient à un Dieu. Le bas

de la fontaine est orné de Syrènes et d'Amours pleins de grâce.

Il ne me reste plus à parler que des deux tours, l'une dite *Dei asinelli*, n'a de remarquable que sa grande hauteur, d'environ 270 pieds, l'autre appelée *Grisendi*, est un des monuments de ce goût baroque, qui ne trouve le beau que dans le difficile: cette tour sur une élévation assez petite a plus de 9. pieds d'inclinaison; mais comme elle est de brique et fort laide, ces airs penchés lui vont très-mal, et elle ne peut être comparée en rien à la tour penchante de Pise.

Bologne fut une des plus florissantes républiques du moyen âge; attachée inviolablement au parti Guelfe, elle ne varia jamais dans sa politique, et eut l'honneur de faire prisonnier un fils naturel de Frédéric II. qui étoit roi de Sicile et de Sardaigne. On montre encore dans le palais public les salles, où cet infortuné prince fut enfermé pendant vingt-deux ans. Il faut dire à la louange des Bolonois que, contre l'usage barbare de ces siècles, il y fut

traité avec les égards dus à son rang et à son malheur; à sa mort la république éleva le monument, où ses cendres furent déposées. — L'histoire politique de Bologne est souvent mêlée à celle de Florence, sa fidèle et constante alliée; et pendant que l'Athènes de l'Italie tomboit peu-à-peu sous le joug des Médicis, Bologne plioit sous celui des *Bentivoglio*. Le pape Jules XXI. les en chassa et réunit cette ville importante aux états de l'Eglise; mais il lui accorda de grands privilèges; un sénat de 40 personnes tirées de son sein y veilloit à l'administration, votoit et distribuoit les impôts, frappoit une monnoie à un coin particulier et entretenoit à Rome une espèce d'envoyé. C'est à la libéralité de sa constitution que Bologne doit en grande partie sa longue prospérité; depuis la *restauration* ses privilèges ont été mis en oubli aussi bien que tous les restes de l'antique liberté.

C'est ici que nous allons quitter cette partie de l'Italie, dont l'histoire est si belle au moyen âge, où les villes jouissoient de

la liberté, et, même après l'avoir perdue, regorgeoient de richesses, étoient encore vivifiées par l'industrie et le commerce, et, au milieu des ténèbres générales de l'Europe, voyoient fleurir dans leur sein les sciences, les arts et les lettres. — Le pays où nous allons entrer, ne fut pendant cette époque brillante, qu'un théâtre de désolation, et de guerres non interrompues. Des villes nombreuses, mais petites, loin de pouvoir prendre un ascendant marqué sur la noblesse territoriale, tombèrent en son pouvoir, et furent régies par une féodalité irrégulière; les malheureuses provinces étoient tour-à-tour en proie à l'anarchie et à d'atroces tyrans, et les papes eux-mêmes, protecteurs naturels des peuples, n'y faisoient sentir leur autorité que pour satisfaire la passion du népotisme, et y procurer des établissements à leurs familles.

Les progrès de la civilisation n'avoient servi qu'à faire naître la plus odieuse corruption; tous ces petits princes, ennemis irréconciliables, ne songeoient qu'à s'entre-

détruire, tout moyen leur étoit bon, et le droit des gens étoit continuellement violé. L'intérieur des villes étoit divisé et agité par des conspirations; le neveu frappoit l'oncle, et succédoit à son pouvoir; le frère frappoit le frère et aucun lien n'étoit sacré à l'ambition. C'est dans cette histoire que Machiavel puisa les exemples et les préceptes de l'art des crimes politiques. La démoralisation des grands étoit par degré descendue jusqu'au peuple; les meurtres et les brigandages se commettoient publiquement; tout homicide pouvoit se racheter à prix d'argent et la vie d'aucun citoyen n'étoit en sûreté; l'assassinat devint une profession et la plupart de ceux qui la pratiquoient étoient Romagnols. Un pareil état de choses n'étoit pas propre à faire fleurir le commerce et les arts de la paix; ils disparurent, et avec eux la prospérité qu'ils font naître et qui les alimente.

Chapitre Septième.

La Romagne est moins fertile et cultivée avec moins de soin que le Bolonois, l'aspect du pays est moins riant, et les fermes n'ont plus cet air de propreté qui annonce l'aisance et la richesse; mais un grand nombre de villes, quoique peu importantes, décèlent au voyageur une contrée très-populeuse.

De Bologne, je m'étois rendu à Imola et de là par *Lugo* et *Bagnia-Cavallo* à Ravenne. Cette ville, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire du Bas-Empire et qui fut souvent la résidence des empereurs, est maintenant triste et déserte, à peine contient-elle sept à huit mille habitants, et ses églises sont les seuls monuments que le voyageur visite avec intérêt. Elles sont en général très-anciennes, et présentent les premiers modèles de l'architecture

chrétienne. On y voit beaucoup de ces vieilles mosaïques à fonds dorés, dont les formes roides et grossières marquent l'enfance ou la décrépitude de l'art. La cathédrale est un vaste et bel édifice, la nef est ornée de quatre beaux tableaux modernes. L'un d'eux représente un trait d'amour assez mondain: Saint-Silvestre, au moment de mourir, descend dans le tombeau de son épouse, et veut rendre le dernier soupir dans les bras glacés de celle qui en reçut jadis de si brûlants. Cette histoire pourroit aussi bien figurer dans un roman que dans une légende, et on seroit tenté de croire que le peintre, qui l'a choisie pour sujet de son tableau, étoit plutôt animé par l'amour profane que par la dévotion.

La sacristie renferme deux morceaux d'antiquités infiniment curieux: l'un est le siége épiscopal de St. Apollonius, c'est une espèce de chaise curule en ivoire couverte de bas-reliefs; le second est un marbre enchassé dans le mur et sur lequel est gravé un ancien calendrier lunaire, propre à guider

les fidèles dans l'observation de la Pâsques. Ces monuments datent tous deux du sixième siècle. On montre dans le couvent de Sainte-Apollonie, un sarcophage de porphyre à moitié engagé dans le mur, et dont l'inscription indique qu'il renferme les cendres du Grand Théodoric roi des Goths. Je laisse aux antiquaires le soin de décider jusqu'à quel point cette inscription mérite notre confiance; quant à moi la chose me paroît au moins douteuse.

Classi-fora est un lieu de pélerinage à trois milles de Ravenne; l'église en est belle et la nef soutenue par 24 superbes colonnes de marbre antique.

Les marais, qui jadis entouroient la ville et la rendoient presque imprenable, ont maintenant disparu; au nord le terrain n'en offre même plus aucune trace. Mais du côté du midi, le vaste pré de la Pouille, et tout l'espace qui s'étend jusqu'à la mer présentent des indices frappants de l'ancienne nature du sol, et à quelques milles de distance, les marais sont bien loin d'être desséchés; le visage jaune et bouffi d'une par-

tie des habitants n'annonce que trop ce funeste voisinage.

J'ai lu dans plusieurs relations et c'est un préjugé assez généralement répandu, que la *Mal'aria* ne règne que sur les côtes occidentales de l'Italie, et que les rives de l'Adriatique en sont exemptes; rien n'est plus faux, la *Cattiva aria* y règne aussi; mais une plus grande population, une culture plus étendue en atténuent les désastreux effets: sur les bords de l'Adriatique les endroits marécageux sont seuls malsains, au lieu que sur les côtes de la Méditerranée, *l'Agro Romano* et autres pays élevés, en apparence très-secs, sont en proie à ce terrible fléau, sans qu'on puisse en assigner aucune cause plausible. La mer baignoit jadis les murs de Ravenne, elle s'est peu à-peu retirée, et elle en est aujourd'hui à près de cinq milles de distance. Un canal conduit de la ville au port qui, au reste, n'a aucune importance et n'est fréquenté que par les bâtiments de petit cabotage.

De Ravenne jusqu'à *Rimini* on traverse un pays marécageux et stérile; des brous-

sailles, des roseaux et quelques pins en sont les seules productions; il est presque désert; la *mal'aria* désole toute la contrée, et dans l'espace de 40 milles on ne rencontre que deux misérables bourgades, *Cervia et Cesnatica.* L'une vit du produit de la pêche et du cabotage; l'autre des salines qui sont dans son voisinage. Mais à quelque distance de Rimini le pays change d'aspect, les montagnes se rapprochent du rivage, qui devient plus élevé, les marais disparoissent et le sol est animé par une riche végétation.

Rimini fut long-temps le patrimoine de la maison des *Malatesta*, l'une des plus anciennes de cette partie de l'Italie, et celle dont la souveraineté fut sujette à moins de révolutions. Les princes de cette famille s'adonnèrent principalement aux armes et plusieurs d'entre eux furent des *condottieri* célèbres; quelques autres protégèrent les arts et les lettres. La ville est bien située, le voisinage des montagnes lui donne d'agréables environs. L'avantage de sa position et la salubrité de l'air qu'on y respire lui ont procuré une population de 14 à 15

mille âmes. J'arrivai un dimanche après midi, justement à l'heure de la promenade; un peuple immense remplissoit la rue du *Corso*, j'y remarquai quelques jolis équipages, et une foule de personnes bien mises.

A dix milles environ de Rimini, sur une montagne escarpée, s'élève la petite ville de *Saint-Marin*. De toutes les républiques qui couvroient jadis le sol de l'Italie, elle est la seule qui subsiste encore: trop petite pour tenter l'ambition, elle échappa aux événements désastreux qui causèrent la chute de ses puissantes compagnes, et forte de sa foiblesse, ... elle eut le bonheur de conserver son gouvernement républicain.

Le territoire de la république, quoique très-montueux, est fertile et soigneusement cultivé. Il produit en abondance du blé, de l'huile, et du vin; le peuple est doux et affable et tout paysan qu'on rencontre, salue avec politesse l'étranger qui vient visiter son pays. — La ville de Saint-Marin est située sur la crête d'une

montagne élevée, dont l'un des côtés est taillé à pic, et dans les anciens temps son assiette devoit être presque inexpugnable. Les rues, étroites et montueuses, sont pourtant bien bâties, et la ville possède l'agrément d'un théâtre. Un collège national est chargé de l'éducation de la jeunesse. Dans un aussi petit espace les moines sont parvenus à établir trois couvents! et je visitai une couple d'églises assez grandes. Le palais de la commune est d'une architecture passable, et du haut de la citadelle la vue s'étend sur un paysage aussi vaste que majestueux.

Jouissant depuis des siècles d'une paix profonde, toujours respectée des diverses nations qui se disputoient la souveraineté de l'Italie, la république de Saint-Marin paroîtroit jouir de tout le bonheur que comporte l'humanité; ne payant d'impôts que ce qui est nécessaire au maintien de l'ordre social; jouissant de tous les avantages de la civilisation, sans éprouver aucun de ses inconvénients, on croiroit y trouver la réalité d'une utopie parfaite. Mais quel est le lieu où ne pénètrent pas l'am-

bition et la vanité? On connoît à St. Marin les distinctions de la noblesse, et, contre l'usage d'aussi petites républiques, son gouvernement n'est pas une démocratie pure: la souveraine puissance et le droit d'élire les magistrats réside, il est vrai, dans le peuple; mais ce droit est usurpé, depuis long-temps, par la faction aristocratique. Tous les pouvoirs reposent maintenant entre les mains d'un sénat à vie, composé de 60 membres, et qui renomme lui-même aux places que la mort rend vacantes dans son sein; tous les emplois sont à sa disposition; c'est lui qui nomme les deux juges, qui par la constitution de l'état doivent être étrangers, et le sort désigne, tous les six mois, le sénateur qui doit remplir les fonctions de doge, suprême magistrat de la république.

Il y a environ quinze ans que cette aristocratie courut d'éminents dangers: le peuple se prétendit être souverain, se mutina et voulut se faire rendre les comptes; le trouble étoit à son comble, l'état dans une crise violente, et le gouvernement sur

le point d'être renversé, quand le doge parvint à dissiper le rassemblement et fit arrêter les chefs de la sédition; ils furent enfermés dans la citadelle, et, pendant quelque temps, St. Marin compta jusqu'à sept prisonniers d'état. Il fut même un instant question de leur trancher la tête; mais le sénat revint bientôt à des sentiments plus humains, et, au bout de six mois de détention, les coupables en furent quitte pour un bannissement perpétuel.

Ce ne fut pas sans peine que je quittai Saint-Marin: les usages de cette république me reportoient au 13^me^ ou 14^me^ siècle, et les grandes masses de nos empires rendoient nouveau et singulier le spectacle d'un aussi petit état.

A commencer de Rimini les montagnes se rapprochent de plus en plus de l'Adriatique, le rivage a entièrement disparu et les vagues baignent le pied des collines; de là jusqu'à *Ancône* le chemin ne quitte plus les bords de la mer, il passe par *Fano* et *Sinigaglia*, deux villes assez considérables, et dont la seconde, chef-lieu de la province,

est célèbre par une foire annuelle, la plus considérable d'Italie; il s'y fait pour plusieurs millions d'affaires. La fondation de cette ville est très-ancienne. La république de Venise y envoyoit une escadre, sous prétexte de la protéger contre les barbaresques, et dans le fait, pour retirer du gouvernement pontifical un droit assez considérable.

Ancône s'élève en amphithéâtre sur une pente escarpée; on l'apperçoit de fort loin. Sa vue a quelque chose de majestueux; et ses environs sont charmants. La ville est bien bâtie; mais les rues y sont montueuses, et la hauteur des maisons les rend sombres et tristes. Son port est le plus beau de la côte occidentale de l'Adriatique, et les plus gros vaisseaux y mouillent en parfaite sûreté. L'avantage de cette position a dû, dès les temps les plus reculés, lui donner une haute importance commerciale, et l'on voit encore à l'extrémité du môle un fort bel arc de triomphe, dédié à Trajan; il est parfaitement conservé et servoit, probablement, d'entrée au port.

Dans le moyen âge, il ne paroit pas qu'Ancône se soit élevée à une haute puissance; maintenant sa population monte à environ 22 mille habitants. C'est la seule ville commerçante des états de l'Eglise; les papes firent jadis de grands efforts pour la rendre florissante, et elle jouit encore des priviléges de port-franc. Les troubles de la Grèce viennent d'y donner une grande activité au commerce des commestibles. Dans les temps ordinaires, elle exporte un peu de blé, du riz, de l'huile, du vin, des poteries, des drogues; mais surtout du chanvre et de la soie. Elle importe le peu de coton et les matières brutes dont les fabriques du pays peuvent avoir besoin; aussi bien que des poissons secs et salés, et quelques autres objets de consommation. Le commerce y manque, en général, de gros négociants, et la plupart des affaires s'y font en commission pour le compte de maisons étrangères.

Dès qu'on entre dans les états du Pape, on voit afficher partout de longs édits sur la stricte observance du carême, et rien

de plus naturel; mais je fus témoin à Ancône d'une punition atroce et digne des plus beaux jours de *Torquemada:* un jeune homme de 22 ans, dont le seul crime étoit d'avoir proféré des blasphêmes, fut condamné aux galères, et à une exposition d'une heure avec un lourd baillon dans la bouche. Cette sentence que nous rejetterions aux siècles les plus barbares avoit été approuvée et confirmée à Rome. Il est singulier que l'Eglise, à peine relevée de la persécution que Napoléon lui fit éprouver, en soit si vite revenue aux maximes ..... dont elle auroit dû la guérir, et que le souvenir de ses propres souffrances se soit si vite effacé de sa mémoire.

La campagne que l'on trouve en quittant Ancône est de la plus belle culture, le sol est une glaise forte et profonde, singulièrement propre à la production du blé; le froment, dans les années communes, y rend jusqu'à dix grains pour un; les cultures des vignes et du murier y sont aussi très-étendues.

Notre première couchée fut à Lorette. Cette petite ville est célèbre dans les fastes de la dévotion. Une légende, dont il est difficile de découvrir la vraie origine, veut que, vers le milieu du quinzième siècle, les anges y aient apporté la maison de la S^te^ Vierge; il est au moins certain que depuis lors, elle devint l'objet d'une fervente dévotion. La *Santa-Casa* ou sainte maison, n'est autre chose qu'une chambre oblongue, bâtie en briques, et de la plus grande simplicité; elle n'a qu'une seule fenêtre en trois parties; au-dessus on a bâti une église. L'architecture en est noble; elle est, ainsi que le palais attenant, l'ouvrage du célèbre *Bramante*.

Le péristyle de l'église est décoré d'une statue en bronze du pape Sixtequint; l'intérieur est orné de plusieurs tableaux en mosaïque d'une grande beauté; l'un surtout, représentant la S^te^ Vierge encore enfant, respire toute la grâce, qui distingue les productions d'*Angelica Kauffmann*. — L'extérieur de la *Santa-Casa* est entièrement couvert de statues et de bas-reliefs

exécutés par les plus grands artistes de l'Italie. On montre à Lorette plusieurs reliques assez curieuses: la robe et le voile de la Sainte-Vierge et son écuelle; celle-ci est sur-tout vénérée, et pour bénir les chapelets il suffit de les y déposer un moment.

Le trésor étoit un des plus riches de la chrétienneté. Montagne dans son voyage en fait une pompeuse description. Quoique son *ex voto* fut d'argent massif il ne parvint, dit-il, qu'avec peine à le faire placer dans l'intérieur de la *Santa-Casa*. Dans le temps où *La Lande* visita et décrivit l'Italie, ce sanctuaire étoit absolument rempli d'objets du plus haut prix: la chambre du trésor contenoit huit grandes armoires, et vingt-quatre petites, toutes remplies d'objets précieux. Ce trésor fut en partie dépouillé par le pape Pie VI, qui s'en aida à payer la contribution, que le Général Bonaparte lui avoit imposée par le traité de *Tolentino;* depuis, les François enlevèrent ce que sa Sainteté avoit respecté. Maintenant il ne contient

que quelques dons faits depuis la *restauration*, et il n'est pas probable qu'il augmente de beaucoup.

Une apothicairerie, dépendante de l'église, contient environ deux cents vases de faïence peints, dit-on, par Raphaël, Jules Romain et leurs élèves; le dessin en est beau, mais l'exécution se ressent de l'enfance de l'art.

De Lorette le pays devient de plus en plus montueux, et change tout-à-fait d'aspect; au lieu des maisons éparses dans la campagne, que l'on voit dans les parties de l'Italie que nous avons traversées jusqu'à-présent, ici elles sont réunies en villages qu'on nomme *Castelli.* Ces villages sont d'ordinaire placés dans des endroits élevés, et des restes de fortification indiquent assez que des guerres fréquentes, et intestines déchirèrent cette province. Au reste, la population est considérable et l'agriculture florissante.

Nous nous rendîmes d'abord à *Macerata*, ville assez considérable, chef-lieu d'une légation et siège d'un tribunal d'ap-

pel, puis à *Tolentino*, endroit devenu célèbre dans l'histoire moderne; d'abord par le traité que Napoléon imposa au pape Pie VI. et plus tard par la bataille où Murat essaya de défendre son royaume contre les armes de l'Autriche qu'il avoit imprudemment provoquées. Les Napolitains s'y battirent médiocrement; quoique supérieurs en nombre, ils ne parvinrent pas à conserver les positions avantageuses où ils étoient postés. Mais leur conduite paroît héroïque comparée à celle qu'ils tinrent depuis: car ce ne fut qu'après trois jours de combat que le général *Bianchi* parvint à décider la victoire. La ville est petite et n'a rien de remarquable. Nous allâmes le même soir coucher à *Serasalle*, et nous atteignîmes le jour suivant la crête de l'Apennin; l'hiver avoit été si doux que nous n'y trouvâmes pas de neige. Après avoir franchi un défilé nommé le *Col-fiorito* nous descendîmes dans l'ancienne Ombrie.

Dans les plaines fertiles de l'Italie, le paysan ne possède pas un seul pouce de terre: les capitaux se portent trop volon-

tiers sur ces agréables et utiles possessions, pour qu'il puisse les acquérir ou les conserver; mais dans les terrains arides des montagnes, où le sol ne produit que peu au delà des frais de culture, et où le prix du fermage seroit presque nul, le paysan, du moins en grande partie, est demeuré propriétaire, et il y mène une vie si non plus aisée, du moins plus libre et plus indépendante. Cette différence dans les moeurs et dans l'état statistique en a produit une marquée dans la population: celle de la plaine, uniquement composée de métayers, est demeurée comparativement foible; celle des montagnes s'est augmentée, même au delà de ce que le pays peut nourrir, et tous les ans, à certaines époques, on voit des bandes nombreuses de ces industrieux montagnards, descendre dans les plaines, y faire la moisson, les vendanges, la récolte des soies, et s'en retourner chez eux, faire subsister leur famille du produit de leur travail. — Dans l'état romain ils ont encore la ressource d'aller cultiver les cam-

pagnes, presque désertes, qui environnent la capitale.

Entre Tolentino et Spolette on voit, sur le bord du chemin, un petit temple antique dédié à Clitemnus Dieu du fleuve voisin; l'edifice est d'ordre corinthien et les colonnes, au lieu d'être cannelées, sont sculptées en écailles de poisson. Spolette capitale de l'Ombrie est une ville de 11 à 12 mille âmes; son origine remonte à la plus haute antiquité. Elle se vante d'avoir résisté aux efforts d'Annibal, et pour perpétuer le souvenir d'un évènement si glorieux, une de ses portes conserve le nom de ce général célèbre.

De Spolette on n'a plus que quelques milles à faire, pour entrer dans cette délicieuse vallée de *Terni*, qui fut souvent et avec justice comparée à celle de Tempée. Les bois y sont d'Oliviers. la vigne produit d'excellents raisains, et les champs cultivés en grains y donnent d'abondantes moissons. De nombreux torrents, habilement dirigés, la fertilisent de leurs ondes, et la défendent des chaleurs excessives de l'été;

tandis que la cataracte du *Vélino*, près de *Narni*, offre aux admirateurs de la nature un de ses plus magnifiques spectacles. Du sommet des montagnes agrèstes et boisées qui bordent la plaine, le fleuve s'élance en nappe d'argent et d'azur, il se précipite d'une hauteur de plus de deux cents pieds; ses eaux tombent, et se brisent avec fracas dans un gouffre profond; elles rejaillissent en poussière humide sur les rochers d'alentour, et quand le soleil est à l'horizon, il couronne d'un arc-en-ciel cette scène aussi imposante que majestueuse.

Un sentier conduit le long de la montagne et de distance en distance des siéges habilement ménagés, offrent des reposoirs au voyageur fatigué, et lui présentent les plus beaux points de vue de la cascade. Plus loin, le *Vélino*, après une seconde chute, plus petite, se joint à la *Nera*. C'est le lieu que les anciens poëtes célébroient jadis comme celui de leur hyménée. La montagne du haut de laquelle le *Vélino* se précipite, est composée d'une pierre calcaire légère, friable et trés-poreuse;

quelquefois ce n'est qu'un assemblage d'incrustations qui s'entassent l'une sur l'autre, et forment des dessins singuliers et très-divers. Cette pierre doit se former très-vite, et il y a six mois qu'on a découvert un pont antique, très-bien conservé, qu'elle avoit déjà couvert d'une couche de quatre à cinq pieds d'épaisseur. *Terni* est la patrie de Tacite. Cette ville, jadis florissante, contient quelques antiquités curieuses; l'église de S^te^. Apollonie n'est autre chose, dit-on, qu'un ancien temple du soleil, et on voit dans le jardin de l'évêque les restes d'un ancien amphithéâtre. La ville moderne n'a rien de particulier; ce que j'y ai vu de plus remarquable est une enseigne de barbier, d'une invention assez spirituelle; elle représente un satyre à qui les Amours font la barbe.

Le chemin de Rome passe par *Narni* et *Civita Castellane*, que l'opinion commune désigne comme l'antique Véies. On y voit un pont digne d'être l'ouvrage des anciens Romains; il traverse un ravin profond où coule un petit torrent, sa hau-

teur est d'environ 150 pieds, et sa construction est d'une grande solidité.

C'est ici que commence la *Cativa Aria*, et que finit la population. On ne sauroit indiquer la raison de ce fléau; le pays est élevé et les ruisseaux y coulent encaissés à de grandes profondeurs. Quelques savants attribuent la *Mal'aria* au manque d'arbres: le pays en est absolument dénué; cette raison ne me paroît pas juste, puisque dans les landes [*stepy*] de la nouvelle Russie, qui en sont encore bien plus dépourvues, on n'a jamais rien observé de semblable.

On ne trouve plus dans la campagne de Rome cette culture soignée qui distingue l'Italie; la plus grande partie du sol est en jachère, et ce n'est qu'en tremblant qu'on ouvre le sein d'une terre d'où s'exhale la mort.

Chapitre Huitième.

Notre enfance est nourrie de l'histoire romaine, nous y puisons les premières idées de courage et de grandeur; dans un âge plus avancé notre esprit ne mesure qu'avec étonnement cette puissance colossale, et en cherche avec intérêt les causes premières. Enfin, ce nom de Rome promet tant à l'imagination, qu'il devient impossible de la satisfaire, et qu'une sorte de *désappointement*, est la première sensation que cause la vue de cette cité célèbre.

Je ne prétends pas la décrire ici; cela exigeroit des volumes, et tant d'auteurs en ont parlé que je ne pourrois que répéter ce qu'ils ont déjà dit. Aussi me contenterai-je d'y jeter un coup d'oeil rapide.

La ville est belle, mais à côté de superbes palais, fruit du népotisme des papes,

on voit de misérables maisons, mal construites et mal tenues. Au reste, ces bâtiments modernes ne sont pas ce qui arrête les premiers regards du voyageur: il vole vers d'autres objets, il n'est occupé que de la Rome antique et des monuments de sa gloire. Mais, hélas! ils sont détruits, ou ne présentent que des ruines informes. Le Capitole conserve à peine quelques substructions des anciens temps, et la roche tarpéïenne est plus qu'à demi-enterrée sous des décombres. Le Panthéon et le Colisée sont les seuls monuments, où la majesté romaine demeure encore empreinte; les autres ne présentent que des colonnes éparses, des monceaux de pierres, ou des pans de murailles, souvent enchassés dans des édifices nouveaux. On ne sauroit reconnoître leur destination primitive; il faut qu'on vous l'explique, et leur nombre est si grand, que l'oeil s'y accoutume, et que bientôt, on passe auprès sans même les remarquer. Ces débris peuvent intéresser l'antiquaire; mais ne sauroient émouvoir ni étonner, et plus

d'un voyageur, dans de pompeuses descriptions, leur attribue sur le coeur un pouvoir qu'ils n'ont pas, ou qu'une imagination exaltée peut seule leur prêter.

Le *Campo Vaccino*, l'ancien *Forum*, est le seul endroit vraiment capable de réveiller des sentiments profonds, de faire naître de mélancoliques pensées. Vous marchez sur un sol éminemment classique, entouré d'arcs de triomphe et de colonnes de temples détruits. C'est-là, sur-tout, que „*dans tout son orgueil gît le néant de l'homme*", et l'esprit le plus froid, l'âme la plus indifférente ne sauroit se défendre de quelque émotion à l'aspect de ce lieu, jadis centre de l'univers, théâtre de tant de grands évènements, de la gloire de tant d'hommes illustres, transformé maintenant en marché où l'on trafique des bestiaux! La raison même a peine à concevoir un changement si inouï.

Rome antique seroit presque entière; elle conserveroit encore la plupart de ses monuments, sans la pieuse barbarie des papes, qui les détruisirent ou les dépouil-

lèrent de leurs marbres, pour en construire ou orner des églises. La quantité de marbres précieux, de colonnes de granit et de porphyre qu'on s'est procurée de cette manière est vraiment prodigieuse, et suffiroit seule pour donner une idée de la splendeur passée de cette reine du monde. Cependant la mine en est si riche que l'Europe entière n'a pu encore l'épuiser, et les fouilles donnent journellement des morceaux de la plus grande beauté.

Rien ne sauroit être comparé aux trésors que Rome possède dans tous les genres d'antiquités. Les collections particulières, assez riches pour honorer le cabinet d'un souverain, y sont en grand nombre; le musée du Capitole contient près de deux mille pièces de la plus belle conservation, et l'immense collection du Vatican en a plus de cinq mille. Là vous voyez les diverses parties de l'habillement des Anciens, tous leurs meubles, tous les ustensiles qu'ils employoient; on se croit reporté au siècle d'Auguste. Les moeurs, les usages des Romains revivent de toute part, et l'esprit

se plait à les étudier, à les combiner; tandis que les chefs-d'oeuvre du ciseau l'entourent des héros et des Dieux de la ville immortelle, et font renaître les fictions aimables et philosophiques de la mythologie.

Mais ces merveilles antiques ne l'emportent pas sur les modernes merveilles, et, sous le rapport des beaux-arts, Rome n'est pas déchue. Les palais *Doria*, *Colonne*, *Borghèse*, *Spada*, contiennent des galeries précieuses; au Capitole on voit deux salles remplies de chefs-d'oeuvre des plus grands peintres d'Italie; au Vatican seulement 24 tableaux, revenus de Paris; mais ils sont au-dessus de tout prix comme de toute comparaison. Les églises surtout, ces arcs de triomphe de la Rome moderne, sont d'une rare magnificence, tous les arts se sont, comme à l'envie, empressés de les embellir. Les Raphaël les Dominiquin, les Michel-Ange, les Guerchin, ..., les ont ornés de leurs chefs-d'oeuvre divers. La magie des grands souvenirs ne leur est pas étrangère; des conciles fameux ont été tenus dans leur

enceinte; leurs noms sont continuellement mêlés à l'histoire d'Italie, même à celle de l'Europe entière. Enfin, plusieurs d'entre elles contiennent des tombes illustres. Mais c'est en vain qu'elles étalent leur gloire et leur magnificence, toutes pâlissent devant la majesté de S^t^ Pierre; l'imagination elle-même ne sauroit aller au delà de cet édifice, miracle des arts et du génie. Quand on approche de ce bâtiment prodigieux, on n'est frappé que de sa régularité parfaite; ses proportions sont si bien en harmonie, que leur grandeur ne se remarque pas d'abord; mais chaque objet de comparaison, que l'oeil peut saisir, en révèle l'immensité. Si un temple pouvoit se croire le droit d'être le centre de tous les cultes de l'Univers, ce seroit sans doute la basilique de S^t^ Pierre: sa vaste enceinte contiendroit facilement des pélerins de toutes les parties du monde. L'histoire entière ne nous a pas conservé la mémoire d'un aussi vaste édifice consacré à la religion, et le temple des Géants d'Agrigente, le plus grand de l'antiquité,

n'égaloit pas, à beaucoup prés, ces dimensions colossales.

Il semble qu'un bâtiment si auguste n'auroit pas besoin d'etre joli et pourroit se passer d'ornements; cependant, chacune de ses parties est encore admirable par la richesse de la matière, le fini et la perfection de l'ouvrage. La voûte du plafond est artistement dorée, les piliers et les murailles revêtus dans toute leur hauteur de marbres précieux, de beaux bas-reliefs; les autels sont ornés de colonnes, d'une dimension prodigieuse, et de statues du premier mérite. Tout y paroît fait pour l'éternité; point de tableaux, point de fresques, toutes les peintures y sont exécutées en mosaïque, et les monuments des papes, épars dans l'église, semblent lutter de beauté; mais celui du pape *Rezzonico*, ouvrage de l'immortel Canova, laisse tous les autres bien loin derrière lui.

Saint-Pierre est le théâtre des cérémonies les plus majestueuses; celles de la Semaine-Sainte, et la croix lumineuse sur-tout, sont admirables. Qu'on s'imagine au milieu

de l'église une croix flamboyante, d'une proportion gigantesque, au-dessous des prêtres à genoux chantant des cantiques, et autour d'eux un peuple en adoration qui répète leurs prières. Le reste de la nef est laissé dans l'obscurité, et des milliers de personnes s'y promènent au hazard sans pouvoir la remplir. Cependant on voit projetés çà et là de foibles rayons de lumière, provenant de la croix, et les statues des monuments funèbres à moitié éclairées par ces lueurs douteuses, paroissent des fantômes dans la région des ombres. Une seule chose manque à la sublimité de cette cérémonie: c'est la dévotion; la plupart des assistants causent entre eux, le bas peuple seul est dans le recueillement; les étrangers, dont le nombre prédomine, ne montrent que de la curiosité et les prêtres, que l'habitude a familiarisés avec les rits les plus augustes, paroissent n'en plus ressentir aucune émotion; leur visage n'a d'autre expression que celle de la fatigue. Les autres cérémonies de la Semaine-Sainte sont belles,

mais ne peuvent se comparer à celle-ci. Le *miserere*, chanté dans la fameuse chapelle Sixtine, est la plus remarquable; les cardinaux officient, tout le faste, en usage dans le culte catholique, y est déployé; on entend une musique céleste, chantée par ces voix, si souples, que la nature ne forme pas et que l'on n'obtient qu'en outrageant ses droits. Mais la foule se presse dans un local étroit et la chaleur est si grande que c'est une véritable corvée que d'assister à cette cérémonie.

Les solemnités du jour de Pâques prennent un autre caractère. L'église a dépouillé son deuil pour se vêtir de ses habits de fête; toute image sinistre ou sombre a disparu. Je ne vis pas les belles cérémonies de ce jour, telles que la distribution des indulgences et la bénédiction du peuple: le Pape étoit malade et elles n'eurent pas lieu. Le tout se réduisit à une messe solennelle, chantée au grand-autel de Saint-Pierre, où la pompe religieuse fut entourée d'un appareil de souveraineté militaire.

Le soir fut consacré à des fêtes demi-mondaines: la coupole, la façade, et les portiques de Saint-Pierre étoient illuminés. Ce bâtiment immense éclairé comme un transparant est d'un effet singulier, et dont il est impossible de se rendre compte. Le peuple en obstruait toutes les avenues et sur la place qui est devant l'église, des centaines de voitures et de calèches remplies de curieux, attendoient avec impatience le changement de décoration, et augmentoient par leur présence la beauté du spectacle. Ce changement a lieu à deux heures du matin, et s'exécute avec une telle rapidité qu'il paroît être fait par enchantement. Plus avant dans la nuit on tire un beau feu d'artifice au chateau S^t^ Ange: les balcons et les fenêtres des maisons voisines se louent alors fort cher et sont remplies d'un nombre prodigieux d'étrangers. Le feu dure environ vingt minutes; les fusées, les gerbes enflammées, des soleils brillants éclairent pendant quelques instants les murs du tombeau d'Adrien, la place qui est vis-à-vis et les bords du

Tibre; mais bientôt tout est fini, les feux s'éteignent, le peuple s'écoule, et ces lieux, quelques instants auparavant si brillants, si pleins de mouvement et de vie, rentrent dans la solitude, le silence et les ténèbres.

Au sein de Rome, au milieu de ses monuments antiques et modernes, entouré des cérémonies de son culte et des souvenirs de son histoire est-il nécessaire de parler de ses habitants actuels? Ceci peut être considéré comme une question.

Quelques auteurs, amoureux des rapprochements inusités, ont cherché des traits de ressemblance entre le caractère des Romains d'aujourd'hui et celui des anciens; mais il est impossible de rapprocher des choses aussi éminemment dissemblables et l'expression de Dupaty, qui appelle ce peuple dégénéré *les Italiens de Rome*, est pour lui un éloge plutôt qu'un blâme. Cependant avant la dernière révolution on prétendoit qu'il avoit conservé de son ancienne fermeté, de la persévérance dans ses haines, de son ancien courage, de l'audace dans

l'assassinat, et qu'il étoit grand au moins dans ses vengeances. Mais alors la presque impunité des meurtres les encourageoient, le criminel n'étoit presque exposé qu'au danger des représailles; maintenant une police plus exacte, une justice plus inflexible et la cessation du droit d'asyle, autrefois si commun, ont effacé ce dernier trait des moeurs romaines. De très-belles formes, des physionomies heureuses et fortement prononcées sont, de nos jours, le seul côté remarquable qu'ait conservé cette nation jadis maîtresse de l'Univers.

Le Romain est né spirituel et comme tous les Italiens il a reçu de la nature le don brillant d'une imagination vive et féconde; mais ces heureuses dispositions s'éteignent bientôt faute de nourriture; l'ignorance profonde où il vit le façonne de bonne heure au joug de la superstition, et toutes les institutions paroissent calculées pour l'y retenir à jamais. Pourtant, soit hardiesse, soit inconséquence, on le voit souvent rire de sa religion et se moquer

des rits auxquels il croit la plus parfaite efficacité.

Les grands ne sont guère supérieurs au peuple: enfermés dans leurs palais, ils y vivent dans une continuelle oisiveté. Étrangers à la littérature et aux sciences, ils le sont presque aux beaux-arts, et bien peu savent jouir des chefs-d'oeuvre, dont la magnificence et le goût de leurs ancêtres les ont entourés: leurs tableaux n'ornent pas les appartements qu'ils habitent; enfermés dans des galeries à part, la vanité les conserve, les étrangers et les artistes seuls en jouissent, et pour leur maître ils ne sont qu'un fardeau. Lady Morgan a fait des moeurs des princes romains un tableau trop chargé, peut-être, et qui manque de vérité. Quant au tiers-état, cette classe importante de la société, à qui la fortune donne tous les moyens d'instruction, ne lui refusant que ses faveurs les plus dangereuses, cette classe, dis-je, véritable corps des nations, n'existe pas à Rome. Entre le peuple et les grands on ne voit que quelques bourgeois et quelques bou-

tiquiers, uniquement occupés de leurs affaires, et qui ont perdu le caractère agreste et marqué des gens du peuple sans acquérir les talents ni le caractère que donne l'éducation.

On se réunit peu à Rome, et la société s'y ressent de l'indolence générale; mais dans les pays chauds on peut se passer des plaisirs que l'habitant du nord a imaginés, pour charmer l'ennui et le malaise de ses longs hivers. Dans le midi la contemplation de la nature suffit au bonheur. Voila d'où vient le *dolce far niente* des Italiens, voila pourquoi le Turc passe des jours entiers à contempler les flots de la mer, ou les bosquets d'un jardin. J'ai moi-même ressenti l'influence de cette chaleur délicieuse, qui accable les facultés de la pensée et ne laisse que le sentiment d'un bien-être général. Le suicide est presque inconnu dans ce pays, car exister y est le suprême bonheur, et la vie suffit à la vie. Cette paresse contemplative est tellement du goût des Romains, qu'ils négligent même le théâtre, cette affaire principale, ce sujet

de toutes les conversations dans les autres villes d'Italie.

En dépit des Arcades, et de ses autres académies, Rome n'a donné que peu d'écrivains célèbres à la littérature italienne: Métastase est le seul grand poëte qu'elle ait produit, encore vécut-il toujours étranger à sa patrie. Le genre du droit fut plus fécond; mais tous ses théologiens jurisconsultes ne furent que de savants compilateurs; aucun d'eux ne remonta à la véritable origine des lois; aucun n'osa pénétrer leur nature ni appliquer à leurs conséquences l'analyse philosophique: l'intérêt ou la crainte étouffèrent leur voix et arrêtèrent leur plume. Le seul Gravina (*), le maître de Métastase, hasarda de mêler dans ses écrits une raison profonde à l'élégance soutenue et à la vaste érudition qui lui sont propres.

Terminons. — Dans l'état actuel des choses, Rome n'est même plus la capitale

---

(*) Gravina naquit à Naples, mais il passa sa vie littéraire à Rome.

des arts, elle en est tout au plus l'atelier. Les grands modèles de l'antiquité, les chefs-d'oeuvre qu'elle possède dans tous les genres y fixent les artistes; mais sont-ils Romains, travaillent-ils pour des Romains? Non. — Le gouvernement, jaloux de compléter ses inestimables collections, commande encore quelques statues; mais c'est moins par goût que par une espèce de spéculation d'économie politique, c'est pour attirer les voyageurs et les artistes. Enfin, c'est pour conserver à Rome son dernier titre de suprématie.

Chapitre Neuvième.

La théocratie papale paroît si peu en harmonie avec nos mœurs et nos opinions, que de nos jours elle est un véritable phénomène, ou, plutôt, un monument encore debout des siècles passés. Je n'examinerai pas ici par quel concours extraordinaire de circonstances, un souverain électif n'a pas cessé d'être revêtu d'un pouvoir illimité, comment le corps électoral n'a jamais cherché à lui enlever quelques-unes de ses prérogatives, comment, enfin, a subsisté tant de siècles, un gouvernement sans organisation militaire, sans énergie politique, (*) et qui n'offroit au peuple ni la garantie des institutions, ni celle de l'hérédité, ni celle

(*) Il avoit de l'activité et de l'habilité en diplomatie; mais son administration intérieure n'a jamais mérité de grands éloges.

même d'un choix national: ces considérations sont hors de mon cadre, et peut-être de ma portée. Au reste, ce seroit une erreur de croire, que ce gouvernement nous soit parvenu tel qu'il fut autrefois; il a comme toute chose éprouvé l'action novatrice du temps: changé par lui, modifié par les circonstances, il ne nous offre plus que le simulâcre de son ancienne existence, et, certes, maintenant ce n'est plus sur l'influence de la religion qu'il fonde son pouvoir. Mais sans chercher à pénétrer la nature de ses bases et ses ressorts cachés, rien que ses formes extérieures, et les restes gothiques de ses usages, suffisent pour étonner et fixer l'attention.

Le clergé est à Rome ce que le militaire est dans d'autres pays, c'est-à-dire, l'ordre par excellence, celui sur lequel repose l'état entier, et auquel tout est subordonné. Aussi y voit-on les employés civils revêtus de l'habit ecclésiastique comme d'un uniforme, et leur hiérarchie se confondre avec celle de l'Eglise. La conduite de toutes les branches de l'administration

est confiée à des hommes qui par état ont renoncé au monde: tout, jusqu'aux soldats, obéit aux ordres des prêtres. Enfin, pour que rien ne manque à ce système, les finances sont obérées et presque anéanties par une innombrable quantité de moines, véritable armée de l'église militante.

De ces aspects généraux si l'on descend jusque dans les moindres détails, partout on retrouve le même esprit. Le but avoué de ce gouvernement est le salut des âmes, plus encore que la prospérité nationale; il est donc naturel qu'il punisse des péchés (*) aussi sévèrement que des crimes, et cherche à soumettre les moeurs au joug des lois. C'est par une conséquence de ce principe, que la prostitution publique est défendue à Rome; la police n'y est point comme ailleurs la surveillante, et presque

(*) L'on entend ici ou les fautes purement imaginaires qui tiennent à certains préjugés, ou des fautes contraires à la morale; mais qui ne lèsent que l'individu qui les commet.

la complice des désordres qu'elle ne peut empêcher: elle doit à toute force les réprimer et les faire cesser: c'est presque la police d'un régent de collége. Ces mesures n'arrêtent pas le libertinage; plus caché, mais plus dangereux, il est d'autant plus véhément et plus effréné qu'il est moins licite.

Les curés de Rome en sont aussi les commissaires de quartiers, et, outre les pouvoirs attachés d'ordinaire à ces sortes de places, entre leurs mains repose encore un pouvoir bien autrement puissant et arbitraire: par les attributs de leurs charges, ils doivent veiller à la chasteté des filles, à la fidélité des épouses; on les voit pénétrer dans le secrèt des familles, dont quelques-uns troublent le repos, en exposant aux yeux du public, qu'ils scandalisent, ce que les vertus de leur état les obligeroient à couvrir du manteau de la charité. De pardonnables erreurs sont punies par des mois de prison et l'on prétend même que le zèle religieux n'est pas toujours le seul motif de cette conduite, que les vices et les passions les plus mondaines

n'y ont part que trop souvent. Il faut ajouter que les hautes classes de la société sont absolument à l'abri de ce genre de persécution, que le despotisme des curés retombe en entier sur le peuple, et rend souvent les objets de sa haine, ceux qui devroient être ses soutiens et ses consolateurs. La morale chrétienne et la saine raison réprouvent également cette odieuse institution. Puissent-elles bientôt en obtenir l'abolition!

Ce qu'on a autrefois publié avec acharnement, et peut-être avec raison, contre le faste, la corruption et la licence de la cour de Rome, seroit aujourd'hui éminemment injuste, sur-tout dans ce qui a rapport au haut clergé; ceci peut même s'étendre à toute la catholicité, et depuis la révolution françoise, rien de plus rare qu'un évêque qui ne donne pas l'exemple des vertus évangéliques, ou du moins des plus sévères bienséances. Il paroît qu'après chaque persécution l'Eglise gagne en vertu et en simplicité de moeurs ce qu'elle perd en richesses.

Le bas clergé de Rome, que les yeux jaloux d'une secte rivale n'ont jamais surveillé, n'est pas a beaucoup près aussi estimable. La carrière ecclésiastique est si vaste dans ce pays, elle offre tant de chances avantageuses, qu'une partie considérable de la population s'y précipite; tous les hommes sans avenir assuré s'empressent de l'embrasser, et tous se dirigent vers la capitale. Elle est, pour ainsi dire, inondée de prêtres pauvres et sans emploi, qui n'ont pour moyen légitime de subsistance que leurs messes, dont le prix n'est que d'environ 17 sols. — Il en est qui vivent en chevaliers d'industrie, de fourbes, d'intrigues, du trafic le plus honteux des choses saintes; vrais personnages de théâtre, Scapins-Tartuffes, leur profonde démoralisation excite à la fois, la pitié, le rire et le mépris. Malheureusement c'est-là la classe qui vit le plus avec le peuple, et c'est à son influence pernicieuse qu'on doit principalement attribuer ce mélange de superstition et d'incrédulité qu'on remarque á Rome; ces opinions religieuses, fa-

ciles aux passions, indulgentes pour le vice, et plus appropriées à la chaleur du climat que conformes à une morale sévère.

A l'égard de la population, on croiroit à tort que celle de Rome a constamment diminué depuis les beaux jours de son existence antique: malgré le mauvais air qui l'assiège et qui rétrécit de plus en plus le cercle habitable, elle a vu à certaines époques augmenter rapidement le nombre de ses citoyens. A la fin du quinzième siècle, après les ravages de la peste et les guerres intestines, on y comptoit à peine 40 mille habitants; sous le gouvernement plus tranquille des papes, devenus tout-puissants, la population s'éleva en moins de 60 ans à près de cent mille âmes, et au commencement du 18ème siècle elle en comptoit environ 180 mille; ce fut-là son apogée et elle s'y soutint assez long-temps. Mais pendant les années de la révolution françoise on la vit diminuer d'une manière effrayante, et en 1814, époque où les armées françoises abandonnèrent la ville,

elle ne se composoit pas de plus de 120 mille habitants. — Cette population vivoit dans le besoin, et tendoit parconséquent à diminuer encore. Après la *restauration*, l'activité que fait toujours naître autour de lui un centre de gouvernement, et le nombre prodigieux d'étrangers qui affluèrent de toute part, vinrent vivifier Rome, sa population se porta rapidement à 147 mille âmes, et il est probable qu'elle augmentera encore: d'autant plus que les travaux et les fouilles que le gouvernement fait exécuter, et les aumônes abondantes que la charité du Pape répand sur les pauvres, portent l'aisance jusque dans les dernières classes du peuple.

Au reste, comme cet accroissement de la population n'est que le fruit de circonstances particulières, et non celui d'un progrès réel dans la prospérité nationale, loin d'être le gage d'un accroissement plus grand encore, il est une menace d'indigence pour la génération future. (*)

(*) L'affluence du peuple dans une métropole, est souvent un indice du peu de ressource qu'offrent les campagnes, or, etc.

On doit séparer l'histoire de Rome de celle des papes. L'une est brillante, mêlée aux plus grands évènements, aux révolutions les plus importantes de l'Europe; l'autre est obscure et insignifiante.

Dans le moyen âge, Rome n'étoit pas même comprise dans le cercle de la politique italienne, et les noms de Guelfes et de Gibelins y étoient presque inconnus: elle formoit comme une île à part, que les *Frangipani* les *Leon-Batiste*, les Ursini, les Colonne et les Viteli, inondoient de sang pour des querelles particulières, que ne couvroit même pas le manteau de l'intérêt public; mais dans les premières années du 16ème siècle elle eut une époque brillante; celle de Léon X. L'Eglise n'avoit plus, il est vrai, cette puissance colossale qui faisoit trembler les rois; mais son pouvoir, plus borné, lui étoit moins disputé; la réformation à son aurore ne l'avoit pas encore sapée jusque dans ses fondements et on ne voyoit plus, comme au temps des Hildebrand, les empereurs lutter avec les papes et les obliger à errer d'asyle en asyle; on

ne voyoit plus des anti-papes, soutenus de la protection de souverains étrangers, venir leur disputer et parfois leur ravir la tiare. L'autorité souveraine du Saint-Siège s'étoit affermie dans Rome; depuis le monstrueux, mais habile Alexandre VI. (*) le gouvernement avoit pris une attitude respectable, et la ville respiroit de ses longues dissentions sous son influence bienfaisante. Les pontifes s'étoient affranchis de la tyrannie des grandes familles; ils n'étoient plus l'organe des partis, qui s'arrachoient tour à tour la victoire à force de crimes et de noirceurs.

Les importantes provinces de la Romagne, de la Marche d'Ancône et du Bolonois, qui jusqu'alors avoient vécu sous des souverains et des lois particulières, venoient de reconnoître celles du St. Siège. Les dignités de l'Eglise offroient une carrière aussi brillante qu'honorable, et les hommes les plus distingués, les particuliers les plus riches, s'empressoient de l'em-

(*) Mort en 1503.

brasser; les annates de tous les pays de l'Europe, enrichissoient le trésor de Rome; les grands artistes, que la nature avoit alors fait naître en grand nombre, étoient tous employés à embellir la capitale du Monde Chrétien et couvroient de gloire son fortuné repos. Léon X doit sa réputation colossale au bonheur d'avoir régné pendant les plus belles années de cette époque; mais son pontificat ne fut que pour Rome seule, un âge d'or, et c'est bien à tort qu'on y reporte les beaux jours de l'Italie: bien au contraire ce pays malheureux tomboit alors dans la plus profonde décadence. La Toscane perdoit à la fois ses manufactures, son commerce et sa liberté. Gènes ne devoit la conservation de ses lois et de son indépendance qu'aux grands talents et aux sublimes vertus d'un de ses citoyens. (*) Le Milanois passoit sous la domination de l'Espagne. Venise, si long-temps puissante, voyoit ses richesses baisser de jour en jour, et ne se soutenoit que par la réputation d'une force et de moyens qu'elle

(*) André Doria.

n'avoit plus. Les efforts qu'elle fit pour résister à la ligue de Cambrai avoient brisé les ressorts de sa puissance; tandis que la découverte du cap de bonne espérance, et la route nouvelle que prenoit le commerce, tarissoient jusqu'aux sources de sa prospérité, et lui ôtoient l'espoir de se relever jamais. Machiavel, cet homme si diversement jugé, mais à qui on ne sauroit refuser les qualités et les sentiments d'un zélé citoyen, déplore, à chaque page de ses ouvrages, le triste état où de son tems l'Italie se trouvoit réduite.

Les beaux jours de Rome se soutinrent jusque vers le pontificat de Sixte V; depuis l'esprit de discussion religieuse se tourna peu-à-peu en esprit de recherche philosophique; au lieu de disputer sur les dogmes, on attaqua les bases mêmes de la religion; le pape perdit toute influence, et ne fut plus que l'évêque souverain de Rome; on secoua de son joug tout ce qui pouvoit en être onéreux, et s'il conserva longtemps encore d'importants avantages en France et en Espagne, il ne les dut qu'à la

force de l'inertie, et à cette sorte de respect qu'on porte involontairement aux choses établies. La révolution françoise et les événements qui la suivirent ont détruit jusqu'aux traces de ses privilèges, et sa suprématie actuelle se réduit, à-peu-près, au droit de légaliser par sa sanction les volontés des souverains plus puissants.

Chapitre Dixième.

Campagne de Rome.

De la vaste étendue qu'enferment les murs de Rome, à peine un tiers est habité, le reste est employé en vignes, en potagers, en belles maisons de campagne. Ces villas italiennes ont des traits de ressemblance qui leur sont communs. — Il n'y faut pas chercher la simplicité de la nature, et la véritable campagne: mais on y voit des batiments somptueux, ornés d'intéressantes galeries, de belles allées de chataigniers ou de tilleuls, des compartiments à la françoise, où le buis dessine quelquefois les armes de la famille, et partout une grande abondance d'eau, qui, dans ce climat brûlant, est un des grands besoins de la vie. On la voit paroître de tous côtés, soit en

jets ou en nappes, en cascades en girandoles diverses. — Elle figure aussi dans un genre de plaisanteries que les Italiens affectionnent: de petits jets-d'eau, cachés dans le gazon ou entre le pavé, partent tout-à-coup, et inondent les promeneurs non instruits ou peu attentifs; d'autres fois, ils ferment l'entrée d'un pavillon et empêchent la société d'en sortir. Les villas ne sont en effet que des maisons de plaisance, destinées à y passer quelques heures de la journée, et il en est où depuis leur fondation, le propriétaire n'a jamais passé la nuit. Elles manquent absolument leur but, car dans les grandes chaleurs la campagne ne devient agréable à Rome, que dans les heures où le mauvais air rend la promenade dangereuse. — Dans le nord la même nature d'air s'étend toujours sur une grande étendue de pays; mais en Italie, sur-tout à Rome, rien de plus capricieux que *la mall' aria*, et quelques toises de distance font une différence marquée; les rues de *Babuino* et *del Corso*, par exemple, aboutissent à la même place et sont en général

très-rapprochées; cependant l'une est parfaitement saine, l'autre très-sujette à des fièvres dangereuses: enfin, un des côtés de la petite place d'Espagne, est infiniment plus salubre que l'autre. Le fléau de la *mall' aria* règne presque généralement dans les quartiers éloignés, où sont placées les villas; cet inconvénient et le luxe décroissant de Rome, les a fait abandonner, du moins pour la plupart; maintenant on cultive leurs jardins en plantes potagères et les casins sont habités par de simples paysans. — Parmi celles que leurs propriétaires n'ont pas délaissées, les plus belles sont: la *villa Borghèse*, que le prince actuel a consacrée à l'usage public, et qui fait une des plus jolies promenades de la ville. (Le casin renferme de belles statues, quelques beaux tableaux et des morceaux d'antiquité assez curieux); tout à côté, la villa du prince Poniatowski, on y voit une grande quantité de superbes marbres, que le goût et les soins du propriétaire y ont rassemblés à grands frais; la villa *Pamphila* qui appartient à la maison Doria

est d'ordinaire peu visitée à cause de l'air fiévreux qu'on y respire, elle est pourtant bien entretenue; on a trouvé en fouillant dans ses jardins des *colombaris* ou chambres sépulcrales parfaitement conservées; le casin contient aussi des marbres et des tableaux intéressants; la *villa Albani*, bâtie par le cardinal Alexandre Albani, est la retraite d'un homme de goût, et d'un amateur éclairé des arts; on y voit une des plus riches collection d'antiquités que Rome possède: c'est-là que Winckelmann, soutenu de la protection et de l'amitié du cardinal et aidé de ses conseils, a composé la plupart des ouvrages qui lui ont acquis tant de réputation. Ces villas, comme je l'ai déjà dit, se ressemblent trop pour que leur description ne devienne bientôt fastidieuse; il suffit de dire encore que *Torloni* possède deux *villas* superbes; que la villa *Ludovisi* passe pour une des plus belles; mais le prince de Piombino, à qui elle appartient, en défend l'entrée, et en est aussi jaloux qu'on peut l'être d'une jolie femme. La *villa Medicis* appartient à l'a-

cadémie françoise. La *villa Madama*, fondée par un pape de ce nom, est absolument en ruines et malgré la vue charmante dont on y jouit, et, ce qui est plus rare à Rome, la salubrité de l'air, personne ne songe à la réparer. La *Farnezina*, possession du roi de Naples, est très-bien entretenue, on y admire les plus belles fresques de Raphaël et une tête de Michel Ange, dessinée simplement au charbon; mais dont l'âpre et grand caractère rivalise de beauté avec les gracieuses compositions de son rival.

Les campagnes plus éloignées de Rome sont placées vers les montagnes de la Sabine, soit à Tivoli, Frascati ou Albano. — Je commençai ma tournée par Tivoli. Le chemin qu'on parcourt en quittant Rome traverse une campagne absolument déserte, et dont à peine un septième est cultivé, le reste, laissé en jachère, sert de pâturage à de nombreux troupeaux et à des haras considérables. Les chevaux de la campagne de Rome sont de couleur noire, forts et endurants à la fatigue; mais vicieux et méchants: au reste les races sont négligées,

en les soignant davantage il seroit facile de les améliorer, et d'en obtenir des chevaux de prix, qu'on est obligé maintenant de faire venir de Naples ou de l'étranger. Les boeufs et les moutons appartiennent d'ordinaire à des bergers errants, qui vont selon la saison, chercher les pâturages des montagnes ou ceux de la plaine. L'hivernage qu'ils font dans le plaine dure de 8 à 9 mois; il coûte environ un écu par tête de gros bétail, et de 10 à 15 *baioc* par bête à laine. Les terres plus rapprochées des marais Pontins, sont consacrées à l'éducation des buffles et des cochons, qui y passent toute l'année: ces nombreux troupeaux fournissent à la consommation de Rome une grande abondance de viande, qui y est bonne et à bon marché, et à son commerce des laines et des cuirs.

Malgré la petite quantité des terres labourées, il s'en faut bien que la population puisse suffire aux travaux de l'agriculture: à peine rencontre-t-on une habitation tous les deux ou trois milles. Aussi l'exploitation par métayers et en petites fer-

mes est absolument impraticable. Ces terreins appartiennent à de grands seigneurs, ou à des corporations de Rome, et sont affermés à des entrepreneurs, (*Mercanti di terra*); ceux-ci louent les pâturages aux bergers, ou possèdent eux-mêmes des troupeaux. Quant aux travaux de l'agriculture ils sont exécutés par d'industrieux montagnards, qui à certaines époques de l'année viennent à Rome en troupes nombreuses; les entrepreneurs vont les chercher sur les places, où ils se rassemblent d'ordinaire, font prix avec eux, se rendent dans les terres, labourent, hersent, fauchent ou moissonnent. On tâche de finir la besogne le plus promptement possible, et rarement les travaux durent plus de trois jours consécutifs; mais la moisson, qu'on ne peut abandonner et qui se fait dans une saison brûlante, devient toujours fatale à une partie des ouvriers.

Ce seroit peut-être ici le lieu de parler de la *cativa aria*, qui ravage et dépeuple les campagnes de Rome. Quelques semaines de séjour ne suffisent par pour se former par

soi même une opinion sur les causes de ce fléau: à peine peut-on juger de ses effets généraux, et c'est à la conversation de plusieurs personnes bien instruites, que je dois les conjectures que je vais hasarder ici. D'abord il paroît que même dans l'antiquité, diverses parties des environs immédiats de Rome n'étoient pas parfaitement saines. Le mont Vaticini, où l'on prenoit jadis les augures, et où est aujourd'hui bâti le Vatican, passoit pour être sous l'influence d'exhalaisons malignes; au milieu même de la ville les rues étroites passoient pour les plus saines; le même phénomène se voit de nos jours, et une population nombreuse et pressée paroît le plus puissant correctif de la *cativa aria.* Les dispositions primitives ont été augmentées par des causes diverses; la plus puissante, ou du moins la plus plausible, est la grande quantité de tuyaux qui de toutes parts conduisoient l'eau à Rome, et qui brisés par le laps de temps et la négligence des habitants, ont formé des mares souterraines. Dans les grandes chaleurs le soleil échauffant, même à travers

la terre, ces eaux stagnantes, en tire des exhalaisons et des miasmes dangereux. Cette idée est conforme à celle de Montesquieu: „Les pays jadis très-habités, dit-il, devien„nent d'ordinaire malsains, et il est pro„bable que les caves et autres ouvrages de „l'homme, s'enfonçant en terre se remplis„sent d'eaux stagnantes, qui bientôt char„gent l'air d'exhalaisons malignes." — J'ai peut-être tort de citer Montesquieu: le nom d'un grand publiciste n'est pas une autorité dans une question de physique; mais il appartient au génie d'arracher à la nature ses secrets, et l'auteur de l'Esprit des lois pouvoit d'un coup d'oeil pénétrer des mystères, qu'une longue étude n'auroit pas dévoilés à des esprits d'une trempe commune. La seconde cause est l'entière destruction des bois, qui jadis existoient de toutes parts, et que les Anciens mettoient sous la sauvegarde de la religion, en les consacrant à leurs divinités. Maintenant, de Rome à Tivoli on ne rencontre pas un seul arbre; ces bois étoient pourtant de la plus grande utilité: ils rafraichissoient l'air en été, le

renouveloient par une continuelle production d'oxigène, et servoient encore d'abri contre les vents des endroits marécageux. Les marais Pontins eux-mêmes, desséchés en grande partie, couverts d'une culture soignée et d'une nombreuse population, avoient perdu toute propriété malfaisante. Dans les troubles du moyen âge, les canaux mal entretenus s'encombrèrent, les eaux, dont on ne facilitoit plus l'écoulement, se répandirent sur la surface du terrein et les marais se sont reformés plus grands que jamais. On prétend que le desséchement en seroit maintenant impossible; il est certain pourtant que les travaux exécutés par le pape Pie VI, quoique partiels, ont donné des résultats assez heureux pour faire espérer un succès complet, de travaux plus vastes et suivis avec plus de persévérance. Les raisons qui paroissent expliquer jusqu'à un certain point, les causes de la *cativa aria* dans les environs de Rome, ne sauroient s'appliquer à *l'Agro romano* ni à quelques parties de la *Maremne* Toscane, où le même fléau existe quoiqu'à un degré trés-inté-

rieur. Mais quelque soit la nature de cet air pestilentiel, il paroît certain que l'homme peut s'y accoutumer; à la fin du moyen âge, les mêmes causes existoient pour la plupart, et devoient produire les mêmes effets; cependant la campagne de Rome étoit bien moins déserte, et on y voit assez souvent des ruines gothiques d'anciens *castelli* ou villages. M^r^ Sismondi croit que tant que la noblesse étoit fixée à la campagne, tant par habitude que par ambition, elle consacroit tous ses soins, toutes ses facultés à la conservation des villages qui formoient sa principale force; mais quand elle passa dans les villes, ces villages, privés de la présence du maître, n'eurent plus un principe de vie assez puissant, pour lutter contre les désavantages de leur position, et, par degrés, ils se dépeuplèrent entièrement. — A-peu-près aux deux tiers de la route, on trouve sur la gauche, un marais dont les eaux ont la propriété d'incruster assez promptement les matières ligneuses qu'on y jette; un peu plus loin, à environ un mille et de-

mi hors du chemin, on voit une solfatara: elle est composée de trois lacs qui se reversent l'un dans l'autre, leur profondeur est égale et d'à-peu-près quinze à seize brasses; on voit partout à leur surface une espèce de tournoiements, qui annoncent une grande force dans les sources qui les produisent, et une pierre qu'on y jette occasionne un long bouillonnement. Les eaux en sont froides et très-chargées de foie de soufre mêlé d'argile, un objet qu'on y expose s'en encroute au bout de quelques semaines. — On a creusé un canal pour conduire au Tévérone les eaux surabondantes, une odeur sulfureuse, très-forte et très-désagréable, les accompagne dans tout leur cours et se fait même sentir à des distances considérables. — Outre le canal, les eaux se sont ouvert des passages souterrains, on les voit s'y engouffrer et tout le sol des environs résonne sous les pas des chevaux, comme les voûtes d'un pont.

La ville de Tivoli, l'antique Tibur, où l'on arrive bientôt après, est située

sur une colline entièrement plantée d'oliviers. On y monte par un chemin tortueux, mais agréable et pittoresque. Tibur est presque aussi célèbre par ses agréments que Rome par sa grandeur. Là nous voyons les hommes illustres de la république, entourés de puissance, de trophées, d'ennemis vaincus et couronnés de gloire; ici ils se présentent sous un plus doux aspect, et on aime à les suivre dans leurs habitudes domestiques. Tibur étoit particulièrement chère à l'urbanité romaine, c'étoit la retraite favorite des hommes les plus connus par leur goût et leur esprit, les Mécène, les Pollion, les Quintus aimèrent à s'y reposer du tumulte des affaires et du fracas de la ville; les plus grands poëtes latins, ceux dont les immortels ouvrages font nos délices, venoient y méditer leurs chants et tâchoient de faire passer dans leurs vers, l'aimable variété des scènes qu'y offre la nature. L'Anio, que Virgile et Horace appeloient le mâle Anio, fait le principal ornement de Tibur; il y coule lentement

entre des arbres et des jardins, jusqu'au moment où il se précipite d'une hauteur d'environ 60 pieds; cette première chûte n'a rien de remarquable: mais plus bas, dans la grotte de Neptune, on voit le fleuve s'élancer de dessous des arcades, s'épancher dans un bassin profond, et un peu plus loin s'engouffrer dans la grotte des Syrènes; il ne reste pas long-temps caché sous terre, il reparoît bientôt; mais alors il ne fait plus que couler mollement dans la plaine. La montagne est en cet endroit coupée presque à pic, et les temples de Vesta et de la Sybille sont, pour ainsi dire, suspendus au-dessus du précipice.

La cascade de Tivoli est moins haute, moins forte d'eau que celle de Terni; mais le pays qui l'environne est animé par la présence de l'homme, et les beautés de la nature n'y sont pas perdues dans un désert. La chûte principale est au milieu de la ville, et l'aspect sauvage de la cascade fait avec les maisons qui l'environnent un agréable contraste; les environs sont couverts de

jardins et de maisons de campagne. — A deux milles de Tibur sont les ruines de la villa Adriana, campagne vraiment digne d'un souverain du monde; tout ce que le luxe et la grandeur peuvent imaginer y étoit prodigué: des casernes pour les soldats, des temples, des bibliothèques, des théâtres, des cirques, des étangs artificiels; des bassins immenses pour les combats nautiques; telle étoit cette ville fameuse, et tout le monde romain fut mis à contribution pour l'embellir. Les successeurs d'Adrien l'abandonnèrent et la dépouillèrent d'une partie de ses ornements; on y a pourtant trouvé un nombre prodigieux de monuments des arts du plus grand prix. Plusieurs jours suffisent à peine pour voir en détail cette immense ruine, qui couvre près d'une demi-lieue de terrein.

Parmi les édifices modernes de Tivoli, la villa d'Est est le seul remarquable; des terrasses, une vue charmante, de beaux jardins en font le principal ornement; quant à l'intérieur, il est absolu-

ment démeublé et l'on n'y voit que d'assez belles fresques. — J'étois venu à Tivoli avec une société nombreuse, composée de personnes des deux sexes; rebutée par les pluies et le mauvais tems qui nous avoient poursuivis, elle s'en retourna à Rome; pour moi, monté sur un assez mauvais cheval, je résolus de poursuivre ma tournée et me dirigeai sur Palestrina.

Cette petite ville est maintenant assez abandonnée et ne possède même pas de ruines curieuses. — Le chemin, que je suivois n'est pas praticable pour les voitures, il traverse un pays continuellement montueux et agréable qu'arrosent de nombreux ruisseaux; les habitants tirent un grand parti de ces eaux abondantes, et presque tous le champs ont leur petit canal d'irrigation; cet avantage, inestimable dans les pays chauds, fait leur principale richesse.

Frascati, où l'on arrive bientôt, est le lieu favori des modernes Romains, on y voit une foule de villas superbes, des jardins magnifiques et des maisons de cam-

pagne d'une moindre apparence; mais souvent entretenues avec plus de propreté et de soin. Une vue belle et variée qui s'étend jusqu'à la mer d'un côté, et de l'autre sur toute la campagne de Rome, et sur les montagnes qui la bornent, font le principal charme de Frascati, charme d'une contemplation oisive, auquel l'Italien est très-sensible, et le voisinage de Castel Candolfo, maison de plaisance des papes, le rend commode pour tous les gens que leur devoir, ou leur goût attire à la cour. Un peu au-dessus est l'antique Tusculum, rendu célèbre par la campagne de Cicéron; c'est-là que le grand orateur se consoloit au sein de la philosophie, des chagrins que lui causoient les malheurs publics: le nom de sa maison de Tusculum est presque à chaque page de ses lettres, et il espéroit achever ses jours dans cette paisible retraite.

Castel Candolfo n'a pour lui que son lac et le palais du pape, qui du reste n'a rien de fort beau, et n'est nullement à comparer aux superbes palais de Rome.

Albano, placé au milieu des montagnes, offre des promenades variées, on s'y enfonce dans d'étroits vallons parmi des bois touffus. L'aspect sauvage des lieux, les rochers et les cavernes qu'on y rencontre souvent, inspirent une espèce de terreur; les brigands imaginaires dont l'Italie n'a que trop souvent offert les modèles, les Rinaldo, les Abélino, les Sbogard, vous reviennent à l'esprit, et l'imagination effarouchée se retrace les scènes les plus lamentables des romans de mistriss Radcliff.

Le lac d'Albano est plus grand et plus beau, que celui de Castel Candolfo, l'air sans être aussi sain qu'à Tivoli, est assez bon, et l'expérience a déjà enseigné les précautions nécessaires contre la fièvre. Ici finit mon voyage aux environs de Rome, et je rentrai en ville après une course d'environ dix jours.

Chapitre Onzième.

Avant de quitter Rome, il n'est peut-être pas hors de propos de jeter un coup d'oeil sur son administration intérieure, et c'est ce que je vais essayer de faire dans ce chapitre.

La tâche d'un gouvernement restauré est toujours éminemment difficile: placé entre des intérêts anciens et nouveaux, qu'il seroit également dangereux de léser; obligé d'allier des systèmes quelquefois absolument contraires, la plus haute sagesse ne sauroit lui éviter des fautes; l'idée flatteuse de réunir tous les suffrages, est pour lui une chimère à laquelle il doit renoncer; heureux, si à force de modération et d'habilité, il parvient à donner aux deux partis quelques points de réunion.

Cette tâche, déjà si pesante, étoit encore aggravée pour le gouvernement ponti-

fical, par ce qu'on devoit indispensablement accorder aux intérêts de la religion, ou plutôt de ses ministres, et en Italie elle est toujours compliquée par les intérêts locaux, que le manque d'unité nationale rend plus puissants que partout ailleurs, et par les opinions, souvent opposées, des villes et des provinces.

Sans s'arrêter aux nuances secondaires dont les variétés seroient innombrables, on peut dire que sous les rapports moraux, l'état de l'Eglise est divisé en deux parties principales; la nature même, semble s'être prêtée à cette division, et la chaîne de l'Apennin est la barrière qui les sépare.

Les provinces que baigne L'Adriatique, faisoient jadis partie du royaume d'Italie, ce sont de beaucoup les plus riches, les plus populeuses, les mieux cultivées, l'instruction y est plus répandue, les grandes fortunes sont rares; mais l'aisance y est générale. La noblesse, le commerce, et la haute bourgeoisie n'y forment qu'un seul et même corps, que ne divise aucune séparation de société (dernier refuge de

l'aristocratie mourante). Ce corps, élite de la nation, est d'autant plus puissant, qu'il ne laisse en dehors aucun genre de notabilité. Toutes les richesses sont entre ses mains, toutes les lumières dans son sein, et les autres classes de la société se trouvent, à son égard, dans une dépendance absolue.

Eloignées par leur position topographique, séparées par des moeurs, sous quelques rapports très-différentes, ces provinces ne s'étoient jamais fait remarquer par leur attachement à la domination de l'Eglise, et les souvenirs du moyen âge, qui en Italie n'ont pas encore perdu toute influence, leur rappeloient quelquefois leur ancienne indépendance: enfin, si le laps de temps, leur avoit fait contracter ce genre d'attachement qui naît de l'habitude, quelques années d'interruption avoient suffi pour briser ce foible lien.

Le gouvernement italien étoit pour elles un gouvernement national, et, sous son administration, elles jouissoient de tous les avantages: de lois excellentes et d'ins-

titutions perfectionnées qu'elles regretteront long-temps encore.

Les idées libérales qui après la *restauration* se manifestèrent de toute part, vinrent aigrir ces regrets et y mêler de nouveaux désirs; et, malgré les bienfaits de la paix, que le nouvel ordre des choses a procuré à ces provinces, on peut les regarder comme très-attachées aux intérêts et aux opinions, qu'ont formés en Italie les 15 années de la domination françoise.

Les provinces qui s'étendent le long de la Méditerranée, furent réunies beaucoup plus tard, et non au royaume d'Italie, mais à l'empire françois; cette différence devoit déjà en produire une importante dans l'opinion publique. Le tableau que présente cette partie de l'état pontifical est aussi très-différent. La propriété foncière y est réunie entre les mains d'un petit nombre de princes romains, et de riches particuliers. Une partie des terres est encore soumise à une espèce de régime féodal, reste des anciens fiefs de l'Eglise, et les possesseurs des *Logui ba-*

ronali demeurèrent inviolablement attachés au gouvernement qui avoit maintenu leurs privilèges, et qui seul leur offroit un espoir de rétablissement. Une foule de personnes appartenantes aux premières familles du pays, avoit embrassé l'état ecclésiastique, et ne voyoit de carrière que dans le rétablissement de la domination de l'Eglise. Enfin, Rome, à qui la *restauration* a procuré de si grands avantages, est la seule ville importante de ces provinces, et pèse sur elles de tout le poids de son influence.

A ces causes, déjà si puissantes, on doit encore ajouter, que les malheurs de Pie VII. portoient une teinte de persécution religieuse, et avoient singulièrement attaché la nation à sa personne. Le gouvernement françois s'étoit établi à Rome, sous les sinistres auspices d'une violence odieuse à toutes les classes, et que le peuple regardoit comme sacrilège. Il ne fit rien pour se faire pardonner d'aussi facheux commencements, bien au contraire, il paroissoit avoir pris à tâche de s'aliéner tous les es-

prits; il persécutoit les prêtres qui refusoient le serment de fidélité; les employés (étrangers pour la plupart) étoient sans frein, et le malheureux pays étoit plutôt tyrannisé que gouverné: aussi est-il naturel, que non seulement il reçut le gouvernement restauré avec des transports de joie; mais encore, qu'il repoussa avec haine toutes les institutions impériales, et forma un espèce de parti ultra, qui redemandoit au présent le passé tout entier.

Quand les victoires des Alliés eurent ramené Pie VII. au sein de Rome, il se trouva, pour ainsi dire, comme placé entre les deux grandes divisions de ses états; il est hors de doute que son penchant particulier, ainsi que celui des hommes qui l'entouroient, le portoit au rétablissement absolu de l'ancien ordre des choses; mais ce rétablissement étoit devenu impossible; il fallut transiger, et c'est de ce mélange de l'ancien et du nouveau, que s'est formé le gouvernement actuel.

L'organisation d'un gouvernement n'est jamais une chose facile, et celui-ci

trouvoit dans sa nature même des difficultés aussi nombreuses que délicates, et souvent il étoit, pour ainsi dire, contraint à des mesures très-désavantageuses; le rétablissement et la dotation des ordres religieux, par exemple, étoit un mal pour le pays; mais le pape, comme chef de la catholicité, ne pouvoit guère s'y refuser; les François avoient établi une administration savante, et de bonnes lois, un ordre sévère dans la perception des impôts, un système judiciaire clair et simple, voilà ce qu'on auroit pu, et ce qu'on auroit dû laisser intact.

Sous le régime impérial le pays étoit divisé en départements, les départements en sous-préfectures; plus bas, l'administration descendoit à des magistrats municipaux, encore à la nomination du gouvernement; mais toujours choisis parmi les habitants de l'endroit, et qui étoient aidés dans leurs travaux par des adjoints élus par la commune; cette hiérarchie d'employés, ne s'occupoit exclusivement,

que des fonctions administratives. A cette organisation si simple, le gouvernement actuel en a substitué une plus compliquée et plus couteuse, il a détruit l'uniformité, augmenté le nombre des employés, sans que le travail en soit devenu ni plus rapide, ni plus parfait; il a surchargé de formes inutiles, la correspondance avec les départements ministériels de Rome: enfin, il rend les fonctions administratives plus difficiles, et plus délicates, en y mêlant les fonctions judiciaires.

L'état ecclésiastique, sans y comprendre la ville de Rome et ses environs, est divisé en dix-sept délégations, qui, selon leur importance, sont classées en trois ordres différents; les délégations de Ferrare, Bologne, Torli, Urbino, Pesaro, et Ravenne, forment le premier ordre; elles sont gouvernées par des cardinaux ayant le titre de Légat *a latere*, et prennent le nom de Légations. Les délégations du 2^d^ ordre sont: Termo, Macérata, Spolette, Perugia, Viterbo, Forsione; celles du troisième: Béné-

vent, Ascoli, Camérino, Civita-Vecchia, Rieti.

Toutes indifféremment sont le siège d'une administration provinciale, et le lieu de la résidence d'un délégué, auquel sont adjoints deux assesseurs. Pour être délégué, il faut être prélat, tous les prélats ne sont pas prêtres; mais tous sont vêtus de l'habit ecclésiastique, et, tant qu'ils désirent conserver leurs emplois, ils doivent renoncer au mariage.

La partie démocratique de l'administration, car il en existe une dans tous les gouvernements, est ici représentée par une commission, composée de deux à quatre membres, nommés par le souverain; mais inviolablement choisis dans la province, ils doivent aider le délégué de leurs conseils, et c'est à eux qu'appartient le droit de présenter au gouvernement les plaintes de leurs concitoyens.

Les délégations sont subdivisées en gouverments du premier, et du second ordre. Les gouverneurs ne peuvent jamais être du lieu qu'ils sont chargés d'administrer.

La nomination de ceux du premier ordre, appartient exclusivement au souverain; quant à ceux du second, ils peuvent, dans les *lieux baronaux*, être nommés par les propriétaires respectifs; mais alors, ceux-ci sont obligés de pourvoir à leur entretien, et aux frais de chancellerie: on peut renoncer pour soi et pour ses descendants, à cette onéreuse prérogative.

Tel est à-peu-près le système général de l'administration; mais il est encore chargé d'une foule de formes particulières, d'exceptions, et même de contradictions, qu'il seroit trop long de rapporter ici. — La direction centrale est en plusieurs mains, et les pouvoirs du cardinal secrétaire d'état, du cardinal camerlingo, de la congrégation *del buon governo*, se croisent et se choquent souvent, et ce conflit d'autorité, rend la marche des affaires lente et peu sûre.

Ce seroit cependant une injustice de croire, avec une voyageuse célèbre, ce gouvernement dépouillé de toute espèce d'énergie; moins vigoureux, sans doute, et

moins prompt, que celui auquel il a succédé, il est pourtant parvenu à éloigner, presqu'entièrement, les brigands de ses états. Ce n'est pas que toutes ses mesures, à cet égard, soient dignes d'éloges, et la destruction totale du village de Soninio, qu'il crût nécessaire pour réprimer quelques bandes de voleurs, tient un peu de la barbarie du moyen âge, ou de l'expéditive justice d'un pacha.

Les réformes dans l'administration, éprouvent rarement de fortes oppositions: tout le monde est intéressé à en voir disparoître les abus; il n'en est pas de même des réformes judiciaires, car sur chaque imperfection de la loi, sont fondés des droits que le temps a rendu légitimes; c'est-là pourtant la partie la plus défectueuse du gouvernement pontifical.

Les lois sont relatives, elles peuvent être bonnes ou mauvaises, selon les circonstances; mais pour que le système général soit bon, elles doivent être claires, pour prévenir les procès autant que possible; précises, pour que ce soient elles et non les

juges qui prononcent. Au criminel, elles doivent défendre l'innocent, et même protéger le coupable contre un jugement arbitraire ou précipité. Leur exécution doit être confiée à des tribunaux parfaitement indépendants; enfin, pour prévenir tout conflit de jurisdiction, la division des causes doit être simple, tirée du fond même de la question, et les limites de la compétence des divers tribunaux exactement marquées. On peut affirmer hardiment, que le système actuel ne remplit aucune de ces conditions.

Lors de la restauration, le code Napoléon ne parut plus convenable au nouveau gouvernement, et il s'empressa d'en promettre un plus en harmonie avec les principes, qui désormais devoient régir l'état; mais, après huit ans, ce code n'a pas encore paru, et, en attendant, les anciennes lois coutumières remises en vigeur, les canons de l'Eglise, et les institutions apostoliques, à qui tout est soumis, sont venues brouiller par leur mélange les lois du code françois, et faire de la jurisprudence un véritable cahos. Les

seules dispositions législatives, qu'ait, jusqu'à ce jour, publié le gouvernement, se réduisent à une loi en faveur des *cognates*, ou héritiers des branches masculines, au détriment des *agnates* ou héritiers des branches féminines, et à quelques réglements peu importants sur les fideï-commis. Pour faire connoître ces lois, il suffiroit de rapporter un article exactement traduit. „Les „collatéraux agnats sont exclus de la suc„cession; mais si ce sont des filles non ma„riées, et qui ne peuvent retirer d'autre part, „une dot suffisante pour un établissement „convenable, elles ont le droit de l'exiger „de ceux qui leur donnent l'exclusion; la „quotité de la dot, sera fixée par le juge se„lon ce qui lui paroîtra juste et raisonna„ble." L'article suivant, fixe, il est vrai, pour maximum le sixième de la succession, cependant malgré ce palliatif, il est facile de concevoir combien d'abus doit entraîner une rédaction si obscure et si négligée.

La première instance judiciaire est confiée aux gouverneurs, et toutes les causes où l'objet en litige n'excède pas la

valeur de cent écus romains, (550 francs) sont spécialement de leur ressort. Les causes plus importantes, sont portées devant le tribunal qui siège dans chaque chef-lieu de légation, et qui, selon l'importance de la province, se compose de quatre jusqu'à sept membres, tant juges qu'assesseurs. Quant aux tribunaux de seconde instance, l'état de l'Eglise en compte quatre: un à Bologne, un à Macérata, les deux autres à Rome. Les tribunaux de Bologne et de Macérata sont chacun composés de sept juges, et la réunion de cinq d'entr'eux est indispensable pour rendre leurs sentences légales. Jusqu'ici cette organisation quoique défectueuse, par le pouvoir accordé au gouverneur, et par la composition des tribunaux, où des assesseurs, sans autre salaire que l'espoir des places qu'ils peuvent obtenir, siègent à côté des juges et comme eux donnent leur suffrage; cette organisation, dis-je, est encore assez simple. Mais nous arrivons aux tribunaux de la capitale; c'est-là qu'ils sont entassés, qu'ils se croisent en tout sens, et que les procès ballotés

de l'un à l'autre demeurent, à-peu-près, interminables. Les tribunaux d'appel de Rome sont l'A.C, et la Rote. L'A.C est composé de trois juges prélats et d'un suppléant. Ce tribunal juge en première instance les causes de la banlieue de Rome; mais alors chacun de ses membres forme à lui seul une chambre de justice. On appelle de leurs décisions à l'A.C assemblé collégialement. La Rote est le second tribunal d'appel de Rome, et le plus éminent en dignité de l'état ecclésiastique. Jadis il étoit composé de juges de toutes les nations, comme devant décider des causes de la chrétienneté entière; maintenant, outre ses fonctions de tribunal d'appel, il juge en troisième ressort les causes où des arrêts différents auroient été rendus par les différentes instances; mais dans certains cas, même assez nombreux, cette jurisdiction lui est interdite, et passe au cardinal préfet, qui nomme une commission laquelle décide l'affaire définitivement. Au terme de la loi, deux sentences uniformes rendent un jugement définitif; mais alors on peut avoir recours en

cassation, et le procès est porté au tribunal de la Signature, qui peut anuller les jugements et renvoyer l'affaire à un nouvel examen, et, au cas du conflit de jurisdictions, il décide de la compétence des divers tribunaux. Les juges de ce tribunal, ainsi que de celui de la Rote, sont tous prélats. Les affaires commerciales sont jugées par un tribunal composé des principaux négociants; celles où le fisc est intéressé sont exclusivement jugées par des employés de la chambre des finances, ce droit s'étend même au criminel, et le trésor est toujours juge dans ses propres causes. Je viens de suivre avec assez de peine, le fil de l'organisation des tribunaux réguliers; mais il existe encore dans l'état de l'Eglise plusieurs tribunaux à jurisdiction particulière, dont il seroit fastidieux de rapporter la formation et les divers attributs; je me contenterai d'en donner la liste.

Le tribunal de la fabrique de St. Pierre. Le tribunal de la congrégation *del buon Governo*; il fait les fonctions de conseil d'état pour les affaires du ministère de

l'intérieur. La jurisdiction de l'auditeur *du Camerlingo*, sur le marché de la place Navone. La jurisdiction du président *d'elle Gracie*, sur les marchés soumis à son inspection. Le tribunal *de annona*, pour tout ce qui regarde l'approvisionnement de Rome. Le tribunal de l'agriculture; enfin, la jurisdiction du cardinal vicaire, dans les matières de douaires et d'aliments dûs à des veuves et orphelins.

La plupart de ces tribunaux, dont on reconnoit tous les jours la parfaite inutilité, ont été rétablis par un respect mal entendu pour les anciennes institutions: un peu plus de hardiesse dans les idées auroit suffi pour s'en défaire. Je ne parle pas des tribunaux purement ecclésiastiques, rétablis dans toutes leurs prérogatives; car le gouvernement ne pouvoit tenir une autre marche à leur égard.

Les gouverneurs joignent aux fonctions de juges civils, celles de juges criminels; entre les mains de ces officiers subalternes, repose le terrible pouvoir de condamner, sans appel, un homme à une année

de travaux forcés; si la peine excède l'année révolue, l'affaire est portée devant le tribunal criminel, siégeant dans chaque chef-lieu de délégation. Il est composé du délégué, de ses deux assesseurs, d'un juge du tribunal civil, et d'un des membres de la commission du gouvernement; les deux derniers ne siégent qu'une année, et sont remplacés à tour de rôle par d'autres individus de leur corps. Le tribunal ainsi constitué, quand il est unanime, peut condamner sans appel à 5 années de travaux forcés; si la peine est plus forte, ou si les juges n'ont pas été tous d'un même avis, l'appel est admis; on le porte au tribunal de seconde instance, siégeant à *Macerata* ou à Bologne, et qui alors se constitue en tribunal criminel: on peut aussi en appeler à la Sainte-Consulte de Rome.

Le tribunal du Sénateur siége au Capitole, son sceau est marquée des lettres S. P. Q. R. et c'est-là tout ce qui nous reste de la majesté de l'antique Sénat romain, qui, au lieu de décider comme autrefois du sort des empires, ne fait que juger

quelques rixes populaires et quelques causes de petite police. Le tribunal du Gouverneur est bien autrement important: la haute police est sous sa direction, il connoit en première et dernière instance des crimes d'état et de haute trahison, et c'est lui qui juge les procès des carbonaris.

Les divers tribunaux, dont je viens de parler, ne portent aucune atteinte aux prérogatives de la congrégation des évêques et prêtres réguliers, dont la judicature s'étend sur les affaires criminelles où les ecclésiastiques seroient impliqués, et au tribunal du préfet du Palais Apostolique. Ces deux tribunaux suivent les lois du (*foro ecclesiastico*) code universel de l'Eglise.

L'état romain est encore sous l'influence d'un autre tribunal, dont le nom seul fait frémir, qui jadis fit trembler l'Espagne et révolter les Pays-Bas. Mais la Sainte-inquisition ne prit jamais à Rome un si terrible caractère, peut-être même s'est-elle encore relâchée. En parlant d'Ancône, j'ai néanmoins rapporté un exemple de sévérité, qui prouveroit que l'inquisi-

tion, indulgente pour les premières classes de la société, n'en pèse que davantage sur le menu peuple.

Les finances de l'état de l'Eglise, comme toutes celles que ne surveille pas une représentation nationale, sont couvertes d'un voile difficile à percer, sur-tout pour les yeux d'un étranger. La Lande, lors de son voyage, estimoit les revenus publics à deux millions d'écus (environ 11 millions de francs); cette estimation étoit certainement au-dessous de la réalité. En effet, nous voyons, même dans les derniers temps, les neveux de plusieurs papes faire des fortunes immenses, et il auroit été difficile de les former avec un si modique revenu, sur-tout en songeant au peu de durée des règnes, et aux dépenses énormes dont le trésor pontifical étoit dès-lors grévé.

Avant la révolution françoise, les annates, l'expédition des bulles et des brefs pour les évêques, et les bénéficiers, formoient une branche importante du revenu des papes; aujourd'hui cette branche n'existe plus;

mais l'accroissement des richesses de la nation, et sur-tout les progrès du génie fiscal, ont plus que compensé cette perte, et la masse des revenus est certainement augmentée de beaucoup.

Les taxes, maintenant existantes, sont un impôt très-considérable sur les propriétés rurales; un impôt plus modéré sur les propriétés urbaines; les octrois perçus à la porte de Rome et dans les provinces; des impôts sur la consommation; l'impôt du papier timbré et un droit d'enrégistrement dans les actes publics; les douanes des frontières; enfin, les importants monopoles du sel et du tabac. Ces taxes pèsent sur une population de deux millions quatre cent mille habitants, et, par la forte proportion où elles sont imposées, devroient rapporter de huit à neuf millions d'écus. Les comptes trouvés après l'ex-gouvernement, donnoient même l'espoir de rentrées encore plus considérables.

La dette de l'état est composée des anciens billets des monts-de-piétés, réduits des trois quarts (100 à 25 écus); de quelques

bons de réquisitions et du prix de rachat des couvents, et autres lieux qui avoient appartenu à la religion. Cette dette, dis-je, s'élève à environ 25 millions d'écus, constitués à 5 pour cent, et n'enlève, tout au plus, que le huitième des recettes générales. Avec d'aussi riches revenus, on croiroit que le trésor pontifical doit nager dans l'opulence et, certes, les frais d'administration joints à un état militaire de six à sept mille hommes, ne peuvent suffire à les absorber; cependant le trésor a souvent été dans la pénurie, et plusieurs fois il a eu recours à des emprunts très-onéreux. Quelles ont donc été les causes de cette détresse? La chose est assez difficile à expliquer. La première, et, je crois, la plus importante, est une administration vicieuse et une mauvaise perception des taxes. Les impôts mal régis en rapportent infiniment moins; la seconde est le grand nombre de prêtres et de dignitaires ecclésiastiques, que l'état est obligé d'entretenir, le faste du culte et les frais qu'occasionne l'entretien de la propagande.

A ces deux causes quelques voyageurs en ont ajouté une troisième; mais, en vérité, elle est si hasardée, si peu de preuves la soutiennent, que je préfère la passer sous silence.

L'opinion ordinaire des écrivains politiques est, que le désordre des finances est le premier pas vers une révolution; il me paroit que de nos jours cette maxime n'est applicable qu'aux grandes puissances, et, grâce à l'état actuel de l'Europe, aucun désordre intérieur ne sauroit produire dans Rome un changement durable; on peut même dire que les carbonaris, par la foiblesse de leur résistance, ont tellement déconsidéré leur cause aux yeux du peuple, qu'il est fort douteux qu'ils puissent entraîner une seconde fois, et à moins que le danger ne vienne de l'extérieur, le gouvernement pontifical peut dormir maintenant dans la plus profonde sécurité. — Mais après avoir parlé des fautes de ce gouvernement, il est temps de lui rendre la justice qui lui est due. Sévère seulement pour les bandits, il se montra indul-

gent aux opinions politiques, et souvent il pardonna en père ce qu'il auroit eu le droit de punir en souverain. Sous le rapport de l'administration, s'il n'a pas su faire le bien du pays, il l'a au moins toujours désiré; enfin, l'amour et la profonde vénération, qu'inspiroient les éminentes vertus du chef, faisoient souvent oublier aux peuples les erreurs des ministres. Et toi Pie VII., toi, qui, fort de ta conscience, est demeuré inébranlable au milieu des revers; du séjour des justes, que tu habites sans doute, peut-être verras-tu encore avec plaisir l'hommage d'estime, de regrèt et de pleurs qui honore ta tombe!

Chapitre Douzième.

On ne quitte jamais Rome, sans un profond sentiment de chagrin; on croit y laisser des souvenirs, et presque des amis de son enfance. Ces ruines majestueuses attachent à leur contemplation par un charme inexprimable; comme si nous-mêmes à l'abri du temps, nous ne devions pas subir la même destinée; hélas! plus fragiles qu'elles, nous les précéderons de beaucoup dans la poussière du néant.

En s'éloignant de la ville, on traverse pendant plusieurs lieues des campagnes, jadis couvertes de riches moissons, devenues maintenant désertes, incultes et presque arides. Si l'on veut user de métaphore, ce sont encore des ruines; mais d'un autre genre, et d'un aspect sans comparaison plus triste, en ce qu'elles ne conservent aucun monument qui puisse fixer l'oeil,

ou réveiller le souvenir. La chute des édifices n'est, après tout, qu'une suite nécessaire de la marche du temps; au lieu que cette image, d'une destruction sans reproduction, d'une mort, que ne remplace aucune vie nouvelle, paroit présque une ruine de la nature.

En continuant sa route, on trouve un pays de plus en plus habité et cultivé; les environs de Viterbo, de Monte-Fiascone et d'Orvietto produisent des vins estimés. Bolséna possède un lac dont les rivages montueux et richement boisés, présentent des points de vue aussi agréables que variés, et Aqua-Pendente, dernière ville de l'état de l'Eglise, est encore dans une position assez pittoresque. La contrée pourtant n'est pas exempte du mauvais air, et ce fléau quoique considérablement atténué, y occasionne, sur-tout à ceux qui ont l'imprudence de coucher en plein air, des fièvres intermittentes, rébelles aux remèdes. Ce n'est qu'à quelques milles de Sienne que le pays devient parfaitement sain.

La ville de Sienne est située sur une colline élevée, les rues en sont montueuses, mais parfaitement bâties, et d'un bel effet. La cathédrale construite en marbre blanc et noir, quoique d'un goût gothique, présente un coup d'oeil agréable, et l'intérieur en est orné de belles fresques, de statues, et de tableaux intéressants; une partie du parquet est en mosaïque, formant divers tableaux très-estimés des connoisseurs. Enfin, la richesse des arts, annonce qu'on est dans cette Toscane, qui fut en Italie, le berceau de leur renaissance.

Par une combinaison bizarre et peut-être unique, le même bâtiment contient le théâtre et les prisons. L'étage inférieur est consacré au théâtre, le supérieur aux prisons. Ce rapprochement des plaisirs et de la douleur a quelque chose de cruel et de barbare; quels ne doivent pas être en effet les déchirements qu'éprouvent ces malheureux reclus, quand de leur triste demeure, ils entendent les accents de la joie et les chants de la dissipation, eux

à qui il reste à peine l'espérance. Cet arrangement est aussi contraire au véritable but des prisons qu'à l'humanité: l'image continuelle des plaisirs, doit exciter les désirs, réveiller les passions des prisonniers, leur faire prendre en haine les lois sociales qui les retiennent captifs, et changer en projets de vengeance, les réflexions qui devroient naturellement les porter à rentrer en eux-mêmes. Le régime physique des prisons a déjà été traité d'une manière lumineuse par le célèbre Howard, et par plusieurs autres philantropes: en Italie, il est généralement d'une grande douceur; mais le régime moral, ce champ bien autrement vaste de recherches et de méditations, est demeuré en friche. Jusqu'à ce jour, personne n'a traité d'une manière satisfaisante cette importante question de philosophie morale et politique, personne n'a indiqué une méthode propre à rendre les prisons, non seulement un frein et une punition; mais encore un lieu d'amendement pour les criminels. Le silence absolu,

imposé aux prisonniers dans quelques états de l'Amérique septentrionale, seroit peut-être un moyen puissant, au moins pour la plupart des esprits, et pour les coeurs qu'une profonde corruption n'a pas encore dénaturés.

Sienne compte aujourd'hui environ dix-sept mille habitants; dans le temps de sa prospérité, sa population montoit à plus de soixante mille. De toutes les républiques de la Toscane, Sienne fut la dernière qui perdit sa liberté. Elle sut résister à Florence, lorsque celle-ci étendoit de toutes parts ses conquêtes, et ne succomba sous les efforts de Cosme I^er. duc de Toscane, que dans un temps ou l'Italie entière tomboit sous le jong: encore, ce prince ne parvint-il à s'en emparer qu'avec le secours des troupes impériales. Aprés la prise de la ville, quelques-uns de ses généreux habitants se retirèrent à Monte-Pulciano, où ils défendirent encore pendant quelques années, leur indépendance et les lois de la patrie.

Une longue jalousie avoit rendu les Siennois ennemis irréconciliables des Florentins ; cette passion soutint leur courage, et rendit leur soumission plus difficile. Deux cents ans d'une domination commune, n'ont pas encore éteint dans le peuple cette haine nationale.

De Sienne, au lieu de prendre la route de Florence, je me rendis par un chemin peu fréquenté à Volterra, et de là par Pise à Livourne. On voyage presque continuellement dans des campagnes fertiles et riantes ; tous les quatre ou cinq milles, on rencontre des villages ou castelli, dont la plupart pourroit passer pour de jolies petites villes. Ils sont bâtis solidement ; des cafés et une foule de personnes bien mises, annoncent que l'aisance y est générale. Le goût des spectacles et des plaisirs n'abandonne pas les Toscans : dans ces endroits isolés, éloignés de toute grande ville, et où ils ont si peu de moyens de le satisfaire, prèsque tous les castelli possèdent un petit théâtre, où pendant le carnaval, une

troupe d'amateurs vient, à peu de frais, égayer le public.

Volterra placé sur les confins de la *Maremme* est déjà sous l'influence de son air pestilentiel; les environs de la ville sont incultes et peu habités, et au delà s'étendent ces plaines malsaines et désertes, où l'homme a su pourtant vaincre deux fois tous les obstacles que lui opposoit la nature. Dans les beaux jours de l'antiquité, et dans les temps du moyen âge, si prospère pour l'Italie, la Maremme étoit couverte de riches cultures, de nombreux villages, et de villes florissantes; mais les causes physiques, toujours agissantes, ont bientôt repris leur empire, et l'homme a été obligé de leur céder: maintenant le voyageur rencontre, dit-on, dans la Maremme, des villages et des villes entières sans habitants. La cause de cette désolation doit sans doute être attribuée aux guerres et aux malheurs du XVI. siècle; mais, selon M.r Sismondi, ce qui empêchera encore long-temps toute population de s'y relever, ce sont les lois de succession.

Les terres qui par défaut de tout héritier devroient appartenir au premier occupant, ou bien au gouvernement, qui pourroit les donner à des colons, sont par la loi dévolues à la commune, et quand un village s'éteint tout-à-fait, chose qui n'est pas rare dans le pays, ses terres deviennent, sous le nom de *bandita*, la propriété du village le plus voisin; dès-lors, toute culture s'éteint dans ces champs que ne surveille plus l'oeil d'un maître, et ils sont abandonnés sans retour aux troupeaux; seule utilité qu'on retire aujourd'hui de ces plaines fertiles.

Volterra est une des plus anciennes villes de l'Europe, elle faisoit partie de la ligue Etrurienne, et on voit encore dans ses murs, des restes de construction de la plus haute antiquité; maintenant la ville est triste et sombre, et sa population tout au plus de 6000 âmes; le commerce du soufre, que ses environs produisent avec quelque abondance, est à-peu-près sa seule industrie. Je me hâtai de quitter ce désagréable séjour, et le soir même

j'arrivai à Pise. — Cette ville fut une des plus puissantes républiques d'Italie; ses richesses et son commerce balancèrent pendant quelque temps celui de Gènes et de Venise, mais sa prospérité ne fut pas de longue durée: après des guerres malheureuses contre les Gènois et les Catalans, elle perdit la Sardaigne, que ses armes lui avoient conquise, et plus tard elle tomba elle-même sous la domination de la république Florentine. Trop foible pour se maintenir dans ses droits, elle ne l'étoit pas assez pour porter patiemment le joug, et elle le secoua à plusieurs reprises. Rendue à l'indépendance, lors de l'invasion de Charles VIII en Italie, elle déploya, après 88 ans d'oppression, l'héroïsme brillant qui avait signalé les jours de sa splendeur. Assiégée 15 ans plus tard par les Florentins, en proie aux horreurs de la famine, elle plia, enfin, sous le poids d'une puissance supérieure à la sienne; perdit son commerce, vit émigrer près des deux tiers de ses citoyens, et tarir toutes les sources de sa prospérité.

Pise est très-bien bâtie, l'Arno la traverse et l'embellit singulièrement; la seule chose qui lui manque est une population plus forte, qui puisse animer ses rues et ses places, maintenant solitaires ou désertes. La cathédrale et le baptistère sont beaux, et presque les premiers édifices construits à la renaissance des arts. La tour du clocher est riche en marbre et en colonnes; mais ce qui sur-tout la rend remarquable, c'est que ses fondements affaissés la font pencher de plus de 15 pieds; cette inclinaison considérable paroît la menacer d'une chûte prochaine, et lui donne une effrayante beauté. On montre encore, dans un des bâtiments de la place des chevaliers de S^t^ Etienne, les restes de la tour de la faim, monument de funeste mémoire, rendu célèbre par le supplice d'Ugolino et de ses quatre fils. Certes, on ne doit pas aggraver par des tourments la mort des criminels, sur-tout, confondre avec un père coupable des enfants innocents; mais Ugolino doit inspirer plus de pitié que d'intérêt, et si jamais homme mérita

son sort, ce fut lui, sans doute. Traître à son devoir à la bataille de Milloria, il donna le premier l'exemple de la fuite, et profitant de l'état de foiblesse où cette défaite avoit jeté sa patrie, il s'y empara du souverain pouvoir, et la fit gémir sous une dure tyrannie. Quelles peines pouvoient expier de pareils forfaits! Mais il n'appartenoit pas à l'archevêque Roger, ministre d'une religion de paix, de présider à ces justes, mais cruelles vengeances. Le Dante a rendu justice à ces deux scélérats, en les plaçant tous deux dans le même cercle de son enfer: l'un, toujours en proie à une faim dévorante, et l'autre condamné à lui servir éternellement de pâture. — L'air de Pise est particulièrement sain pour les poitrinaires, et on les y envoie de tous les coins de l'Europe. Cette société, à moitié écloppée, n'en rend pas le séjour plus gai; mais beaucoup de malades amènent avec eux leur famille, et leurs filles et leurs femmes, s'amusant pour eux, ne laissent pas que d'animer la ville, sur-tout en hiver.

De Pise à Livourne la distance est d'environ 14 milles; le chemin est uni comme un parquet, et traverse une plaine de la Maremme, que le voisinage de deux grandes villes a, pour ainsi dire, forcé de cultiver. Les récoltes m'y ont paru belles et l'air y est sain; un canal qui part de l'Arno et qui aboutit à la mer réunit les deux villes.

Livourne est la seule ville d'Italie dont la fondation soit moderne, originairement, ce n'étoit qu'un petit port appartenant à Pise. Les Florentins l'achetèrent avant la soumission de cette république, et leur commerce alors florissant, en commença la prospérité: cependant sa véritable fondation ne date que de Ferdinand I. qui lui accorda les droits de cité, et en fit le port principal des chevaliers de Saint-Etienne. Depuis lors, son importance s'est accrue rapidement, et les débris du commerce, qui à cette époque crouloit dans le reste de la Toscane, vinrent s'y refugier. — La ville est petite; mais sa population, en y comprenant les faubourgs,

monte à plus de 60 mille habitants. Elle jouit des privilèges de port-franc; les lazarets y sont au nombre de trois, et ses fréquentes relations avec le Levant les rendent indispensables. La police sanitaire y est très-rigoureuse; mais, au reste, assez mal ordonnée: on pourroit la réformer sur plusieurs points, l'adoucir sur quelques autres, sans que la santé publique en fut plus en danger. Les passagers débarqués y sont soumis à la même quarantaine que les vaisseaux; le *spoglio* pour les individus, et le bain de 48 heures pour les marchandises y sont également inconnus. Les vaisseaux en quarantaine sont obligés de rester à la rade, à plus d'un mille du port; cette station éloignée est quelquefois dangereuse, et pendant le terrible ouragan du mois de Janvier dernier, plusieurs d'entre eux furent naufragés.

J'avois l'intention de m'embarquer pour Gênes; mais le vent étant toujours contraire, je retournai à Pise, et pris la route du littoral. Ce chemin a cela de particulier, qu'on traverse en un seul jour les

états de plusieurs souverains : d'abord celui de Lucques, puis encore une langue de la Toscane, puis Massa-Carrara, enfin, on entre à Materana sur le territoire de Gènes. Le Lucquois est une des plus belles parties de l'Italie, ses plaines et ses collines sont également fertiles.

Porto-Reggio, par où nous passâmes, est un petit bourg assez marchand, et qui exporte annuellement une grande quantité d'huile, principale production du pays. Les Lucquois, pour faciliter le transport de leurs marchandises, ont creusé un canal qui de Porto-Reggio s'avance dans les terres, jusqu'à environ cinq milles de leur capitale, où il est arrêté par le commencement des collines.

Massa est une jolie petite ville de 7 à 8 mille habitants. — Carrara, un peu plus avant dans les terres, n'est par sur le chemin; mais elle vaut bien la peine qu'on fasse un détour de quelques milles pour la voir. Cette ville, plus petite que Massa, est célèbre par le marbre qu'elle fournit aux sculpteurs. Les chambranles des portes

et des fenêtres, y sont en marbres, et les maisons construites de morceaux de rebut ; enfin, la ville est remplie d'ateliers où l'on manufacture (c'est-là le mot propre) une quantité considérable de statues, de vases et d'autres objets. Dans les environs, les maisons de presque tous les paysans sont ornées de statues de saints, et il n'est pas rare de voir devant une habitation, de la plus médiocre apparence, une couple de bustes passables, ou une jolie statue de l'amour.

Des marais rendoient le littoral fiévreux ; mais il y a quelques années, que des travaux ordonnés par la souveraine actuelle (la mère du prince de Modène) les ont fait disparoître. Des fosses furent creusées pour l'écoulement des eaux, et les endroits les plus bas furent comblés avec de la terre et des décombres. L'air en fut parfaitement assaini ; des terrains à blé et de belles prairies, remplacent ces marais incultes, et dédommagent le gouvernement de ses dépenses, tandis que les bénédictions d'un peuple reconnoissant l'en récompensent.

En entrant sur le Génois, je n'abandonnai pas les bords de la mer, et pris la route appelée la Corniche. Des vues charmantes, des golfes profonds, de jolis villages, des collines boisées en oliviers, ou plantées de vignes, et plus loin, aux bornes de l'horizon, des montagnes couvertes de hauts chataigniers; une nature tour-à-tour agreste et riante: tel est l'aspect général de cette côte délicieuse, connue sous le nom de rivière de Gênes; après les rives du Bosphore, je ne connois rien qui puisse lui être comparé. Le charme des sites, et celui du climat y attire une foule d'Anglois, qui viennent y passer la belle saison, et le fameux Lord Byron habitoit alors une maison située à 500 pas du village de Larini. Je me rendis d'abord à Sestri où je m'embarquai, et, après quelques heures d'une navigation agréable, nous débarquâmes à Spécia, qui donne son nom à un des plus beaux golfes de la côte: il peut servir de port à la flotte la plus nombreuse, sa profondeur étant presque partout de 20 à 22 brasses, et son

fond excellent. On y voit une curiosité naturelle qui mérite quelque attention: c'est une source d'eau sous-marine; l'endroit est très-rapproché du rivage, la profondeur y est pourtant d'une quinzaine de brasses: à la surface de la mer, un fort bouillonnement est le seul indice de la source, et l'eau n'y a pas changé de goût; mais quand on attache un poids à une bouteille vide, et qu'on la laisse descendre de quelques brasses, on la retire remplie d'une eau considérablement adoucie et presque potable.

La route, que je suivois, se dessine sur le flanc des montagnes. Jadis ce n'étoit qu'un sentier, où les chevaux et les mulets pouvoient à peine passer; mais des travaux considérables commencés par le gouvernement françois, et continués avec activité par le gouvernementactuel, vont la rendre praticable pour les plus grosses voitures. Il n'y a qu'environ 12 milles de route, qui ne sont pas achevés. Il est facheux que ce travail, fait par entreprise, ne soit pas exécuté avec tous les soins nécessaires: le che-

min passe souvent sous des escarpements, composés, non de roc vif, mais de glaise durcie, et de pierres friables et décomposées, que la moindre pluie fait descendre sur la route. A quelque distance de Gènes, un éboulement la couvrit, sur un espace d'environ un mille; la masse de pierres et de terre, étoit si grande qu'on ne put songer à déblayer, et qu'on a été obligé de percer l'éboulement; ce travail n'est pas encore achevé, et coute déja 18 mois de tems et des sommes considérables. Des accidents pareils, moins considérables, il est vrai, ont eu lieu dans d'autres endroits, et presque toutes les parties de la route en sont menacées. A quelques lieues de Gènes, les villages prennent cet air de richesse que donne toujours le voisinage d'une grande ville de commerce, et de nombreuses maisons de campagne les embellissent. A Sestri, et dans les bourgs environnants, on fabrique une grande quantité de velours estimés, et de dentelles grossières, très-en usage dans le pays. Les rivières de Gènes abritées au nord par

des montagnes élevées, forment comme un demi-cercle qui rassemble tous les rayons du soleil, pendant qu'il est défendu de tous les vents froids; la nature sèche et pierreuse du sol contribue encore à en échauffer le climat, et j'y ai vu l'oranger et le laurier fleurir, sans qu'on en prit aucun soin, l'aloës croître sur les murs des enclos, et dans le jardin Négroni, à Gènes, un fort beau palmier; enfin, toutes les productions qui paroîtroient n'appartenir qu'à une latitude plus méridionale.

Chapitre Treizième.

L'entrée de Gènes, du côté de la rivière orientale, n'offre rien de remarquable; une porte massive et pourtant mesquine, une couple de rues étroites, est ce qu'on voit d'abord: mais en avançant, on est bientôt charmé par l'aspect magnifique des palais de la *Strada Balbi.* Gènes a plusieurs fois été nommée la superbe et la cité de marbre; la seconde de ces épithètes, au moins, est une exagération. Parmi les édifices, construits pendant les deux derniers siècles, un fort petit nombre est revêtu en marbre, et les anciens palais de la noblesse du vieux portique *) avec leur ar-

*) La noblesse génoise se divisoit en noblesse du vieux et du nouveau portique. Le vieux portique ne comptoit que 28 familles, entre lesquelles les plus anciennes, les plus opulentes et les plus considérées, étoient celles des *Grimaldi*, des

lequinade de carreaux de marbre blanc et noir, sont une singularité plutôt qu'une beauté; de plus, l'assiette de la ville est très-escarpée, et la plûpart des rues ne sont que des passages étroits entre de hautes maisons, où tous les transports se font à dos de mulet, et les rues *Balbi*, *Nova* et *Novissima* sont, à-peu-près, les seules où les voitures puissent passer.

La place la plus étendue de Gênes est celle du Palais Ducal; la façade extérieure de cette ancienne résidence des doges est d'une grande simplicité, et ne présente même aucun ordre d'architecture. Les cours intérieures sont aussi très-simples; cependant un peu plus ornées. Devant l'entrée du principal corps-de-logis, on voyoit autrefois, les statues d'André et de *Gianettino* Doria; mais lors de l'établissement de la démocratie le peuple, dans sa première effervescence, brisa ces monu-

---

Fieschi, des *Spinola* et des *Doria*. Le nouveau portique se composoit de 437 familles. Il suffisoit d'être patricien pour parvenir au dogat.

ments des arts et de la reconnoissance nationale.

Les plus grands évènements ont encore leur côté burlesque, et les déplorables excès auxquels la multitude s'est livrée en cette occasion, me rappeloient, presque involontairement, ce vers des Plaideurs: *A l'avenir bien fou qui se fiera.* Et, certes, le héros qui, en refusant la souveraineté de sa patrie, que lui offroit Charles-Quint, avoit mis son indépendance sous l'égide de sa gloire personnelle, pouvoit au moins espérer que ces concitoyens, que des républicains, ne viendroient pas insulter à sa mémoire et briser sa statue; mais des sociétés entières sont quelquefois aussi ingrates que des particuliers, et l'aveugle fureur du peuple a commis autant d'injustices que l'égoïsme, et la jalousie des autres gouvernements.

La distribution intérieure du palais est d'une grande noblesse. Les pièces principales sont peintes à fresque par *Solimene*, et la touche brillante de ce maître est singulièrement avantageuse aux ap-

partements. La salle dite du grand-conseil, étoit encore décorée par les statues des hommes qui avoient rendu d'éminents services à la républiqne; mais elles eurent le sort de celles des Doria. Maintenant, ces statues sont remplacées par des figures allégoriques, laides à faire peur, dont la tête et les extrémités sont en plâtre grossier et les draperies en toile ordinaire, recouverte seulement de poudre de gypse.

Sous le régime de l'ancienne aristocratie, le doge ne pouvoit sortir du palais que sur une permission expresse du sénat; la ressemblance avec Venise ne se bornoit pas là: on y voyoit également un conseil des dix, et un conseil des inquisiteurs d'état; mais ces institutions ne furent que de foibles copies, et ne déployérent jamais ni la vigueur, ni l'esprit sombre et sévère de leurs modèles. L'histoire de Gênes, avant le seizième siècle, offre un véritable chaos de révolutions, de changements, d'évènements divers; nulle part, peut-être, le génie turbulent des factions ne se développa avec plus de

force, nulle part la légèreté et l'inconstance de la multitude ne présentèrent un champ plus facile à ses intrigues. D'abord Gibeline, la ville se rangea souvent du parti Guelfe; déchirée, plus tard, par les dissentions des grands et du peuple, elle fut tour-à-tour dominée par les *Grimaldi*, les *Fieschi*, les *Adorno*, les *Fregose*, les *Spinola* et les *Doria*; enfin, fatiguée et lassée par ses divisions intestines, elle chercha plusieurs fois la protection des souverains étrangers, et se soumit soit aux ducs de Milan, soit aux rois de France; sans pouvoir cependant trouver le repos sous aucune forme de gouvernement, et sans que la présence d'une force étrangère put jamais calmer la haîne des partis. Mais au milieu de ces agitations continuelles, son commerce et ses manufactures s'élevèrent à la plus brillante prospérité: ses établissement dans l'Orient ne se ressentoient que foiblement des désordres de la patrie, et les magistrats d'une de ses colonies (Galata) bravoient impunément les empereurs de Constantinople. Dans

les guerres, où une rivalité commerciale l'engageoit avec Venise, ses flottes eurent souvent l'avantage; une fois même, elles pénétrèrent jusque dans les lagunes, et menacèrent d'une complète destruction cette ennemie, alors si redoutable. Mais Venise, sûre de la force intérieure de son gouvernement, et toujours habile à profiter des circonstances, réparoit facilement ses pertes, au lieu que l'instabilité du gouvernement génois l'empêchoit de recueillir jamais aucun fruit de ses victoires. Vers le milieu du quinzième siècle, les haînes héréditaires et les haînes des factions étoient arrivées à un plus haut point d'acharnement; pour les éteindre on eut recours à un moyen bizarre et unique, je crois, dans les fastes de l'histoire: tous les nobles, ou plutôt tous les hommes ayant à Gènes les droits de citoyens, furent divisés en vingt-huit familles factices, appelées *albergi*; les familles les plus illustres et les plus nombreuses, donnèrent chacune leur nom à un des *albergi*, et les autres individus qui le composoient furent obligés à l'a-

dopter, aussi bien que ses armes; mais, ce qui est bien autrement extraordinaire, c'est que tous épousèrent les passions et les intérêts politiques de leur nouvelle famille. Cet ordre de choses dura jusqu'au temps d'André Doria, où le gouvernement fut organisé tel qu'il a existé jusqu'à sa chute. A cette époque, où Doria après avoir sauvé sa patrie cherchoit encore à en réformer les lois, Venise avoit déjà perdu une partie de sa puissance; mais rien de sa gloire. La longue durée de son existence, sa tranquillité intérieure, la sagesse de son administration, et sa fermeté dans les revers, la rendoit pour l'Europe un objet d'admiration, et son gouvernement passoit pour le chef-d'oeuvre de l'esprit humain.

Les Génois cherchèrent donc à l'imiter, mais leurs moeurs ne paroissoient pas vouloir se plier au principe despotique d'une aristocratie sévère; aussi, en les copiant, adoucirent-ils beaucoup les institutions vénitiennes; l'admission au livre d'or fut comparativement facile à obtenir; la di-

gnité de doge, au lieu d'être à vie, fut réduite à deux années, et aucun des conseils du pouvoir exécutif n'eut le droit de disposer secrètement de la vie des citoyens; enfin, l'odieux et funeste système de corruption, d'espionnage et de délation y demeura toujours inconnu. Cependant le commerce et les richesses de Gènes diminuèrent moins rapidement; le peuple y conserva une énergie que les Vénitiens avoient perdue depuis long-temps, et, en 1748, époque où l'Italie étoit plongée dans une profonde léthargie, il se signala par un trait de vigueur infiniment honorable à son courage et à son patriotisme. Les Autrichiens, sous les ordres du marquis de *Botta*, occupèrent la ville, sans éprouver aucune résistance; mais ils eurent l'imprudence de maltraiter un peuple vindicatif et fier encore de son indépendance: quelques coups de canne, qu'un officier donna à un portefaix, qui se vengea en le poignardant, furent comme l'étincelle électrique et le premier signal du soulèvement; tous les habitants prirent les armes, se préci-

pitèrent sur les impériaux, les chassèrent de la ville, et bientôt les forcèrent à repasser la boquette. Cette révolution fut en entier l'ouvrage du peuple, et pourtant l'aristocratie ne perdit rien de son pouvoir; il falloit que ce gouvernement eut jeté de bien profondes racines dans les esprits et dans les coeurs. — Sous le rapport des arts, les palais particuliers offrent infiniment plus d'intérêt que le palais public; mais je n'entrerai pas dans des détails qui pourroient me mener trop loin, et rappeler ceux qui se trouvent dans quelques-uns de mes chapitres précédents; je ne puis néanmoins me résoudre à passer tout-à-fait sous silence la maison de campagne bâtie par André Doria, séjour favori où il aimait à reposer sa vieillesse. L'édifice est vaste et beau, rempli de fresques précieuses; les jardins sont très-étendus et parmi les objets curieux qu'ils renferment, le plus curieux, sans doute, est une fontaine de Neptune, où le premier maître de la maison s'est fait représenter avec les attributs du dieu des mers; voilà du moins ce que

dit la tradition et ce que tous les voyageurs ont rapporté; cependant croyons, pour l'honneur de l'humanité, qu'une vanité aussi puérile n'approcha pas du coeur de ce grand homme. Dans une autre partie des jardins, et presque au pied d'un colosse d'Hercule, est la tombe modeste d'un chien; les sentiments d'une sensibilité touchante, qui engagèrent Doria à élever un monument à la mémoire de ce serviteur fidèle, peuvent racheter sa tentative d'apothéose.

Les églises sont d'ordinaire en Italie, le plus bel ornement des villes; mais celles de Gènes ne sont remarquables que par leur grand nombre; la plupart sont bâties comme les palais de la noblesse du vieux portique, c'est-à-dire, en petits carreaux de marbre blanc et noir (les Génois regardoient apparamment Dieu comme bon gentilhomme et d'ancienne race). Du reste, leur architecture est sans style et sans ornements, et les tableaux qu'elles renferment, quoique en général excellents, ne méritent pas d'être cités dans un pays où ce genre de richesse est très-commun.

Si l'on veut jouir de l'aspect général de la ville, il faut se rendre à l'église de Carignan ou dans les jardins *Negroni*. Là, d'une position élevée, la vue s'étend sur les environs et plonge à vol d'oiseau dans les rues et les places; l'ensemble de ce paysage est aussi brillant qu'animé. Mais c'est sur-tout du port que Gènes apparoît dans toute sa magnificence; c'est de là que ses palais, qui s'élèvent en amphithéâtre, que leurs terrasses couvertes d'orangers, présentent un coup d'oeil vraiment admirable. Le port lui-même est vaste; son embouchure est fermée par deux môles d'une construction très-ancienne, sa profondeur est suffisante pour les plus gros vaisseaux et le fond partout excellent. La *Darsana*, ou ancien port militaire, est un bassin creusé de main d'hommes, qu'entourent les hangards et les divers bâtiments nécessaires à un arsenal. Cet établissement, pour l'étendue, n'est pas un dixième de celui de Venise; cependant, au moyen âge, il a vomi des flottes presque aussi redoutables. Lors de mon

séjour le commerce, cette âme des villes maritimes, paroissoit dans un état assez florissant: plus de quatre-vingts vaisseaux étoient mouillés dans le port, et partout on y voyoit régner la plus grande activité; sur-tout dans la partie consacrée au port franc, où d'immenses magasins étoient pleins de marchandises jusqu'à leur comble. Gènes est sans doute beaucoup déchue de son antique prospérité; cependant elle est encore sous les rapports commerciaux la première place d'Italie, et avec Milan sa cité la plus opulente. Nombre de ses gentilshommes possèdent des terres considérables dans le royaume de Naples, l'état Ecclésiastique, la Toscane, la Sardaigne et même l'Espagne; pendant que ses capitalistes font rouler leur fortune dans l'Europe entière. Le génie national paroît aussi éminemment propre aux occupations mercantiles.

Le Génois passe pour actif, entreprenant, économe et sur-tout d'une grande finesse; un proverbe généralement répandu dit, qu'il faut cinq Italiens pour tenir tête

à un Juif et sept Juifs, au moins, pour tenir tête à un Génois. Au reste, s'il n'a pas la mollesse et le penchant à l'oisiveté de l'Italien, il n'en a pas non plus l'aménité ni la douceur, et son énergie ne paroît employée qu'à servir ses passions. Dès les temps de l'antiquité l'habitant de la Ligurie avoit déjà la même réputation, et Virgile le peint ainsi au second livre des Géorgiques :

Assuetumque malo Ligurem.

Les derniers troubles qui agitèrent l'Italie, furent en général l'ouvrage des classes moyennes de la société, et Gènes est la seule ville où le bas peuple y ait pris une part active; aussi la révolution y fut-elle souillée par des excès, et même des cruautés, inconnus à Naples et à Turin. Une troupe d'hommes armés se saisit du gouverneur, l'accabla d'outrages, et l'auroit sans doute mis en pièces, si l'archevêque, à la tête de son clergé et revêtu de ses habits pontificaux; n'étoit parvenu à le retirer des mains de ces furieux.

Ces excès populaires sont dangereux partout; mais ils peuvent sur-tout devenir fatals dans une grande ville de commerce, remplie d'une nombreuse population de journaliers, et où les magasins et les caisses des négociants offrent un riche butin et un appas séduisant à l'avidité. Après un peu plus d'une semaine de séjour à Gênes, je partis pour Turin. La nouvelle route ne passe plus par les défilés presque impraticables de la boquette; elle est tracée à travers les montagnes, et les plus grosses voitures y passent sans peine. Notre première couchée fut à Novi, frontière du territoire Génois. Cette petite ville est connue dans l'histoire des guerres d'Italie, par la victoire que l'armée Austro-Russe y remporta sur les François, commandés par les généraux Joubert et Moreau. Le lendemain nous passâmes par Marengo, village devenu bien autrement célèbre par la défaite de Mélas. Le soir du même jour nous entrâmes dans Turin.

Chapitre Quatorzième.

Turin, quoique bâti en briques, n'en est pas moins la ville la plus régulièrement belle d'Italie; les rues y sont larges et tirées au cordeau; le style général de l'architecture est noble et simple, mais très-monotone; tous les bâtiments d'une rue sont d'ordinaire construits sur le même modèle, et c'est moins une ville qu'un régiment de maisons revêtues d'uniformes. Du reste, rien n'y rappelle l'Italie: on n'y voit point de ces édifices remarquables élevés par des citoyens puissants, aux époques libres et florissantes du moyen âge; point de ces magnifiques églises, luxe de la dévotion des siècles sémi-barbares; point, non plus, de ces galeries, de ces statues, de ces tableaux célèbres, et le Piémont paroît être demeuré étranger à la gloire des beaux-arts, qui si long-tems illustrèrent l'Italie. Les moeurs ont peut-être encore moins de

ressemblance que les aspects physiques; jamais le Piémont ne s'est gouverné en république et cette différence qui, depuis tant de siècles, devroit être effacée, influe encore puissamment sur l'état moral du pays. La noblesse, au lieu d'être comme dans la Lombardie, et sur-tout la Vénétie, une noblesse citadine y a conservé un esprit éminemment féodal, et, à l'exemple de la noblesse de France, elle regardoit les armes comme la seule profession qu'elle put embrasser avec honneur. Cette manière de voir n'a pas peu contribué à conserver l'esprit militaire, qui toujours s'est maintenu dans le Piémont à un degré éminent.

Des institutions à-peu-près semblables, une cour qui avant la révolution imitoit celle de Versailles, enfin, une réunion de plusieurs années, tout a contribué à empreindre Turin de moeurs et d'opinions essentiellement françoises: on y voit régner ces degrés d'élégance dans les sociétés, ces jalousies de coterie, cette affectation d'aisance dans les manières et toutes ces nuances prèsque imperceptibles, incon-

nues au reste de l'Italie. La galanterie, pierre de touche des moeurs sous plus d'un rapport, n'y porte aucune teinte de sigisbéisme; enfin, pour rendre la ressemblance plus parfaite, la haute société y parle le François, quelquefois le patois piémontois; mais le bon Italien y porte déjà une légère teinte d'esprit d'opposition.

Le Piémont a vu, de nos jours, éclater dans son sein une des révolutions qui ont agité le midi de l'Europe. Mais nulle part, peut-être, le théâtre n'en a été plus mal choisi. Généralement en Italie l'opinion est une, sur-tout en matière politique, et ne varie que de l'indifférence à l'enthousiasme; ici, au contraire, des ultras, absolument semblables aux ultras de France, forment un parti nombreux qui opposoit aux novateurs de puissants obstacles, et le succès de ces derniers fut plutôt l'effet de la surprise que d'une force réelle. Du reste le but de la révolution, plus nationale encore que libérale, n'offroit pas aux peuples du Piémont un intérêt direct. Il seroit, sans doute, curieux d'examiner de

quoi se composoient les principes actifs de ce bouleversement, qu'elles causes paralisèrent le gouvernement et l'empêchèrent d'en arrêter l'élan; enfin, quels étoient le but et les espérances des novateurs; mais cette époque est si rapprochée de nous, les opinions qui se combattirent alors touchent à tant d'intérêts et de passions encore dans toute leur vigueur, que la franchise et l'impartialité de l'histoire y sont impossibles, et que le silence doit souvent parler aussi bien que les mots. Cependant je vais essayer d'en tracer une rapide esquisse.

Les traités qui rendoient au Piémont son indépendance politique, ne pouvoient que lui être agréables, ils le séparoient de la masse d'un vaste empire où, pour ainsi dire, il étoit noyé, et lui redonnoient une existence nationale. Le roi que ramenoit la restauration étoit doué d'un esprit noble et chevaléresque; précédé par une réputation de bonté, méritée à juste titre, il devoit fortement inspirer ce genre d'intérêt qu'on porte, même involontairement, à de longs malheurs soutenus avec dignité. —

Remonté sur le trône, Victor Emmanuel ne se démentit pas: aucun sentiment hostile, aucun esprit de vengeance ou de partialité ne vint souiller son retour, et, s'il commit des fautes en administration, s'il rétablit les anciennes lois piémontoises, inférieures, sans doute, aux institutions napoléonniennes, si, enfin, il rétablit de vieux abus que des privilèges existants avoient autrefois forcé de tolérer, mais que rien n'excusoit plus, il est certain pourtant que l'état du pays sous son gouvernement, ne justifioit pas la chance des malheurs qu'une révolution entraîne souvent après elle. Mais l'Italie contenoit alors des germes nombreux de fermentation; une puissante société secrète étoit en grande partie maîtresse de l'opinion, et elle s'exagéroit l'influence de celle-ci sur les forces physiques de l'état; elle se faisoit sur-tout illusion sur le caractère des classes inférieures du peuple, et l'expérience seule pouvoit lui apprendre le secrèt de sa foiblesse.

Ceci mérite d'être repris de plus haut. Vers la fin du siècle passé le pouvoir de la noblesse, aussi bien que les droits municipaux des villes, avoient cessé d'exister; quelques privilèges subsistoient encore; mais rien ne les appuyoit et personne (en France surtout) n'eut ôsé les défendre par la force; ainsi, malgré des séparations apparentes très-marquées, tout l'état n'offrit plus qu'une masse également soumise à l'action toute-puissante du gouvernement; mais alors le peuple réuni en une seule catégorie forma de bien autres prétentions, et, laissant de côté le mot gothique de privilège, il ôsa reclamer ce qu'il appeloit ses droits imprèscriptibles. On voulut alors, mais envain, opposer l'une à l'autre les diverses parties de cette masse devenue presque homogène, et les fantômes d'anciennes institutions, depuis long-temps trop foibles pour se défendre contre les volontés du gouvernement, se trouvèrent également impuissants pour défendre celui-ci contre l'élan de la multitude. La révolution fut le fruit de cet état de choses.

Mais ses crimes et ses désordres effrayèrent l'Europe; plus modérée, elle eut peut-être été d'un exemple plus entraînant. Une réflexion que font naître les diverses phases de cette terrible révolution, et que confirment les évènements politiques qui l'ont suivie, c'est que les gouvernements, quels qu'ils soient, ont perdu en force de résistance tout ce qu'ils ont gagné en force d'exécution: la machine compliquée de l'administration a une telle influence sur le pays, que le parti assez fort pour s'en saisir écrase indubitablement ses adversaires, et qu'une longue lutte est devenue impossible.

Tous les souverains se liguèrent contre la révolution sans pouvoir la comprimer; mais celle-ci, invincible dans ses armées, dévoroit ses propres enfants, et aucun gouvernement ne pouvoit jeter de bases solides sur ce sol détrempé de sang; enfin, Napoléon parut, et en France tout plia sous l'ascendant de son génie. Pendant plusieurs années cet astre occupa à lui seul la scène entière du monde; alors l'énergie

de toutes les âmes, l'activité de tous les esprits n'eurent que deux directions: celles de le servir ou de lui résister. Après sa chute les esprits se reportèrent vers les spéculations politiques; l'imagination même y chercha un aliment, et les anciens systèmes, modifiés il est vrai par l'expérience, reparurent bientôt sous le nom d'idées libérales. Si leurs premiers développements ne contribuèrent pas à la chute du dictateur de la France; si une extrême indulgence, et même quelque protection n'entourèrent pas leur berceau, c'est ce qu'il est hors de mon sujet d'examiner.

Les suites naturelles du développement des idées libérales furent arrêtées dans le nord par la sagesse des souverains, et par une espèce de nationalité dans les gouvernements; enfin, par la magie qu'ils empruntoient de leurs victoires; mais dans le midi, rien ne put en arrêter l'essor; là, surtout, où le voeu public demandoit une existence nationale différente, là encore, où le peuple étoit sans garanties, et pour-

tant le gouvernement sans force. — Quand les révolutions d'Espagne et de Naples eurent éclaté, une agitation violente se manifesta dans toute l'Italie; l'espoir du succès anima les esprits les plus timides, et ils résolurent d'arracher par la force ce qu'on refusoit à leurs voeux. — Le Piémont, que ne dominoit pas une force imposante de troupes étrangères, paroissoit un point d'appui convenable. Les opinions, il est vrai, étoient loin d'y être unanimes; mais le caractère du peuple passoit pour énergique, et on espéroit tirer de grands avantages de ses institutions éminemment militaires. Un individu que sa naissance mettoit à l'abri de tout soupçon, ainsi que quelques personnes qui occupoient à Turin des places éminentes, fermoient les yeux sur les menées des novateurs et paroissoient partager leurs opinions: des clubs se formèrent donc de toute part, et rien ne fut négligé pour s'assurer de l'esprit des soldats et des habitants. Mais la correspondance des comités et la tenue des clubs

avoient été si peu secrètes, que le gouvernement, malgré son extrême sécurité, commença à concevoir de sérieuses inquiétudes, et le soulèvement des étudiants de l'université les rendit encore plus vives: l'émeute fut, il est vrai, facilement comprimée par la force; mais vingt-cinq jeunes gens y furent dangereusement blessés, et l'opinion publique réprouva fortement cette sévérité. La fermentation des esprits, que cet événement annonçoit déjà, s'en accrut encore sensiblement, sur-tout parmi les classes mitoyennes de la société, et les choses étoient arrivées au point où le secrêt ne pouvoit plus être gardé long-temps. D'un autre côté, les troupes autrichiennes avoient quitté la Lombardie et s'avançoient vers Naples; enfin, le moment d'agir étoit définitivement arrivé.

Dans le projet primitif la révolution devoit d'abord éclater à Turin; les diverses garnisons dans lesquelles on avoit de nombreux émissaires y auroient accédé, et, après avoir forcé le roi à donner une con-

stitution, l'armée entière devoit se précipiter sur la Lombardie, (alors à-peu-près dégarnie de troupes), soulever cette province et par ce mouvement hardi prendre à dos toutes les forces autrichiennes. Ce projet s'il eut réussi eut pu, sans doute, avoir les plus grandes conséquences. Les opinions des *carbonari* étoient bien autrement populaires en Lombardie qu'en Piémont. Là seulement la révolution eut été dans son véritable élément; c'est là, surtout, que le dogme de l'indépendance italienne était conçu par tous les esprits, et senti par tous les coeurs, et si, malgré l'unanimité nationale et l'énergie que donnent aux peuples les fièvres politiques, il eut enfin fallu succomber sous la puissance de l'Autriche et de la Russie (chose, au reste, que la grande disproportion des forces rendoit presqu'indubitable) les vaincus auroient pu du moins se glorifier de leur résistance.

La révolution alloit éclater, lorsque le peu de résolution, (quelques-uns disent la trahison d'un des principaux

chefs), fit d'abord remettre, puis manquer le projet. Plusieurs des meneurs craignirent même pour leur sûreté et ils se retirèrent, résolus de brusquer le dénoûment, et de chercher leur salut dans les troubles qu'ils alloient faire naître.

La garnison de la citadelle d'Alexandrie donna la première le signal de l'insurrection; quelques garnisons l'imitèrent, et peu de jours après la citadelle de Turin arbora le drapeau tricolor, depuis trente ans enseigne commun de tous les révolutionnaires. Au milieu de cette marche rapide des évènements, le peuple étoit jusqu'alors demeuré inactif, et spectateur presque indifférent de la grande lutte qui venoit de s'engager. Cependant l'agitation finit aussi par le gagner, des attroupements se formèrent dans tous les quartiers de la capitale; les soldats en même temps sortirent de la citadelle, et tous, de concert, marchèrent vers le palais du roi.

Une chose digne de remarque, c'est que dans les dernières révolutions du midi, révolutions purement de principe, le peu-

ple demeura toujours en seconde ligne, et que ce fut partout dans l'armée, que se manifestèrent les premiers symptômes d'agitation. Ce phénomène, absolument nouveau dans l'histoire du monde, demeure presque inexplicable: à moins qu'on ne suppose qu'en Espagne une guerre éminemment nationale, et la conscription à Naples et dans le Piémont, en rendant tous les citoyens soldats, avoient fini par rendre les soldats citoyens: ou bien encore, que l'esprit d'une sévère discipline, qui ne connoît aucune exception et point d'autre distinction que celle du grade militaire, n'est, peut-être, pas aussi contraire à l'esprit de républicanisme qu'on l'avoit cru jusqu'à ce jour. Mais, quelles que soient les causes générales, on peut en ajouter, pour le Piémont, une particulière et infiniment puissante. La plupart des officiers et des sous-officiers avoit servi dans l'armée françoise; ces hommes, remployés dans la nouvelle organisation, ne virent qu'avec chagrin se borner leur horison à un avenir à-peu-près certain et

très-étroit; mécontents du présent, chaque jour ils regrettoient cette immense carrière qui s'ouvroit devant chaque soldat de Napoléon, et attachoit au sort de sa grandeur toutes les ambitions qu'elle n'avoit pas encore satisfaites. Ces hommes, dis-je, appuyèrent fortement les novateurs, espérant trouver dans les chances variées d'une révolution, ou la mort, ou une fortune plus en harmonie avec leurs désirs.

Au reste, cet exemple de révolution militaire est éminemment dangereux, et pouvoit nous ramener à ces déplorables époques du Bas-Empire, où les légions créoient tour-à-tour et massacroient leurs empereurs; dévastoient les provinces et exploitoient, pour ainsi dire, l'état à leur profit. Machiavel, que, certes, on ne peut pas accuser d'une philantropie timide, dit que le plus grand malheur qui puisse arriver à un pays, est que la volonté des soldats y devienne plus puissante que celle des citoyens. Et de son temps ce danger étoit bien autrement éloigné. Les nations entières encore armées par les restes

du système féodal, pouvoient offrir aux armées une puissante résistance; de nos jours, dans la plupart des pays de l'Europe, qu'aurions nous à leur opposer? Mais revenons à notre sujet. La position du roi devenoit de plus en plus embarrassante; une foule immense l'entouroit de toute part; les dragons de la reine, qui formoient sa garde, protégeoient, il est vrai, sa personne, mais ils n'avoient ni la force, ni même la volonté d'agir hostilement contre les mutins. Placé alors vis-à-vis d'une constitution qu'il ne pouvoit pas empêcher, et qu'il ne vouloit point reconnoître, Victor Emmanuel résolut d'abdiquer; préférant toute espèce de sacrifice à l'obligation de sanctionner un acte que sa conscience n'approuvoit pas, ou de donner une parole qu'il n'eut pas l'intention de tenir; persuadé comme Louis XII. que le coeur des rois doit être le dernier asyle de la bonne-foi sur la terre. Il résigna donc la couronne en faveur de son frère le duc de Genevois, alors absent du royaume, et le même acte nommoit le prince de Ca-

rignan régent par *intérim*. A peine l'abdication fut-elle publique que l'ex-roi quitta Turin et se retira à Nice.

Cet évènement déconcerta en grande partie les projets des novateurs; le caractère du roi leur offroit une importante garantie, et il eut été vraîment curieux de savoir qu'elle marche on eut tenu envers un pays dont la révolution eut été défendue par le souverain lui-même.

Le prince de Carignan prit les rènes du gouvernement; mais le peuple, qui s'étoit dissipé à la nouvelle de l'abdication, se réunit de nouveau, demanda à grands cris la constitution d'Espagne, et finit par forcer le prince à la faire publier. Une junte fut formée en conséquence et tout le Piémont se soumit au nouvel ordre de choses; ceci ne dura que quelques jours.

Aussitôt après l'abdication du roi, le prince de Carignan s'étoit empressé d'en instruire le duc de Genevois; il lui rendit également compte des évènements subséquents, et lui demanda ses ordres pour l'avenir. La réponse se fit attendre assez

long-temps, mais elle arriva enfin, et elle étoit foudroyante: le nouveau roi refusoit de reconnoître la constitution, déclaroit les chefs de la révolution traîtres à leur pays, et enjoignoit au prince de quitter Turin dans les 24 heures. Celui-ci obéit sur le champ. Il partit dans la nuit, laissant aux nouvelles autorités constituées un message qui leur ordonnoit de se dissoudre. La junte crut alors que ses fonctions avoient cessé et que son autorité n'existoit plus. Un de ses membres (le comte de Santa-Rosa) homme doué d'un esprit énergique, ôsa lui faire changer d'opinion, et l'engagea à défendre les droits que le Piémont venoit d'acquérir. La nouvelle que Gènes s'étoit fortement déclaré pour le parti de la liberté vint encore confirmer cette résolution.

Les mesures qu'exigeoient les circonstances furent prises sans délai, l'ordre d'armer les milices expédié, et toutes les troupes disponibles réunies aux environs de la capitale; mais l'unité n'existoit plus: le comte de Latour, qui commandoit à Novarre, avoit rassemblé plusieurs régiments

qui n'avoient pris aucune part à la révolution, et à leur tête il résolut de résister à la junte.

Dans cet instant éminemment critique, quand les forces des deux partis alloient se mesurer, vint la désastreuse nouvelle de la dispersion complète de l'armée napolitaine, et de la honte dont elle s'étoit couverte. Cet évènement détruisoit par sa base tout le projet des libéraux, et leur ôtoit l'espoir de tout succès durable; on résolut pourtant de tenter un dernier effort. Mais les éléments des prodiges n'existoient pas dans le Piémont. L'ambition, et non l'enthousiasme, guidoit la plupart de ceux qui avoient embrassé le parti de la révolution; ils eussent, sans doute, été fidèles dans les succès, mais bien peu étoient disposés à se sacrifier dans les revers.

Cependant les troupes marchèrent vers Novarre; mais à peine aperçurent-elles dans les rangs de leurs adversaires quelques escadrons autrichiens, qu'aussitôt elles se mirent en retraite; bientôt la retraite se changea en fuite, et dès-lors chacun ne son-

gea plus qu'à sa sûreté personnelle. Le comte de Santa-Rosa voulut encore réunir quelques bataillons et défendre le passage de la *Boquetta*, ce fut envain : personne ne l'écoutoit plus. Ainsi finit la révolution Piémontoise, qui par son issue malheureuse fit rapidement rétrograder l'opinion, et soumit l'Italie pour long-temps encore à l'influence toute-puissante de l'Autriche.

A quelques milles de Turin, sur le sommet d'une haute montagne, s'élève la *Superga*, église magnifique qui sert de sépulture à la famille royale. A-peu-près à la même distance; mais dans une direction opposée, est le château de Rivoli, résidence de la cour pendant les grandes chaleurs de l'été. Lady Morgan confond habilement ce Rivoli avec celui de Vénétie, devenu célèbre par une des plus brillantes victoires du général Bonaparte, et que les François appelèrent long-temps le Rivoli-Victoire.

Du reste, les environs de Turin, quoique très-agréables, n'ont rien qui mérite une mention particulière; et je passerai

également sous silence les détails de mon voyage jusqu'à Milan.

Chapitre Quinzième.

Je ne dirai presque rien de Milan; ce n'est pas que la matière ne soit riche, mais ma mémoire est foible, et je ne veux plus surcharger de détails un ouvrage à mon avis déjà trop long. La ville est belle, sans avoir rien de très-remarquable. Les grands bâtiments y sont communs et pourtant les beaux édifices assez rares; le plus magnifique est, sans contredit, la cathédrale. Cette église est après Saint-Pierre de Rome la plus vaste de l'Italie. Elle est en entier bâtie de marbre et son architecture est gothique, mais ornée d'une quantité prodigieuse de statues que le gothique ne connut jamais. Ce bâtiment a dû coûter des sommes prodigieuses; plusieurs siècles l'avoient encore laissé imparfait, et il ne fut achevé que sous la domination, et par ordre exprès de Napoléon. Aussi le style des sculptures, et sur-tout des statues, n'est-il

nullement uniforme et il est facile de suivre siècle par siècle les progrès de la construction de cette basilique.

Le second monument de Milan, et l'objet d'un culte presque aussi vif, est *la scala.* Ce théâtre, espèce de géant dans son genre, est composé de cinq rangs de loges et peut contenir environ six mille personnes, nombre prodigieux, sur-tout pour l'Italie, où chacun veut être au spectacle aussi à l'aise que chez soi.

La Berra, autrefois superbe monastère, contient maintenant l'École des beaux-arts et le musée; celui-ci est fort riche, sur-tout en fresques sciées dans les murs d'églises supprimées. On y voit en outre plusieurs statues et plusieurs tableaux estimés; un entre autres (très-curieux s'il est antique) attribué à *Giovanni Sanzio,* père du célèbre Raphaël. On y voit aussi un tableau de ce dernier; mais appartenant tout au plus aux premiers jours de sa seconde manière: il représente le mariage de la Sainte-Vierge, et, dans un des coins du tableau, on voit un jeune homme briser une baguette. La-

dy Morgan observe, que ce doit être, sans doute, quelque amant dédaigné qui brise sa canne dans un instant de dépit; il est, au reste, assez singulier que notre célèbre voyageuse ne se soit pas aperçue, que la même circonstance se reproduit dans présque tous les anciens tableaux qui représentent un mariage: c'étoit un usage de l'antiquité, et toutes les fois qu'une vierge étoit présentée aux autels de l'Hymen on brisoit une baguette en son honneur; il est probable que c'étoit une allégorie; mon lecteur en percera facilement le voile.

Dans le réfectoire de l'ancien couvent des dominicains, est le fameux cénacle de *Léonard de Vinci*; les beautés de cet ouvrage sont d'un ordre au-dessus de mon intelligence d'amateur, et j'avoûrai, à ma honte, que je n'ai vu dans cette fresque, tant louée et si souvent décrite, qu'une réunion de figures à expression outrée, tracées par un pinceau dur et roide. L'église de Saint-Étienne majeur offre un intérêt d'un genre tout différent; c'est-là qu'en 1476, *Galeazzo Marie Sforce* fut assassiné

par *Visconti*, *Lampugno* et *Oligati*. Les catastrophes de ce genre furent assez fréquentes dans le moyen âge; mais celle-ci eut de particulier, vu sur-tout l'époque, que les conjurés, gentils-hommes milanois distingués par leur naissance, furent guidés par leurs opinions et leurs sentiments bien plus que par leurs vues politiques. Tous trois périrent: Oligati et Lampugno furent massacrés par les gardes du prince; Visconti, moins heureux, parvint d'abord à s'échapper; mais repris quelques jours après, il mourut dans d'affreux supplices. L'histoire dit qu'en montant sur l'échafaud, il vit d'un oeil ferme les tourments qui lui étoient préparés, et prononça ce vers latin:

Dira mors, sed manet gloria facti.

L'Église du Saint-Sépulcre n'a rien de remarquable, mais dans les bâtiments attenants est placée la fameuse bibliothèque Ambroisienne, fondée par Saint-Charles Borromé. A cette bibliothèque est joint un musée moins nombreux que celui de la *Berra*; mais infiniment plus précieux, et admirable sur-tout par le choix de tous les morceaux qui le composent.

Les environs de Milan sont la partie la plus fertile de la fertile Lombardie. La noblesse milanoise, grâce probablement aux majorats, s'est maintenue la plus riche de l'Italie septentrionale, et il est naturel que son opulence se fasse sentir dans ses maisons de campagne; aussi sont-elles, en général, d'une grande beauté, et à Monza, petite ville distante d'environ quatre lieues, on admire la superbe *villa Augusta*, palais magnifique appartenant aux souverains, et où les vice-rois viennent quelquefois passer la belle saison.

Dans la cathédrale est conservée la fameuse couronne de Lombardie; on sait que dans l'anneau inférieur est enfermé un cercle de fer, précieuse relique provenant, dit-on, des clous de la vraie croix; quant à moi, j'aimerois mieux y voir une ingénieuse allégorie du monde, où l'édifice brillant d'une couronne s'appuie sur un cercle du plus commun, mais du plus utile des métaux.

Le milanois est naturellement enjoué, pourtant très-industrieux et volontiers as-

sidu au travail. Cet esprit, ennemi de la paresse, se fait remarquer jusque dans ses plaisirs qui, en général, sont vifs et animés. Les rues de Milan ne sont pas, comme dans presque toutes les villes d'Italie, encombrées d'une foule d'hommes occupés à bagnauder, et se livrant au *doux rien-faire* avec une gravité digne d'un sénateur romain; bien au contraire, tout y est ou gaîté ou activité. La bonté passe encore pour un des traits du caractère national. Cependant Milan a été de nos jours le théâtre d'une violence digne des siècles barbares de la Lombardie, et qui annonce tout au moins de profondes passions.

Prinna, ministre des finances du royaume d'Italie, s'étoit rendu odieux au peuple par sa sévérité, et plus encore à la classe marchande, par l'exactitude avec laquelle il faisoit observer le système continental. Long-temps la haine s'étoit exalée en malédictions; mais en 1814 (époque ou le prestige qui entouroit Napoléon avait cessé d'exister, où sa puissance crouloit de toute part), les esprits enhardis par la foi-

blesse du gouvernement, ôserent former des projets de vengeance.

Un jour des groupes nombreux se réunirent devant la maison du ministre des finances. Celui-ci en fut averti, mais il ne voulut point s'éloigner d'abord, espérant que l'attroupement se dissiperoit de lui-même, et quand il le voulut, la fuite étoit devenue impossible. Le peuple entouroit sa maison; bientôt il en brisa les portes et se saisit de sa personne. — Le malheureux *Prinna*, traîné dans les rues, fut pendant plusieurs heures exposé à toute sorte d'outrages, et finit par expirer sous les mauvais traitements dont on l'accabloit. Après sa mort, le peuple se mit à démolir son palais, et avant la fin du jour il fut rasé jusqu'aux fondements. (*)

On ignore absolument si quelques personnes d'un rang supérieur ne dirigèrent pas en cette occasion le soulèvement du peuple. On ne fit, il est vrai, aucune ten-

(*) Il n'a pas été rebâti et le lieu qu'il occupoit forme maintenant une assez jolie place

tative pour sauver Prinna; mais toutes les troupes disponibles étoient alors sur l'Adige, et il s'en falloit de beaucoup, qu'il y eut à Milan une force militaire capable d'en imposer à la multitude. L'entrée des Autrichiens, qui eut lieu quelques semaines après, vint remplir la scène d'évènements d'un intérêt bien autrement général.

Milan est la ville la plus manufacturière de l'Italie; mais c'est sur-tout sous les rapports politiques qu'elle peut offrir un haut intérêt. Avant la révolution elle étoit la capitale des possessions autrichiennes en Italie; Napoléon en fit également le centre de son administration, et c'est là sur-tout, que s'est fait sentir le mouvement énergique qu'il savoit imprimer aux esprits. Il est au reste encore à savoir si lui-même, malgré toute la force et l'étendue de son génie, n'eut pas fini par être embarrassé de tant d'activités que son système avoit créées, et que son ambition n'auroit plus su où employer. L'égalité des droits n'étoit pas le seul mobile de cette agitation des esprits: de nos jours elle existe dans presque toute

l'Europe; mais sous le gouvernement de Napoléon, les sommités sociales étoient, presque en entier, composées d'hommes à qui la révolution avoit ouvert le chemin de la fortune, et leur exemple sollicitoit toutes les ambitions et enflammoit toutes les imaginations de la soif des grandeurs. Maintenant, on ne sauroit en disconvenir, cette espèce de fièvre s'éteint de jour en jour; le repos, premier besoin des hommes après de vives agitations, fait aussi sentir ses douceurs, et chacun cherche à jouir des avantages, et des agréments que sa position personnelle peut lui offrir. — Mais continuons notre voyage.

Chapitre Seizième.

Nous partîmes de Milan à la pointe du jour; la fraîcheur de la matinée rendoit le voyage agréable; la route qui conduit à Pavie suit les bords du canal du Tessin, le pays qu'elle traverse est une plaine unie, bien arrosée et très-fertile; les pâturages en sont beaux et on y nourrit un grand nombre de bestiaux, qui fournissent chaque année au commerce une quantité considérable de ces fromages connus sous le nom de fromages de Parme. — Les vaches ne sont pas du pays, on les fait venir de la Suisse; mais au bout de la seconde génération elles dégénèrent tout-à-fait, du moins sous le rapport du laitage, et tous les efforts pour en naturaliser la race ont été jusqu'à ce jour inutiles.

Le Pavesan produit du lin, du chanvre, et toutes les graines céréales; les rizières, sur-tout, y sont en grand nombre

et rendent fiévreux l'air de la campagne; la population, obligée de se tenir réunie dans des bourgades pour se garantir de ses effets désastreux, ne sauroit suffire aux travaux de l'agriculture, et chaque année les montagnes du Génois lui fournissent un certain nombre de journaliers.

La culture du riz n'est pas aussi avantageuse que l'ont crû quelques voyageurs. Le produit des meilleures rizières n'excède que de bien peu le produit d'une bonne terre à froment, et les frais en sont bien plus considérables; il est vrai que chaque année elle donne le même genre de récolte, et qu'il n'est pas nécessaire des les alterner; mais quel avantage pourroit compenser les suites déplorables qu'entraîne cette culture? L'air empoisonne des districts entiers, et les ouvriers qui y travaillent sont frappés avant quarante ans d'une hydropisie incurable. Le gouvernement françois avoit défendu de faire de nouvelles rizières, et en général, on devroit restreindre cette culture aux terreins naturellement marécageux, et peu susceptibles d'autres productions.

Quelques milles avant d'arriver à Pavie, on apperçoit la superbe chartreuse près de laquelle fut livrée la bataille, où François Ier. perdit la liberté. La façade de l'église est couverte en entier, soit d'ornements gothiques, soit de bas-reliefs et de médaillons. L'intérieur répond à la façade: partout ce n'est que bas-reliefs, peintures, dorures, grilles sculptées et mosaïques. Il paroît que ces bons pères chartreux, ont fait passer dans leur église le goût des petits ornements, qui occupoient les loisirs de leur éternelle retraite: rien n'y est demeuré simple, pas un devant d'autel, pas même un coin de mur, qui n'en soit chargé, et les mosaïques de pierres fines y sont d'une richesse qui ne le cède en rien aux mosaïques de la fameuse chapelle des Médicis à Florence. Mais cette excessive profusion d'ornements fatigue bientôt la vue et l'attention. Dans un des coins de l'église on voit le tombeau du fondateur, Jean Galéas Visconti Ier., duc de Milan, le prince le plus puissant de l'Italie et le plus grand politique de son

temps. Sa domination s'étendait depuis le Piémont proprement dit, jusqu'aux lagunes de Venise, depuis Côme jusqu'à Parme et Gênes, et sans les efforts incroyables que fit la république Florentine (alors sous la conduite de la faction Albizzi et Ricci) pour sauver l'indépendance de l'Italie, la péninsule entière, eut sans doute subi son joug. Les généraux de ce prince arrêtèrent et défirent sous les murs de *Brescia*, l'armée allemande commandée par l'empereur Robert de Bavière. C'est la seule fois que les Italiens, par eux-même, ayent résisté à une invasion étrangère. A côté de ce monument, debout et accolées contre le mur, se voyent les statues de Lodovico Sforce dit le Maure et de sa femme; leurs têtes reposent sur deux coussins. Ces statues sont encore des espèces de mausolés.

Le cloitre est beau, mais il n'a rien de remarquable et ne sauroit être comparé à l'église. Ce couvent jouissoit de plus de 300,000 francs de rente. Il a été supprimé par l'empereur Joseph II. qui employa ses fonds, moitié à un hôpital, moitié à

un établissement où l'on élevoit et dotoit des jeunes filles.

Mais passons à Pavie. Cette antique capitale de la Lombardie, cette rivale de Milan, est depuis long-temps déchue de sa splendeur. Presque seule dans les guerres du moyen âge, elle demeura toujours fidèle au parti des gibelins; mais sa constance lui devint fatale: prise et pillée par les Milanois (en 1101) elle ne se releva jamais de ce désastre. Maintenant c'est une ville d'à-peu-près 25,000 âmes. Les rues sont étroites, pourtant assez bien alignées, et un grand nombre d'anciennes tours, restes de forteresses domestiques du moyen âge, lui donnent un aspect éminemment pittoresque; du reste, les édifices remarquables y sont peu nombreux. — La cathédrale ne contient rien d'intéressant. —

L'église de St. Michel, la plus ancienne de la ville, offre un modèle assez curieux de la première architecture gothique. Sa façade, entièrement couverte de bas-reliefs grossiers, est un monument irrécusable de l'état des arts à cette époque de barbarie.

Cette église, où furent couronnés les premiers rois de Lombardie, devoit toutefois dans dans son temps passer pour un chef-d'oeuvre.

Le plus beau bâtiment, comme l'établissement le plus remarquable de Pavie, est son université. La fondation en est très-ancienne, et, dans ces derniers temps, elle comptoit au nombre de ses professeurs les savants les plus distingués de l'Italie. *Volta*, inventeur de la pile galvanique qui porte son nom; *Scarpa*, connu par des découvertes en médecine et en chirurgie; enfin, le célèbre *Frank*, l'illustrèrent de leurs leçons. Mais quand nous visitâmes cet établissement il venoit d'éprouver des pertes bien sensibles. Volta, accablé par l'âge, s'étoit retiré à Côme sa patrie; Scarpa devenu doyen, avoit cessé ses leçons; quant à Frank il y a déjà bien des années qu'il est perdu pour Pavie. Du reste, l'université possède un riche cabinet d'histoire naturelle, un de physique, un observatoire, une vaste bibliothèque, un bel amphithéâtre pour les dissections; enfin, tout ce qui peut

être nécessaire au cours d'étude le plus complet.

Le collège Borromé est un bel édifice quarré, où 36 jeunes gens sont entretenus aux frais de la famille dont il porte le nom. Cet établissement doit sa fondation à St. Charles Borromé, homme râre, qui honora sa vie par une foule d'institutions utiles. Le collège dont nous venons de parler, la bibliothèque Ambroisienne de Milan et le superbe séminaire d'Arta, sont des monuments de sa munificence, et de son zèle pour le progrès des lettres. Si on ne parvenoit à la canonisation qu'avec de pareils titres, la légende, je crois, ne seroit pas si volumineuse.

Malgré l'affluence des écoliers, Pavie est un triste séjour; les rues y sont presque désertes, et quand j'y étois on n'y voyoit pas même de théâtre, chose inouie en Italie; aussi la quittai-je sans regrets. Trente milles de route, à travers une plaine fertile, me conduisirent jusqu'au Pô, frontière des domaines autrichiens. Plaisance n'est situé qu'à environ un mille au-delà. Cette ville

est vaste, mais mal peuplée; elle est ornée de fort beaux édifices; j'y ai vu une quinzaine de palais qui feraient honneur à la ville la plus magnifique; on y compte plusieurs particuliers fort riches.

La place principale est ornée de deux superbes statues équestres d'Alexandre et Ranucio Farnèse; elles sont posées très-avantageusement, et donnent à toute la place un air de beauté et de grandeur. Ces statues coulées en bronze, sont l'ouvrage de Jean de Boulogne; on les compte parmi les morceaux les plus admirables de cet artiste célèbre, et, ni Rome, ni Florence, ne possèdent rien dans ce genre qui leur soit supérieur.

La cathédrale est une vieille église; sa façade de marbre, grossièrement construite et chargée de petites colonnes, n'est guères remarquable; l'intérieur contient quelques fresques du Guercino et de Louis Carrache.

Le palais Farnèse, commencé sur une vaste place, est demeuré imparfait; cependant une partie des appartements avoit été achevée et meublée et les souverains y

habitoient pendant leurs sejours à Plaisance. Ils sont maintenant absolument délabrés et le palais sert de caserne à la garnison.

Le cardinal Albéroni étoit de Plaisance, et il y passa les dernières années de sa vie. On dit que malgré la disgrâce qu'il avoit éprouvée, il étoit demeuré sincérement attaché à la maison de Bourbon, et qu'il vit avec un plaisir inexprimable, se réaliser les projets que, le premier, il avoit ôsé former pour sa grandeur. — Ni l'âge, ni les dignités ecclésiastiques, ni les grandes places qu'il avoit occupées, n'avoient amorti dans cet homme singulier, la fougue du caractère, et le goût de cette plaisanterie boufonne à laquelle il devoit les premiers commencements de sa grandeur. — Un voyageur du siècle passé raconte à ce sujet un trait assez plaisant. Quand le Maréchal de Maillebois vint (1746) à Plaisance à la tête de l'armée françoise, Albéroni s'empressa d'aller le voir; son impatience naturelle, lui avoit fait négliger la formalité de se faire annoncer; un commis qui ne le connoissoit pas, lui dit avec assez

de hauteur: on n'entre pas; Mr. le maréchal est en affaires. Vous ne savez donc pas, répond le cardinal, que Mr. de Vendôme me recevoit sur sa chaise percée?

Albéroni fonda à une demie lieue de la ville un fort beau séminaire, où il finit ses jours et qui ne fut jamais ni supprimé, ni dépouillé.

De Plaisance à Parme le pays continue à être fertile et cultivé avec soin; mais il est moins arrosé que le reste de la Lombardie, on n'y voit plus sur-tout cette riche verdure du Pavesan; mais en revanche l'air y est infiniment plus sain, et partout les rizières y sont remplacées par des champs de froment. J'ajouterai ici, que dans la plus grande partie de l'Italie septentrionale on ne bat pas le blé avec des fléaux, mais avec un cylindre de bois grossièrement cannelé, auquel on attèle un ou deux chevaux, à-peu-près de la même manière qu'en Bulgarie, en Grèce et dans quelques parties de l'Ukraine.

Avant d'arriver à Parme, on passe le Tarro sur un pont magnifique. Le fleuve

qui, lorsque les pluies le font enfler est d'une largeur considérable, n'offroit alors qu'un foible filet d'eau, qu'une alouette, je crois, eut pu passer à gué. — Quant au pont, il est véritablement magnifique, et presque le plus bel ouvrage de ce genre qu'on puisse voir en Italie. Sa longueur est de plus de deux mille pieds, sa largeur de près de cinquante. Il a été construit par ordre de Marie-Louise, et paroît encore lui avoir été inspiré par le génie de son mari, génie qui couvrit d'innombrables monuments d'utilité publique tous les pays soumis à sa domination. Ce pont, au reste, a couté plus de deux millions de francs, et une dépense aussi forte, pour un état si petit, n'est, certe, pas compensée par l'établissement d'un pont, sur un chemin qui n'est pas une grande route de commerce, et sur une rivière qui n'a de l'eau que pendant quinze à vingt jours de l'année; mais, s'il faut des fantaisies aux princes, il est difficile d'en trouver de plus nobles.

Parme est plus petit que Plaisance; on n'y voit pas d'aussi beaux palais; mais sa

population est au moins du double. Le Parme partage la ville en deux parties, et les rues principales en sont propres et assez belles.

Le palais ducal est un vaste édifice irrégulier, ou plutôt un amas de divers bâtiments, dont une partie sert d'habitation au souverain; le reste est occupé par le fameux Théâtre Farnèse, construit à l'antique et qui maintenant tombe en ruines; par le cabinet de peintures, qui contient plusieurs beaux tableaux revenus de Paris: entre autres cinq Corrèges, et un Raphaël; par une riche bibliothèque; enfin, par le musée d'antiquités. — Celui-ci n'est plus ce fameux *Tesoro Farnesino*, autrefois un des plus riches de l'Europe, et que Ferdinand I^r^ transporta à Naples, où il fut en grande partie dispersé et gaspillé. Une superbe tête d'albâtre oriental, est la seule pièce de cette collection qui soit restée à Parme. Le musée actuel est formé d'objets trouvés à Velleja, (ville antique placée à une trentaine de milles de Parme, et qu'un éboulement couvrit de terre vers

le milieu du second siècle de l'ère chrétienne), et plus encore d'objets trouvés à Parme même, qui sous les Romains étoit une ville importante. Le morceau le plus curieux est une table de bronze, sur laquelle est gravé un décrèt de l'empereur Trajan, établissant une école, ou plutôt une maison d'éducation, où devoit être nourri et élevé un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles.

La cathédrale est un vaste édifice sombre et irrégulier, mais orné de tableaux et sur-tout de fresques magnifiques. Ce qu'il y a de plus célèbre, c'est la coupole peinte par le Corrège; c'est, dit-on, le premier modèle de ces jets de lumière, de ces clairs-obscurs hardis, qui distinguèrent depuis la manière de cet artiste: au reste, le temps a déjà rembruni quelques-unes de ces teintes, en a effacé quelques autres, et ce chef-d'oeuvre n'est plus guère admiré que par tradition. — L'église des Capucins offre à la curiosité du voyageur un monument d'un autre genre, c'est le tombeau d'Alexandre Farnèse, guerrier cé-

lèbre, et le seul homme vraîment supérieur qu'ait produit cette famille.

Avant de quitter Parme il est impossible de ne pas visiter ces presses de Bodoni, qui ont donné à l'Europe tant de superbes éditions; mais, à l'époque où je les vis, elles demeuroient oisives, et Bodoni n'existoit plus. — Quant aux écrivains, Parme n'a guère produit d'homme connu que *Furgoni*, poëte spirituel et facile, mais licencieux à l'excès; c'est le Grécour de la littérature italienne. A-peu-près à mi-chemin, entre Parme et Modène, est la ville de *Regio*, solidement bâtie, mais sombre et déserte; véritable prototype des villes du troisième ordre en Italie.

Sa cathédrale est un bel édifice, orné extérieurement et intérieurement de statues estimées, et d'une couple de tableaux des Carraches et même du Corrège. — *Regio* fut la patrie de l'Arioste et du naturaliste Spallanzani; ce sont là, je crois, ses seuls titres de gloire.

Les rues de Modène sont étroites, mais bien alignées et bordées d'agréables por-

tiques. La ville est propre et ne mérite nullement son antique réputation de saleté. Elle a dû beaucoup gagner en ce genre depuis un siècle, car alors on l'appeloit généralement l'égoût de l'Italie, et Tassoni, quoique modénois, lui donnoit le titre de *cita fetente*; d'autres poëtes la caractérisoient par des épigrammes bien autrement virulentes et que je n'ose rapporter ici. — Les remparts servent de promenade, non plus de défense, et, chaque soir, on y voit défiler majestueusement une vingtaine de voitures. J'y fus témoin d'un terrible accident: un jeune cheval effarouché s'emporta, et, après une assez longue course, finit par s'élancer par dessus le parapet intérieur, entraînant après lui le cabriolet auquel il étoit attelé. Le conducteur eut dans cette chute la tête fracassée et mourut sur la place. — Le dôme n'est remarquable sous aucun rapport; autour sont rangés des sarcophages antiques. Ils n'ont point changé de destination, et servent maintenant de sépulture à des familles modénoises; c'est, pour ainsi dire,

respecter la volonté du propriétaire, même après l'avoir chassé de sa maison. Dans le clocher on montre le fameux seau chanté par Tassoni. Boileau parle assez mal de ce poëte: n'imitez pas ce fou.....

Qui, par les traits hardis d'un bizarre pinceau,
Mit l'Italie en feu pour la perte d'un seau.

Il est probable pourtant que la *Secchia rapita*, lui a fourni la première idée de son Lutrin. La bibliothèque occupe une des ailes du palais ducal; elle contient, dit-on, près de quatre-vingt mille manuscrits. La plupart ont rapport à l'histoire du moyen âge et à la diplomatique de l'Italie; c'est en ce genre la plus riche collection existante. Muratori, plus tard Tiraboschi et Zaccaria, malgré leur inconcevable assiduité et les longues années qu'ils y ont consacrées, n'ont pu encore épuiser, ni même connoître à fond cet immense trésor. — Le reste du palais n'a d'intéressant que quelques tableaux et quelques statues revenus de Paris. Quand je visitai ce palais j'étois couvert de poussière et assez mal vêtu ; aussi le custode me reçut-il très-mes-

quinement; mais au moment de me retirer je lui offris un pour-boire, qui apparemment surpassoit ses espérances: il me rappela alors, et, pour réparer son impolitesse, il me montra tout ce qui pouvoit être vu; tout, jusqu'à l'appartement habité par leurs altesses, qui alors étoient à Vienne. Cet appartement est petit et meublé avec plus que de la simplicité; la chambre à coucher, par exemple, ne contenoit que quelques chaises, deux tables qui n'étoient pas en acajou, quelques mauvais portraits au pastel, et deux petits lits de fer sans rideaux; le reste étoit à l'avenant.

Peu de villes ont à se glorifier d'un aussi grand nombre d'écrivains et de savants illustres: le cardinal *Sigonius* et *Sadolet*, tous deux célèbres à la renaissance des lettres par leur immense érudition; les poëtes *Tassoni* et *Testi*; enfin, *Tiraboschi* et sur-tout *Muratori*, dont le savoir fut vraîment prodigieux. Modène à encore donné naissance à un général célèbre (gloire bien rare en Italie): elle

fut la patrie de Charles Montécuculli, rival de Turenne, et le plus grand tacticien de son siècle.

De Modène je me rendis à Florence par la route de Bologne; j'ai déjà parlé de cette dernière ville, et il me suffira d'ajouter ici, que je vis alors, pour la première fois, représenter la comédie en plein air. Ce genre de spectacle, qui rappèle un peu le théâtre grec, est fort agréable pendant les grandes chaleurs de l'été. Le théâtre est composé de gradins et d'un parterre; les spectateurs sont absolument à l'air, la scène seule est couverte d'un toit. Les premières places ne coûtoient qu'environ six sols, et de pareils prix doivent contribuer puissamment à répandre le goût des amusements de l'esprit jusque dans les dernières classes du peuple.

L'Apennin, qu'il faut traverser pour entrer en Toscane, est dans cette partie pelé et aride, dépourvu de points de vue pittoresques, et de sites imposants; il y manque sur-tout cette végétation sombre, mais riche et vigoureuse qui d'ordinaire

caractérise les montagnes; ces grandes forêts qui en sont la véritable parure, et, sans le climat heureux et le beau ciel de l'Italie, ce seroit une des contrées les plus désagréables de l'Europe. — Dans une des vallées supérieures se voit le feu de *Pietra-mala*; ce sont deux espaces couverts de pierres, l'un d'environ dix, l'autre d'environ trois pas de diamètre, d'où s'échappe continuellement une flamme bleuâtre. Ce phénomène paroît s'expliquer d'une manière assez satisfaisante, par la supposition d'un continuel dégagement de gaz hydrogène sulphureux, que le contact de l'air atmosphérique suffit pour enflammer.

Á mesure que les montagnes s'abaissent, elles deviennent plus cultivées et plus riantes, jusqu'aux environs de Florence, où le pays prend un aspect vraîment enchanteur et offre l'image d'un vaste jardin.

Chapitre Dix-Septième.

Le gouvernement est le moule des hommes, il l'est aussi des choses, et tout dans un pays, est soumis à sa puissante influence. Florence, mère des arts, dans la moderne Italie, fut la première ornée de leurs chefs-d'oeuvre, et cependant l'architecture (branche importante des beaux-arts) conserva toujours chez elle, un caractère de solidité et de simplicité rustique, qui paroît peu d'accord avec les habitudes et les recherches du luxe; mais son gouvernement, déchiré tout à la fois par les factions du peuple et les divisions des grands, réveillant toutes les passions, développant toutes les facultés de l'homme, n'offroit aux individus aucune chance de sécurité personnelle. Chaque citoyen étoit souvent obligé de chercher dans sa maison un refuge contre la haine de ses ennemis, ou les caprices d'un peuple éminemment inconstant. De

là ces bâtiments solides, ces fenêtres élevées et fortement grillées, ces masses imposantes, où, comme contre un rocher, devoient se briser les flots d'une multitude en courroux. Les églises, qu'aucun danger ne menaçoit, et les édifices construits plus tard, dans des temps plus tranquilles, conservèrent néanmoins le même style, qui étoit devenu le style national, et M^me^. de Staël observe, avec autant d'élégance que de justesse, que Florence entière paroît bâtie pour la guerre civile.

La place du Grand-Duc, autrefois du palais public, est l'endroit le plus remarquable et sur-tout le plus célèbre de Florence. C'étoit là son *Forum;* là, se discutoient les affaires de la république, là, se rassembloit le parlement du peuple; et le génie de la liberté s'y déployoit dans toute son énergie. La place forme une espèce d'équerre, dans l'angle de laquelle est situé le palais, ancien séjour des magistrats. Son architecture est gothique, et la façade surmontée de créneaux, est couverte comme au hasard, de petites fenêtres irrégulières.

Ce bâtiment date des beaux temps de la république; mais encore de l'enfance des arts. A côté est la *Loge*, ancienne Bourse. Cet édifice, remarquable par sa noblesse et son extrême simplicité, est un des plus beaux modèles du style sévère de l'architecture florentine. Le reste des bâtiments de la place, ne mérite aucune attention. Mais ce qui est admirable, c'est la beauté et le nombre des statues qui la décorent; on se croiroit presque transporté dans l'antique Athènes. Aux deux côtés de la porte du palais, sont deux statues de marbre: l'une, chef-d'oeuvre de *Michel-Ange*, représente David; l'autre, Hercule terrassant Cacus, ce groupe, ouvrage de *Baccio-Bandinelli*, est beau; mais il perd à la comparaison. Tout à côté, sous l'abri de la Loge, est le Persée en bronze de *Benvenuto Cellini*, rival et ennemi acharné de Bandinelli; un peu plus loin, *Judith* tranchant la tête à Holopherne, jetée en bronze par *Donatelli*. Cette statue est, dit-on, une allusion à l'expulsion des Médicis, et fut commandée par la seigneurie, lors de

leur premier exil. A l'autre bout de l'édifice, on remarque l'enlèvement des sabines, groupe très-estimé de *Jean de Boulogne*; les détails en sont charmants et le travail admirable: l'homme serre fortement sa victime et ses doigts paroissent s'empreindre dans le marbre comme dans des chairs délicates. On voit encore sous la Loge, plusieurs statues grecques, qui ornoient jadis la villa Médicis à Rome. De l'autre côté du palais, se présente d'abord une fontaine surmontée d'un Neptune colossal. Plus loin, est la statue du grand-duc *Côme I^er^*, qui donna son nom à cette place. Il est représenté à cheval; cette statue est de *Jean de Boulogne* et ce nom n'a pas besoin d'éloges.

Dans la cour intérieure du palais public, on voit encore une très-jolie fontaine: l'eau y jaillit de la gueule d'un poisson qu'étrangle un petit amour.

La galerie n'est qu'à deux pas de la place, et communique au palais par un pont couvert. Le vaste bâtiment qui la contient est composé de deux ailes para-

lèlles, jointes ensemble par une arcade soutenue par des colonnes. L'architecture, véritablement nationale, porte un caractère remarquable de force et de sévérité. C'est un ouvrage de *Vasari*, moins connu par ses talents comme artiste, que par son excellente histoire critique de la peinture. Les étages inférieurs de l'édifice sont consacrés aux archives, aux tribunaux, à la monnaie et à divers bureaux de l'administration. L'étage supérieur est occupé par la galerie, et le petit vestibule où l'on entre d'abord, est déjà rempli d'assez belles statues. De là on passe dans un large et long corridor, qui règne dans les deux ailes du bâtiment: l'un de ses côtés n'est qu'une suite non interrompue de grandes fenêtres; de l'autre sont rangés les tableaux et les statues. Pour faire juger du mérite de ces dernières, il suffit de dire que toutes sont antiques, et que parmi les modernes le Bacchus de Michel-Ange, celui de Sansovino, et deux statues de Donatelli ont seules été admises.

Quant aux tableaux, ils sont tous originaux et des meilleurs maîtres; mais ce n'est là, pour ainsi dire, que le peuple de la galerie: les morceaux précieux sont tous distribués dans des chambres attenantes, et chaque école en a une ou deux, qui lui sont particulièrement destinées. Il n'y a d'ordinaire que deux de ces chambres continuellement ouvertes, et les artistes ont le droit d'y travailler. Les autres demeurent fermées; mais, quand un certain nombre de personnes se sont réunies, un des gardiens de la galerie les leur fait voir l'une après l'autre. Tout cela se fait *gratis*, et c'est le seul endroit où j'ai vu les gardiens refuser la *mancia*, espèce de pour-boire qui est en Italie d'un usage général.

Le palais *Pitti*, (maintenant résidence du souverain), est, après la galerie, l'endroit de Florence qui sous le rapport des arts offre le plus d'intérêt. Cet immense bâtiment, fruit de la richesse républicaine, mais aussi monument de la tyrannie qu'un citoyen puissant peut exercer dans sa pa-

trie, fut élevé vers le milieu du quinzième siècle par *Lucas Pitti*, homme habile, mais ambitieux et avide à l'excès. Il tint le timon des affaires pendant la jeunesse de Laurent et de Julien de Médicis, et leur servit, pour ainsi dire, de tuteur politique; et cet espace de quelques années lui suffit pour amasser une fortune colossale. Une circonstance assez singulière, c'est que vis-à-vis du palais il existe une maison, de modeste apparence, qui porte le nom de *casa Pitti*; ce fut la résidence de cette famille avant ses jours de gloire et de prospérité, et maintenant elle l'habite encore, après trois siècles de vicissitudes.

La façade du palais est remarquable par sa masse, et sur-tout son immense développement. Quant à la richesse et à la magnificence des appartements, il est facile de se l'imaginer, en songeant que les princes de la maison de Médicis doivent leur gloire à l'éclat des beaux-arts, que l'acquisition d'un chef-d'oeuvre étoit pour eux un trophée, et qu'ils habitèrent ce palais pendant plus de deux siècles. Parmi

la foule d'objets qu'on y admire, le voyageur ne doit pas oublier la Vénus de *Canova*, qui pendant quelques années remplaça à la tribune la Vénus de Médicis, et qui maintenant, à l'avis de plusieurs amateurs, lui dispute le prix de la beauté; quant à moi, je ne me hasarderai pas, nouveau Pâris, à juger un pareil différent.

Les principaux appartements sont absolument ouverts au public; les artistes mêmes peuvent y travailler comme dans un musée, et je me rappelle d'avoir vu, devant la madone *della Sedia*, une jeune femme occupée à copier ce chef-d'oeuvre de Raphaël, et qui, en vérité, auroit tout aussi bien fait de se prendre elle-même pour modèle.

Après le palais du souverain, les églises viennent, pour ainsi dire, de droit. Celles de Florence ont presque toutes le défaut de n'être pas achevées. La façade, du moins, n'est terminée que dans un bien petit nombre; on seroit porté à croire qu'un appauvrissement subit et général, a forcé de laisser imparfaits tous

ces monuments, commencés dans un temps de prospérité nationale. La cathédrale, consacrée sous l'invocation de *Santa-Maria del Fior*, est un vaste bâtiment, presqu'en entier revêtu de marbre; l'intérieur est d'un style noble, mais peu orné. Cette église est connue par quelques évènements politiques d'une assez haute importance, et sur-tout par la fameuse conspiration qui faillit faire passer aux mains des *Pazzi* toute la puissance des Médicis. A gauche du grand autel, on remarque le portrait du *Dante*; ce monument élevé à la mémoire du poëte par la patrie repentante, ne le fut, hélas! que long-temps après sa mort. Au reste, ce n'est pas le seul hommage que le chantre de *la Divina Comedia* ait reçu de ses concitoyens: la place où s'élevoit jadis sa maison, s'appelle maintenant *Piazza del Dante*, et trois rues portent les noms de: *strada del inferno, strada dei limbi* et *strada del purgatorio;* point de rue de paradis: apparamment que les Florentins n'ont pas pu le trouver chez eux.

L'Église de Saint-Marc n'offre rien de remarquable sous le rapport des arts; c'est-à-dire, rien de remarquable pour l'Italie; car, partout ailleurs, les tableaux qu'elle renferme passeroient pour un trésor. Dans le couvent attenant, on montre les deux cellules qu'habita long-temps le célèbre *Jeronimo Savonarol.* Ce moine dominicain, doué par la nature d'une brillante éloquence populaire, sut acquérir dans sa patrie une haute influence, et contribua puissamment au premier exil de la maison de Médicis.

Tout à la fois fanatique de religion et enthousiaste de la liberté, il vouloit fonder la démocratie sur l'évangile, et l'égalité politique sur l'égalité des hommes devant Dieu; mais ses opinions, peut-être trop hardies, jointes à une grande intolérance, lui avoient fait de nombreux ennemis, même dans le parti républicain; et, abandonné du peuple, dont il avoit été l'idole, il finit par être brûlé comme hérétique.

Le caractère du père Savonarol est, sous quelques rapports, encore demeuré une énigme: ses moeurs furent irréprochables, et on ne peut douter que ses intentions ne fussent droites; mais sa conduite ne le fut pas toujours, et l'histoire lui reproche quelques supercheries, et quelques faux miracles.

Du reste, ses principes ne pouvoient guère se maintenir au sein du catholicisme, et n'étoient nullement en harmonie avec les moeurs de l'époque et l'esprit qui régnoit en Italie. Plus tard, les niveleurs d'Angleterre ont soutenu avec énergie des opinions à-peu-près pareilles; mais c'étoit dans un pays et dans des circonstances absolument différentes.

La façade de Sainte-Marie-Majeure, est en entier bâtie de marbre précieux, et offre le singulier mélange des styles gothique et toscan; dans l'intérieur on conserve la *Madona* du *Cimabué*, (premier fondateur de l'école florentine), ainsi que quelques autres tableaux d'anciens maîtres, infinement curieux sous le rapport de l'his-

toire de la peinture. — Les moines qui desservent cette église, ont la réputation d'être d'excellents parfumeurs, et c'est à leur magasin que toutes les petites maîtresses de Florence, viennent se pourvoir d'odeurs et de pommades.

Il est inutile que je répète ce que tous les voyageurs ont déjà dit sur la richesse de l'église de Saint-Laurent, et sur la magnificence de la fameuse chapelle de mosaïques. On sait que le premier de ces monuments doit sa fondation à *Côme* de *Médicis*, que ses concitoyens surnommèrent le père de la patrie; le second fut élevé par des Médicis devenus souverains; mais à qui la flatterie elle-même n'a pas ôsé donner un semblable titre.

L'Église de la *Santa-Croce* est le panthéon de Florence: là reposent les cendres de *Machiavel*, de *Michel-Ange*, de *Galilée*, *d'Alfiéri*, des deux *Arétins*, (*) et de

(*) Tous deux secrétaires de la république, et qu'il ne faut pas confondre avec ce trop fameux *Pierre Arétin*, mort à Venise, et qui y

plusieurs autres, dont les noms moins célèbres, ont pourtant mérité une place dans l'histoire. Le tombeau de Michel-Ange fut sculpté par trois de ses élèves. Celui d'Alfiéri est l'ouvrage de *Canova;* il représente une femme (l'Italie) penchée sur une tombe, et qui pleure la mort d'un fils chéri. Ce monument porte pour toute inscription, le nom *de Vetor Alfiéri.* —

Le tombeau de Machiavel ne fut élevé que dans le siècle passé, et grâce à la magnificence de ce *Léopold*, qui honoroit le génie presque autant qu'il chérissoit l'hu-

---

est enterré dans l'église de Saint-Luc. On raconte qu'une muse impertinente affubla son tombeau d'une épitaphe, qu'on a rendue en françois de la manière suivante:

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette pierre a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivants et les morts.
Son encre noircit la mémoire,
Des monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas:
Et s'il n'a pas contre Dieu même,
Vomi quelqu' horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connoissoit pas.

manité. Ce monument est surmonté par une figure qui tient dans la main des balances, apparemment celles de la politique que préconise le fameux *Traité du Prince;* car pour Machiavel, il est difficile de croire que ce soit celles de la justice. Quant aux autres tombes, elles n'ont de remarquable que les noms de ceux qu'elles renferment.

L'École des beaux-arts possède une très-riche collection de tableaux, arrangée non par écoles, mais par siècles; et plusieurs modèles de Michel-Ange. Une chose singulière, c'est que depuis long-temps Florence n'a produit aucun peintre du premier ordre. On seroit presque tenté de croire, que la perpétuelle contemplation des chefs-d'oeuvre de l'art est contraire au développement du génie, qu'elle étouffe son élan par l'habitude de l'imitation, et qu'elle le désespère en lui présentant des bornes qu'il est impossible de franchir.

En général, les villes d'Italie peuvent être comparées à des femmes couvertes de diamants, mais dont les vêtements seroient

malpropres: tout y est parure; partout on voit d'admirables statues, de magnifiques palais; mais tout est sale et négligé; les rues sont fangeuses à l'excès, et sur-tout encombrées de mendiants: c'est le mariage du luxe d'autrefois et de la misère du jour. Ce contraste affligeant existe aussi à Florence; mais d'une manière moins choquante: la police soigne, autant qu'il lui est possible, le bien-être matériel des habitants; les marchés aux vivres sont surveillés avec soin; les rues balayées, au moins quelquefois, et les mendiants peu nombreux. (*) — Les hôpitaux (seule institution de la société en faveur du pauvre), sont parfaitement tenus, et celui des Enfants-Trouvés, fondé par Léopold, est dans ce genre un des plus beaux établissements qu'on puisse voir.

Si les traces que laisse l'histoire d'un peuple, sont encore empreintes toutes en-

(*) Les mendiants de Florence doivent tous porter un numero, et la police ne l'accorde qu'aux véritables indigents.

tières sur les monuments de Florence, elles se sont absolument effacées de la physionomie morale de ses habitants; et, certe, il seroit difficile de reconnoître dans les Florentins d'aujourd'hui, (peuple doux, mais sans vertus comme sans vices, et presque sans passions), les descendants de ces Florentins du moyen âge, si pleins d'énergie, si jaloux de leur liberté; que blessoit toute espèce de supériorité, même celle de la popularité, qu'eux seuls pourtant pouvoient accorder, et qui, se méfiant de l'importance que leur propre suffrage pouvoit donner à un citoyen, vouloient que le sort nommât les magistrats. Maintenant, le trait le plus saillant du caractère national, est un mélange d'avarice et d'amour des plaisirs, qui sans cesse se combattent. Conserver est de nos jours la véritable industrie du Florentin; mais dès qu'un plaisir ne coûte rien, il est toujours disposé à en jouir, et il est facile de concevoir combien, avec de pareilles dispositions, la ville doit être remplie de badeaux.

Dans les lettres, les Florentins portent encore le même caractère: depuis long-temps ils n'ont produit aucun écrivain distingué; mais en revanche ils sont les grammairiens nés de l'Italie, et c'est entre leurs mains qu'est déposé le trésor de la langue toscane, et tous leurs efforts tendent à le conserver intact.

La vie de Florence est, en général, assez monotone; le théâtre, la promenade le long des quais de l'Arno, et plus encore à la *Cascine;* tel est le cercle ordinaire des amusements qui, grâce à l'habitude, sont devenus un besoin en cessant d'être un plaisir. Mais le grand nombre d'Anglois qui remplissent Florence, a engagé quelques maquignons à entretenir pour le service du public, un certain nombre d'excellents chevaux de selle; cette circonstance réveilla mon goût pour l'équitation; je résolus de faire à cheval une petite excursion en Toscane, et d'aller visiter les bains de Lucques.

Chapitre Dix-huitième, *et Dernier.*

Le pays entre Florence et *Prato*, est une des partie les plus fertiles et les plus peuplées de la Toscane; on y voit une foule de maisons au milieu des champs, et des villages très-rapprochés. Je traversois ce jardin de l'Italie, dans une belle soirée du mois d'août; tous les habitants, hommes femmes, enfants, assis devant leur porte, étoient occupés à tresser des chapeaux. Ce genre d'industrie, jadis bornée à quelques village, s'est, depuis quelques années, beaucoup étendu, et il sera difficile de l'enlever jamais à la Toscane; car aucune manufacture ne sauroit rivaliser pour le bon marché, avec des ouvrages faits par des paysans, dans les moments d'oisiveté que laisse toujours l'agriculture. C'est par la même raison que l'Inde, pour certains produits, soutient encore avec avantage

la concurrence de l'Angleterre, malgré la perfection des machines, et les méthodes économiques employés dans cet industrieux pays. La différence énorme qui se fait remarquer entre le prix des chapeaux fins et des grossiers, doit être attribuée non seulement au temps qu'exige leur confection, mais encore à ce que les femmes qui font ces tresses délicates, sont obligées de s'abstenir de tous travaux qui pourroient leur rendre la main moins légère et moins sûre: elles rentrent par là dans la classe des ouvriers ordinaires. Au reste, la meilleure tisseuse ne gagne guère au delà de 30. sols par jour. La paille qu'on emploie est aussi d'une espèce particulière; elle provient d'un froment d'été peu productif, et qu'on sème dans un terrain maigre et non fumé. La paille, choisie avec soin, est liée en petites bottes de la longueur d'environ un pied; c'est dans cet état qu'on la porte au marché de Florence, d'où elle est distribuée dans toute la Toscane.—Les hommes portent fréquemment des chapeaux de paille, sur-tout

pendant les grandes chaleurs; et il est assez singulier qu'on n'en voie jamais aux femmes de la campagne. Celles-ci sont d'ordinaire coëffées d'un chapeau de feutre noir ou gris, surmonté d'une plume, et dans quelques provinces d'un bonnet de drap bleu ou vert. —

J'étois à cheval avec un très-petit portemanteau en croupe, ma mise, à ce qu'il paroît, n'étoit pas d'accord avec cette manière de voyager, qui n'est usitée en Italie que par les gens du peuple; du moins étois-je un objet de curiosité pour tous les villages que je traversois. Les Italiens ont coutume d'attribuer aux Anglois tout ce qui n'est pas dans leurs moeurs; aussi, partout à mon passage, j'étois régalé de, *ecco un Inglese.* La chose se répéta si souvent qu'à la fin elle m'ennuya; la fatigue vint s'en mêler, et ce fut avec un vrai plaisir qu'au commencement de la nuit, j'entrai à *Prato*, après avoir fait une route d'environ 10 milles. De là à *Pistoia*, la distance est à-peu-près la même. Ces villes, toutes deux d'environ

10,000 âmes, placées à trois ou quatre lieues l'une de l'autre, paroîtroient déjà annoncer un pays riche et prospère; elles ne sont pourtant que des squelettes de leur ancienne grandeur: cette décadence se fait sur-tout remarquer à *Pistoia*, où une enceinte de 3 milles de circuit, des rues larges et de beaux bâtiments, paroîssent préparés pour une population d'au moins 60 mille habitants. C'est dans cette dernière ville que prirent naissance les factions des *Noirs* et des *Blancs*, factions qui remplirent de troubles la Toscane entière, et auxquelles le Dante dut son exil.

J'avois jusqu'alors voyagé dans une plaine large de plusieurs milles, bornée au nord par les Apennins, au midi par les collines du Val-d'Arno inférieur; mais au de là de *Pistoia*, elle se retrécit graduellement, devient une étroite vallée, qui finit à une haute colline, au sommet de laquelle est bâti le castello de *Serravalle;* ce nom est commun en Italie; il signifie clôture de vallée, et on le donne fréquemment aux villages placés dans une sem-

blable position. De l'autre côté de la colline, commence le val de *Nievole*. *Pescia*, sa capitale, est une ville peu considérable; mais elle possède plusieurs fabriques importantes de papier et de soieries.

La petite rivière de *Pescia*, qui traverse la ville, étoit presque à sec, et on pourroit en dire autant de toutes les rivières de la contrée: la saison étoit très-sèche, et le peu d'eau qui arrivoit des montagnes, étoit aussitôt absorbé par l'irrigation des champs. La culture de ce pays, ainsi que de toutes les autres parties de la Toscane, que l'air de la *Maremme* n'a pas rendu malsaines, est parvenue au plus haut degré de perfection. En considérant les immenses produits de ces campagnes, on seroit tenté de dire avec *Arthur Yung*: c'est sur la charrue que se fonde la véritable prospérité des états. Ce n'est pas que son opinion soit soutenable en tout point: un simple coup d'oeil suffit pour convaincre tout homme impartial, que le commerce produit des richesses plus brillantes et qui, plus disponibles, donnent

à l'état qui les possède, un plus haut degré de puissance. Mais le commerce va tour-à-tour animer et faire fleurir les divers pays: il a depuis long-temps abandonné l'Italie; mais les progrès qu'a fait son agriculture lui sont demeurés, et forment maintenant sa principale richesse; richesse d'autant plus réelle qu'une agriculture très-perfectionnée, crée et nécessite toujours une assez grande industrie manufacturière.

La Toscane est appelée le jardin de l'Italie; mais elle doit cette dénomination moins à la richesse de son sol, qui, à l'exception de quelques plaines basses, est naturellement sec et aride, qu'à la patience et à l'industrie des habitants qui le fertilisent. Des labours soignés, une irrigation dirigée habilement et de forts engrais, sont les sources véritables de sa fécondité. Outre l'engrais ordinaire de fumier, on y emploie la boue des villes et les excréments humains, que les paysans ramassent dans de grandes jarres, placées à fleur de terre; à-peu-près de la même manière que les

voyageurs l'ont décrit comme établi à la Chine. Au reste, les récoltes de ces champs montrent toute la puissance des efforts des hommes, et offrent, je crois, le *maximum* de ce que la terre peut donner en Europe. Une autorité respectable, Mr. Sismondi, évalue le produit d'un arpent de terre ordinaire, (*) situé dans les collines, à 114 francs, pour la seule moitié du propriétaire. Les terrains de la plaine, avec des récoltes moins variées, donnent un produit au moins égal: je ne parle pas des terres arrosées ou cultivées en jardinages (*artagio*), dont le rapport est infiniment supérieur. — Mais des produits aussi considérables, ne peuvent s'obtenir qu'en employant dans la terre un grand travail; aussi les métairies de la Toscane excèdent-elles rarement l'étendue de quatre ou cinq arpents, de manière que, malgré la grande masse du produit général, la part de chaque métayer demeure assez pe-

(*) L'arpent Toscan n'est que de douze mille pieds quarrés.

tite. Au reste, cette grande division ne peut avoir lieu que dans un climat heureux, dont les productions variées offrent de grandes ressources au cultivateur, et le capital qu'exige l'établissement de la maison qu'on est obligé de fournir au paysan, empêchera toujours les propriétaires de la pousser à un excès dangereux.

Un autre mode d'exploitation, moins général que celui des métayers; mais pourtant assez commun, est celui des *Livelli*, ou baux emphytéotiques, donnés pour l'espace de quatre générations. Les paysans possesseurs de *Livelli* sont de beaucoup les plus riches et les plus industrieux; mais, pour être juste, il faut dire que la misère est inconnue aux uns comme aux autres: la population des campagnes ne s'élève pas au-dessus de ses besoins; ce que *Maltus* appelle la contrainte morale agit sur toutes les familles; un seul des fils se marie, les frères demeurent dans le célibat: à moins qu'il ne s'offre pour eux un nouvel établissement; cependant ils quittent rarement les occupations agricoles pour

chercher fortune dans les villes, et un recrutement volontaire est presque impossible.

Au-delà de *Pescia*, on gravit quelques collines, qui séparent le val de *Nievole* de la fertile plaine où *Lucques* est située. Je ne sais pourquoi plusieurs voyageurs ont dit, et plusieurs autres ont répété, que Lucques ne ressembloit en rien à une ville italienne, et que des rues étroites et tortueuses la rapprochoient d'une ville de Flandre ou d'Allemagne; comme si des rues étroites et tortueuses étoient si rares en Italie! Mais ce qui la rend remarquable, c'est une population assez considérable rassemblée sur un terrain étroit; le nombre de ses boutiques, l'activité et le commerce qui paroissent l'animer. La ville n'a que peu de bâtiments dignes de l'attention des voyageurs: l'ancien palais de la république, maintenant l'habitation de la souveraine, est le seul édifice remarquable par sa grandeur et son architecture. La Cathédrale est vaste, et bâtie de marbre blanc; sa construction est d'une date très-ancienne, et sa façade d'un goût gothique.

Dans l'intérieur on voit une petite chapelle, où est renfermé *il santo Volto*, relique très-vénérée dans le pays. Elle représente Jésus-Christ sur la croix; selon la tradition c'est un ouvrage de St. Luc, et, comme toutes les reliques fameuses, elle s'est rendue d'elle-même au lieu qu'elle a choisi pour sa demeure. L'intérieur de cette petite chapelle est orné de quelques belles statues, et la coupole de l'église de fresques estimées. Le théâtre quoique petit est réellement joli, et la propreté avec laquelle il est tenu, la fraîcheur de ses peintures lui donne un air de parure et même de coquetterie. Les soins du gouvernement y avoient réuni plusieurs chanteurs distingués, et l'opéra y étoit alors un des meilleurs de l'Italie. La ville compte aujourd'hui environ 28 mille habitants, et l'état entier environ 120 mille. C'est, proportion gardée de son étendue, un des pays les plus peuplés de l'Europe. De ce grand nombre d'hommes, quelques-uns s'expatrient, et vont chercher leur subsistance dans la Corse et la Sardaigne; mais la ma-

jeure partie demeure sur le sol qui l'a vue naître, et, malgré la foiblesse de ses ressources, elle y vit dans la tranquillité et même l'aisance. Lucques n'eut d'influence sur le sort de l'Italie qu'à deux époques de son histoire; l'une sous *Castruccio Castracani* son tyran, un des plus heureux guerriers et des plus profonds politiques de son siècle. Machiavel, qui a écrit sa vie, le regarde comme un des plus grands génies qui ayent paru sur la scène du monde. Il mourut, dit ce célèbre historien, à l'âge où moururent Scipion, et Philippe roi de Macédoine; il ne fut inférieur ni à l'un ni à l'autre, et peut-être même les eut-il surpassé tous deux, si au lieu de Lucques, il eut eû pour patrie Rome, ou la Macédoine.

La seconde époque fut au 16ième siècle, quand le calvinisme pénétra en Italie, et que Lucques en devint le centre, et pour ainsi dire le foyer. Cette époque fut de courte durée: la réforme ayant succombé, ses partisants l'abandonnèrent, et les personnes les plus attachées aux nouvelles

opinions s'exilèrent de leur patrie. Depuis lors, Lucques tomba dans une obscurité complète, et, à l'ombre de sa nullité, elle jouit tranquillement de la paix et du bonheur, bien mille fois plus précieux qu'une vaine gloire achetée par des torrents de sang et de continuelles inquiétudes. Pendant les deux derniers siècles, elle fut gouvernée en république aristocratique; toute l'autorité souveraine étoit concentrée dans les mains d'environ 120 familles. Le Gonfalonier en étoit le suprême magistrat; ses fonctions duroient deux mois, et, ainsi que les doges de Venise et de Gènes, il étoit coëffé d'un *corno* ou bonnet ducal. Parmi les lois de ce gouvernement, il en est une qui fait infiniment honneur à sa politique. Les coutumes du pays étoient très-défavorables au cultivateur; sa part étoit réduite au tiers seulement pour les huiles, et quelques autres objets de ses récoltes; au lieu de réformer ces coutumes, le gouvernement établit une banque, qui prêtoit au paysan les provisions qui lui étoient né-

cessaires, et paroissoit attacher par là le sort de son existence à celui de la république. Au reste, cette institution ne produisit pas d'heureux effets sur le sort des habitants de la campagne; elle entretenoit parmi eux des habitudes de paresse et de nonchalance. Depuis sa suppression, forcés par la nécessité à un travail plus assidu et à plus de prévoyance, leur bien-être augmenta rapidement, plusieurs même s'élevèrent à des fortunes considérables, et sont devenus propriétaires du fond dont jadis ils n'étoient que les fermiers. En 1797, sous l'influence françoise, Lucques devint une république démocratique, et, hors une courte interruption, elle conserva la même forme de gouvernement jusqu'en 1806, où Napoléon en donna la souveraineté à la princesse *Élisa Bacciochi*, sa soeur. Lors de la retraite des François, Lucques crut avoir recouvré sa liberté, et organisa un gouvernement républicain. Vaine et trompeuse espérance! qui dura à peine quelques semaines. Le congrès de Vienne décida bientôt de son

sort, et elle fut donnée à la princesse de Bourbon, en dédommagement de Parme et de Plaisance, qu'elle possédoit autrefois.

Le chemin qui conduit aux bains de Lucques, cotoie les bords du *Cerchio*; le lit du fleuve, large et couvert de galets, annonce qu'il doit être terrible dans ses débordements. La route étoit jadis présque impraticable; elle suivoit la crête ou le penchant de montagnes escarpées; maintenant, grâce aux soins de la princesse Élisa, les plus grosses berlines peuvent faire ce voyage sans le moindre inconvénient. A environ cinq milles de la ville, on quitte la plaine pour s'enfoncer dans des gorges étroites; le pays prend alors le plus charmant aspect: des collines, des vallées verdoyantes, d'où s'échappent des filets d'une eau pure, des rochers suspendus sur les bords du chemin, et couronnés d'arbustes en fleurs; enfin, la nature, prodigue de ses dons, semble y avoir réuni tout ce qui peut contribuer à rendre un paysage agréable et pittoresque.

Une demi-heure, tout au plus, avant d'arriver aux bains, on voit sur la gauche le pont très-remarquable de *Santa-Madalena*; son arche principale a près de 100 pieds de long, sur une hauteur à-peu-près égale; quelques personnes le croyent l'ouvrage des Romains, d'autres, celui de la comtesse Mathilde; cette dernière opinion est la plus probable: car ce pont, admirable par sa hardiesse et sa légèreté, n'a rien de cette solidité majestueuse qui distingue les ouvrages des Anciens: bien au contraire, ses lignes tortueuses et sa construction imparfaite, annoncent un tems demi-barbare. — Quant aux bains eux-mêmes, ils sont composés de sources sulfureuses très-foibles; mais de beaux sites, un climat délicieux, que, pendant les grandes chaleurs de l'été, rafraîchissent les brises des montagnes; le charme d'une vie libre et indépendante, la gaîté et les plaisirs d'une societé formée, pour ainsi dire, au hasard, et que ne gêne aucunes formes, qui n'assujétit à aucun devoir; tels sont les véritables remèdes qu'on vient

y chercher. La santé, qui sert de prétexte à ces réunions, y est la moindre affaire; reposer son esprit dans une douce indolence, oublier les chagrins de la vie, pour n'en sentir que les délices, jouer au *casino*, s'égarer dans les romantiques promenades des environs, causer, danser avec ses connoissances de la veille, qu'on doit quitter le lendemain; ou bien, s'occuper plus agréablement encore, de ces liaisons commencées par le hasard et le caprice, nourries quelque temps par l'ivresse des sens, et bientôt rompues par la satiété: liaisons charmantes, qui ne laissent dans le souvenir ni chagrins, ni remords. Telles sont les principales occupations des baigneurs; on est toujours ou en public, ou dans des *aparté* tellement secrèts, qu'il seroit tout-à-fait impertinent de chercher à en percer le voile.

Je passai environ deux semaines dans ce séjour de folie et de gaîté; j'y serois resté volontiers plus long-temps, mais il falloit partir. Je revins donc à Florence, de là, je me rendis à Bologne, de là,

encore à Venise, puis à Trieste; d'où je repris le chemin de ma patrie:

ubi finis chartaeque viaeque fuit.

FIN.



Nr 130310 II
LUBLIN
201910 2

KSIĘGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO
I/993 KZ

Biblioteka im. Hieronima
Łopacińskiego w Lublinie
II 201910